

Florian Reynaud

Les pages dorées,
ou le diamant et la bille en terre

1.

Quand Franck arriva sur la place, ce soir-là, il ne prit pas la bouffée d'air pur dont il avait l'habitude, depuis maintenant trois semaines qu'il s'était engagé à prendre ce chemin pour venir acheter sa baguette de pain.

Il rentrait du travail vers dix-huit heures, il arrivait dans la cour de la ferme, puis il prenait le temps de respirer, avachi sur une chaise, dans la cuisine, devant un jus d'orange amer. Il aimait se refroidir, après cinquante kilomètres de route effectués les yeux à demi clos. Il voulait enlever les chaussures, mais se forçait à les garder pour ne pas perdre le courage de sortir à nouveau, pour une dernière mission de la journée, mission qui le gardait proche d'un monde qu'il aimait retrouver. Il se donnait dix minutes, pas plus, avant d'y aller, dans le bourg, chercher sa baguette de pain.

Dehors, il sentait encore sa voiture vivante, il avait un petit regard pour elle, lui étant redevable de ne pas l'avoir encore lâché. Le chat passait, s'enfuyait ou venait caresser une jambe, selon l'humeur. Si son dos s'en était sorti du trajet, Franck se baissait, mais seulement jusqu'à ce que la bête se dressât complètement sur ses pattes arrière pour lui toucher la main, et cela s'arrêtait là. Les gazouillis attendraient le retour de sa dernière mission journalière.

La voie à prendre était quasiment piétonne, à sens unique, ne servant aux voitures que le matin, quand les enfants venaient à l'école, attenante à la ferme. Il appréciait cette promenade, avec le plaisir de virages larges qui l'isolaient de la routine, pour des champs de chaque côté différents, et d'un bord des bœufs sous poil blanc, de l'autre un

taureau brun, et deux vaches, une rouge une jaune. Il imaginait des croisements bariolés, forcément atypiques.

Ensuite on arrivait dans le village, renfermant mille âmes tout au plus, ramassées autour d'une rue. Il fallait traverser d'étroites venelles, sans autre choix que de bifurquer dans le sud, avant de tomber sur une place minuscule, pourvue seulement d'un tabac et d'une boucherie, avec l'arrêt de bus qui engageait la grande rue. À cette heure il n'y avait jamais que deux ou trois mères en besoin de steaks, un des derniers piliers du bistrot. Ce soir-là pourtant, les habitants étaient en nombre.

Quand Franck arriva sur cette place, souriant, il se sentit hoqueter. Il n'était pas préparé à voir tant de monde, et juste en face de lui. Ils formaient un cercle, mais se dispersaient déjà, il eut le sentiment d'avoir manqué le spectacle. On le regarda, de droite et de gauche, et comme tous les jours il ne se sentit pas chez lui, sous ses yeux curieux, méfiants. Il y avait autre chose, tout de même, il n'en put douter, c'était comme un soupçon, qu'on lui jetait, mais sans s'y attarder, comme un petit soupçon, mais de tellement de paires d'yeux, les unes après les autres, que c'en devint vite gênant. Franck resta immobile, il cherchait des connaissances, et c'était difficile. Il y avait bien la caissière de l'épicerie, mais le sourire qu'il lui connaissait, qu'il lui renvoyait à chaque fois, ce sourire ne venait pas. Il y avait le fils du buraliste, mais ce n'était pas le moment, et il rentrait déjà trop vite à sa boutique. Les deux policiers, occupés au téléphone, ne l'inspiraient guère. Alors il décida de faire ce qu'il faisait d'habitude à cette heure, se diriger vers la boulangerie. Il en fut donc à rattraper cette femme qui courait vers la boutique laissée ouverte.

Comme il marchait et que la foule continuait de se disperser, il put distinguer, près de l'arrêt de bus, une masse corporelle inerte, couchée sur le côté. Il la voyait de dos, la tête reposée sur le bras gauche, les jambes courbées. Il ne vit pas de sang, c'était trop loin sans doute, mais il aperçut un sachet blanc qui était, semble-t-il, tombé de la main élancée. Il était intrigué, espéra en lui-même, le plus discrètement possible, que la scène serait encore intacte à son retour, et sans plus personne pour l'empêcher de regarder à loisir.

Il parcourut les cent mètres qui le séparaient de son pain, mais sans parvenir à rejoindre la cible avant la porte refermée, alors ouverte à nouveau.

« Bonsoir, fit-il, d'une bien petit voix.

- Bonsoir. Vous avez vu, un peu, ça ?

- Non, je n'ai rien vu, d'une plus petite voix encore. »

Et le mari arriva derrière. À son air, il était resté pour surveiller la cuisson des brioches, et il voulait savoir. Il était fatigué, moins enjoué que la veille : plus le temps avançait, et plus la commande se faisait lourde, pour la braderie du week-end. Il la regarda, sans rien demander, et elle ne se fit pas plus prier.

« Nous n'avons plus de notaire.

- Comment ?

- Il gît, sur la place, auprès de l'arrêt de bus. La police est là, Bernard et Denis. Il est allongé, monsieur Polette, il porte des habits de clochard, en sac de jute, on dirait presque, c'est étrange. On a empêché sa femme de l'approcher, Bertrand s'en est occupé, il l'a emmené dans sa boucherie.

- On sait ce qu'il lui est arrivé ? Le pauvre, fit l'époux, l'œil hagard. Ce n'est pas possible, ça, ajouta-t-il, decrescendo.

- Ben non, personne ne sait, c'est encore frais, et personne n'a rien vu, même pas François, du tabac. A priori, il n'y a pas eu de violence, et il n'y avait pas de sang, semble-t-il, même si on n'avait pas encore bougé le corps. Ils ne l'ont pas touché, Bernard et Denis. Ils se sont approchés, et ils ont dit qu'il était mort, tout blanc, les yeux partis, comme si ça faisait déjà longtemps. Ils attendent le médecin, mais je crois qu'ils auraient pu appeler directement le croque-mort.

- Ne parle pas comme ça, voyons.

- Je dis juste ce qui est. Je l'aimais bien, moi, le Polette. Mais voilà ! On vit dans un monde, quand même, continua-t-elle, mais cette fois en direction de Franck. C'est abominable, et je suis persuadée, sûre même, qu'il ne méritait pas ça. C'est quand même louche, ces vêtements, alors qu'il était toujours en costume, bien mis. Et là, on le retrouve sur la place, et tous viennent observer la scène. J'en ai des pulsions de renvoi. On ne va pas tarder à fermer, chéri, dit-elle encore, en se retournant. Je n'ai pas trop le courage de servir encore, et surtout de parler de ça maintenant, avec les gens, et ils ne se gêneraient pas pour venir me voir, je les connais, je les comprends.

- D'accord, on va fermer. On aura assez de travail demain et ce week-end.

- Vous désirez ? lança-t-elle à Franck.

- Une baguette.

- Ça sent le crime, ce n'est pas net, j'espère bien qu'on le trouvera, celui-là. »

Elle parlait pour elle-même, et Franck avait hâte de quitter l'endroit. Il trembla, en cherchant la monnaie, trop rapidement. Il l'aurait voulu, mais il ne put échapper au regard, car il fallait bien dire merci, et au revoir. Il la connaissait enthousiaste, sa boulangère, et

c'est alors sous un nouveau jour qu'il la croisait là, dans une détresse patente. Elle semblait lassée. Franck referma la porte, en entendant la clé déjà dessus, et en voyant distinctement, dans la vitrine de la banque d'en face, que la dame entamait à la volée le tour de son comptoir pour venir fermer, derrière lui.

Il avait toujours une envie forte d'aller voir, de passer devant, d'autant que Bernard et Denis étaient toujours présents, auprès de leur break bleu-gendarmerie. La manœuvre serait la suivante : il longerait la rue en roulant sa cigarette, passerait devant la caissière de l'épicerie, dehors en train de fumer, accoudée aux bacs fruitiers, puis investirait la place, de manière oblique, sans regarder les képis mais en fixant le corps, et ce qui l'entourait. Il traverserait alors la rue, entrerait dans le bar pour acheter son tabac, et sans s'étendre en paroles douteuses, toujours les yeux dirigés vers ce corps, inerte. Il sortirait doucement, en ajustant sa veste, face à la scène, et prendrait sur la gauche, pour rejoindre la ferme par la voie routière, et non par le chemin qu'il avait arpenté à l'aller.

Tout en alternant ses pas entre l'herbe et le bitume, selon la circulation, son esprit s'évadait, et toujours dans la même direction. Il ne voyait qu'une seule et unique chose, la scène, le corps, le bras gauche allongé, la tête décoiffée, les hardes précaires, les chaussures délassées, les mollets nus, et le petit paquet, blanc, au-dessus du corps. Ce paquet, il pouvait n'avoir rien à faire dans l'histoire, mais il n'en était pas convaincu, au contraire, c'était pour lui un élément, et il s'en voulait de ne pas avoir eu le droit de voir tout cela de plus près.

À la ferme, il rencontra dans le hall le maître de maison, le sieur Augagneur. Il était en train de poser des prospectus, des dépliants

touristiques neufs, tandis que sa femme, dans la cuisine, finissait de nettoyer les tasses à café et s'en allait pour servir trois chopines de bière. Le chat était là, aussi, il attendait sa nourriture, qui n'arriverait qu'une heure et demie plus tard, quand Franck l'aurait décidé, en même temps qu'il cuisinerait son propre repas. Il donna tout de même à la bête une caresse vigoureuse, en l'enviant de son espèce.

« Vous avez passé une bonne journée ? demanda la femme.

- Oui, c'était correct. J'avance bien, je crois. Je pense partir dimanche, dans la matinée, si tout va bien, si la voiture ne me lâche pas d'ici là.

- Il n'y a pas de raison ! »

Elle poussa la bière vers lui, tandis que monsieur Augagneur se pressait de saisir l'anse de son verre, un grand sourire au visage, sourire qui disparaissait par intermittence comme si un souci ou un oubli venait l'assombrir, pour s'envoler à nouveau, laissant la voie dégagée à l'insouciance de ses soixante ans. Comme toujours, lorsqu'il retrouvait le jeune homme, il scrutait la Une du journal local, comme pour trouver l'inspiration, et, alors que le spectateur s'attendait à entendre le contenu de quelque information fraîche, celui qui pouvait être son père partait dans des considérations déplacées, en rapport avec l'une des activités de sa journée.

Trois heures avant, il avait rencontré un curé qui refusait d'ouvrir une église au public en dehors des horaires de messe, sous prétexte de sauvegarder le patrimoine, ainsi, non pas pour interdire l'accueil aux fidèles, mais pour éviter les dégradations possibles des touristes, des jeunes, qu'il faisait tous passer pour un fléau. Monsieur Augagneur, outre le fait de reprocher de la part d'un saint homme ce discours dépassé sur la nouvelle génération, ne comprenait pas en quoi il

pouvait se permettre l'application d'une telle conviction, d'où l'établissement de culte lui appartenait, ou pourquoi il en avait la clé. Selon lui, la clé était à tout le monde, et pour ce il convenait tout simplement de la supprimer. Franck écoutait, attentif, et hochait la tête de temps à autre, parce qu'il y croyait tout autant. La femme était d'accord également, et cette harmonie agréable résonna dans l'entrechoquement des chopes. Franck aimait cette atmosphère, tant qu'elle ne durait trop, fatigué qu'il était au bout de vingt minutes à peine du débit incessant.

Le couple n'était pas au courant de la mort du notaire. Franck voulait les en informer, mais il avait bien du mal à trouver une brèche, et il était bien clair dans son esprit qu'il devrait profiter d'un silence assez grand pour ainsi changer complètement de sujet, car jamais avec eux il ne pouvait être question de morts. Il se demandait comment ils le prendraient, qu'il n'ait pas abordé le sujet directement, en arrivant. La nervosité commença à le parcourir, la discussion terminée, ils se préparaient à sortir, un pain dans une main molle, une bouteille de Nuits dans une autre plus rugueuse. Mais le téléphone se mit à sonner. Elle reposa le pain sur le rebord du vaisselier et courut dans l'arrière-salle, où reposait le combiné.

Monsieur Augagneur reprit alors un sujet qui lui était cher depuis deux jours déjà, à savoir ce que Franck avait retenu de son séjour, ce qui lui manquerait, ce qui lui avait plu. Dans ses interrogations s'intercalait des éléments de réponse, si bien que Franck n'avait plus qu'à développer sur certains points. Dans l'arrière-salle, pendant ce temps, on percevait bien l'étonnement, et parfois l'outrance. Le jeune homme avait hâte que la femme revienne, en se doutant quelque peu du contenu de la communication, se réjouissant à l'avance du discours

qu'il n'aurait pas à fournir. Mais cela durait, d'autant plus que les phrases de monsieur Augagneur lui semblaient de plus en plus longues, et pesantes. Enfin la délivrance.

« Nous n'avons plus de notaire.

- Ah !

- Allongé sur la place, il était.

- Oh !

- Auprès de l'arrêt de bus.

- C'est fâcheux. »

Monsieur Augagneur ne trouva rien à ajouter, si ce n'est son silence, très inquiétant quand on le connaissait déjà un peu. La dame reprit son pain, dit au revoir à Franck et au chat. Son homme était presque dehors, la tête penchée. Franck, si rapidement délaissé, se mit machinalement à feuilleter le journal, en imaginant déjà la place que prendrait la nouvelle le lendemain, en visualisant la photo, la taille de l'article. Mais comme en lieu et place il n'y avait rien que frustrations et brèves monotones, il abandonna sa lecture, et se décida pour une douche, revigorante, en oubliant de regarder le sang couler le long de ses jambes.

Après un repas de raviolis et de pâté, Franck alla se terrer dans sa chambre, de trois mètres sur quatre, sise au second étage de la bâtisse, entre deux dortoirs. Il devait traverser deux salles immenses, beaucoup plus longues que larges, à miroirs déformants. S'il ne s'y voyait pas, il se trouvait, chaque soir, tout à fait décalé, de ses membres angoissés, sans que l'esprit se fît à la totale absence humaine, à l'isolement. La faible superficie de la chambre le rassurait ensuite, et c'était surtout la fermeture de la porte, bloquée par un coin

de table de chevet, qui le protégeait, dans un cocon qui avait fini par intégrer son odeur et ses habitudes dérangées, obsédées.

Il repositionna le duvet, droitement, posa dessus la couverture, pour ne pas craindre le froid. Puis il s'assit. Il avait devant lui l'ordinateur portable, mais ne se sentait pas encore pour travailler. Cela faisait trois semaines qu'il prenait une heure chaque soir pour faire le point sur sa journée, il n'était pas bien sûr qu'il la prendrait ce soir. Sur la droite, une lettre qu'il avait oublié d'envoyer, et qu'il prit, en éloignant l'ordinateur contre le mur. Il décida de relire cette lettre, pour la corriger au besoin, et de la compléter pour l'envoyer sans faute le lendemain matin.

« Fanny,

« Quatre jours encore et je rentre dans la région, après le petit passage à Paris dont je t'avais parlé. J'ai déjà de bonnes bases ici pour l'étude de marché, et la capitale ne devrait être qu'une simple formalité. Je rentre mercredi soir, et j'espère te voir jeudi. Je commence à n'en plus pouvoir des trajets quotidiens, je me fais même peur en voiture, les yeux sont parfois difficile à tenir ouverts, le soir, quand j'approche de la ferme.

« D'habitude, je prends une heure pour travailler, tous les soirs, pour rassembler, compiler les données prises dans la journée, mais je ne peux pas ce soir, alors je t'écris, cela me change un peu. J'ai essayé de t'appeler, mais tu ne répondais pas. J'essaierai à nouveau demain, j'ai tant besoin d'entendre ta voix. Je n'arrive plus à travailler, donc, le soir, et je crois qu'il n'y a plus d'espoir, pour le reste du séjour, comme mes horaires vont rester les mêmes, levé à sept heures, rentré à six heures et demie, et que la fatigue s'accumule.

« Je ne dis pas pourtant que cela ne va pas me manquer, cette solitude qui me pèse un peu, de plus en plus, oui, mais qui m'a fait tant de bien que je vais avoir du mal à la quitter, à revoir le monde. Je ne m'inquiète pas pour toi, tu sais, mais pour les autres...

« Mais bon, ils me manquent aussi, d'une certaine façon, et il va bien falloir si refaire, à la routine. Je n'ai rencontré personne, en ville, ici, si ce n'est dans l'administration, des relations fragiles, quelques cadres, surchargés. Je passe le plus gros de mon temps dans les papiers, dans les dossiers. Et le soir, je retrouve toujours monsieur et madame Augagneur, quand je rentre, on se voit pendant cinq minutes, ou dix, ou vingt, selon que monsieur doit continuer de remplir ses paperasses ou non. Je ne sais pas trop, même au bout de trois semaines, ce qu'il fait, précisément : c'est bien en rapport avec le tourisme, avec le patrimoine, mais c'est tellement flou, très fictif, j'ai l'impression qu'il passe son temps à faire de beaux discours, à élaborer des stratégies auprès des maires, des communautés de communes, des départements, des régions de l'État, pour retirer les subventions qui le font vivre. Il crée des prospectus, les dessine, mais ce n'est pas tout, je ne désespère pas d'élucider ce mystère avant de partir.

« En tout cas, la bâtisse est immense, avec une grande bibliothèque dans laquelle j'ai pu puiser quelques sources de boulot. Je me suis fait à cette ferme, mais cela n'a pas été facile, et comme je prends mon temps ce soir pour te parler, je vais pouvoir t'entretenir de quelques considérations que je gardais secrètes jusqu'ici, sans doute par fierté, ou par peur du ridicule.

« Je loge au deuxième, dans une chambre minuscule, et pour autant suffisante, et c'était comme une épreuve, au début, d'éteindre les

lumières de la cuisine, tout en bas, et de monter, en faisant jouer à tour de rôle les différentes ampoules qui mènent tout en haut. Sortir de la cuisine, c'était déjà particulier, de dos bien sûr, avec le vent qui souffle toujours. Ensuite, au premier, il faut traverser la bibliothèque, après avoir monté des escaliers trop étroits, pour en atteindre d'autres du même acabit. Ensuite, pour passer de la bibliothèque à la seconde série d'escaliers, il faut supporter une autre salle, deux grands miroirs au fond, et chaque fois je ne manque pas d'y voir un intrus, et d'avoir un sursaut. Enfin, tout en haut, j'ai du mal à m'y faire, d'abord, à ce que l'obscurité règne dans le reste du bâtiment. Et je sens le dortoir de gauche, caché derrière un petit couloir, et je vois la porte du dortoir de droite, qui des fois s'est ouverte seule, depuis que je l'ai fermée en fin d'après-midi.

« Là, je remonte vers neuf heures, pour m'enfermer toute la nuit. Je t'avouerai même que, si j'ai encore envie d'uriner après être rentré, il m'arrive de le faire dans le lavabo. Ne me dis pas que c'est immonde, je le sais bien. J'avais trop de mal, quand la porte du dortoir était ouverte, se balançant un rien, d'imaginer, de voir même, cet enfant de dix ans dans l'encoignure, me regardant faire. Je laissais la porte des toilettes ouverte, comme il était encore plus difficile de la fermer puis de l'ouvrir et de tomber nez à nez avec cet enfant. Et je ne te raconte même pas ce qu'il en est quand la porte du dortoir est fermé, et qu'elle s'ouvre pendant que je suis en train de pisser : je sursaute, j'en mets partout, et je suis obligé de me baisser pour nettoyer, si bien que je redoute à chaque instant ce que le petit est capable de faire. J'ai l'impression que sa grand-mère est là, aussi, je la sens. Je suis donc muré, la porte bloquée, en attendant demain, en attendant le jour.

« La ville n'est pas très belle, et je ne la vois pas beaucoup. Il y a tout de même la Saône, et je mange devant tous les midis. Je regarde les branches passer à toute vitesse, et les cygnes se débattre avec le courant. L'intérieur, les rues, c'est assez moche, il faut le dire. Par contre, cette petite campagne que j'habite ! Ce n'est pas spécialement le village où je suis, mais il y a des coins sympathiques, autour, et j'en ai visité quelques-uns ce week-end (j'ai évité les défilés). Il n'y a pas un chat, c'est le principal souci, mais les maisons sont belles, je suppose qu'elles sont habitées, tout de même, avec quelques bois, quelques étangs. Je me suis même surpris à emmener du travail avec moi et à potasser un peu sur des troncs d'arbres coupés, au bord de l'eau. Tout cela pour dire que je reviendrai bien un jour dans le coin, et j'aurai sans doute à le faire, d'ailleurs, si le projet se confirme et qu'ils ont besoin à l'avenir de pièces supplémentaires. Tout cela pour dire aussi, je crois, que l'eau me manque, et que j'ai hâte de revoir la mer. J'espère que tu m'accompagneras.

« Bon, il se fait tard, et je crois que je vais redescendre, fumer une cigarette, une dernière. J'avais besoin de te raconter ma vie, tu vois, mais cela ne veut pas dire que j'en oublie la tienne. Tu me manques tellement. J'ose prier pour que tout se passe bien, de ton côté. C'est pire que le téléphone, je crois, je passerais des lignes et des lignes à te dire au revoir, et malheureusement je sais aussi me tenir, alors voilà.

« à très bientôt. Bisous.

« Franck.

« Jeudi 15 novembre.

« Ma petite cervelle n'enverra cette lettre que demain, et seulement à la poste locale, si bien que cela va prendre des semaines à te parvenir, comme la dernière fois.

« Il est arrivé quelque chose, aujourd'hui, ce soir, et l'oubli me permet d'en profiter pour t'en parler, rapidement parce que je suis trop crevé : non seulement je ne vais pas bosser ce soir, mais j'ai même du mal à tracer ces lettres.

« Je n'ai pas besoin de te rappeler le dernier cadavre que j'ai vu, il y a de cela plusieurs années. J'en ai vu un autre, ce soir, celui du notaire du village où je suis logé. Il n'habitait pas au village, et il avait sans doute toute une circonscription en charge, mais bon, il est mort ici, sur la place. Les gens m'ont regardé de manière étrange, j'ai eu l'impression d'être le coupable. Mais bon, cela n'a pas duré, et j'ai pu acheter ma baguette.

« Ce week-end, il y a une fête, dans la salle paroissiale, si j'ai bien compris, avec une braderie couverte le lendemain, dimanche. Mais après cette histoire, ce meurtre ? On verra bien.

« Je te fais encore plein de baisers. à bientôt.

« Franck.

« Vendredi 16. »

2.

Pour la première fois depuis des mois, Alexis Guillard aspirait beaucoup au dimanche. Il était usé. Les déplacements n'avaient cessé de se multiplier, et même s'il était resté tout près de chez lui, ce jeudi, toute la journée, la partie n'en avait pas été plus simple.

À cinquante-huit ans, il avait déjà vu nombre de ses amis partir, pour l'autre monde, ce qui n'était pas sans l'inquiéter, chaque fois qu'il ressentait une douleur, fictive, réelle, passagère ou persistante. Il avait de plus en plus de mal à se lever, et, quand bien même il voulait croire que tout s'arrangerait sans rien y faire, son épouse ne manquait pas de le remettre devant ses responsabilités. Il devait rester vivant pour ses enfants, lui disait-elle, alors que jamais en fait il ne pensait à la mort. Il n'était pas très fort, et il était grand, très grand. Il n'avait pas de quoi être en pleine forme, vif à tout bout de champ, disait-il en réponse à son épouse.

« Notez, très cher. Huit écuelles, douze assiettes, deux plats, un saladier, deux pots à eau, le tout en faïence, estimés trois francs soixante-quinze centimes. Dix pots pour le lait, quatre égouttoirs, six écuelles à fromage, deux plats, le tout en terre, estimés deux francs cinquante centimes. Six bouteilles en verre noir et six verres, estimés un franc quatre-vingt centimes. Quatorze cuillers et quatorze fourchettes en fer et étain, estimés deux francs quatre-vingt centimes. Un pot en grès pour le vinaigre et deux pour l'huile, estimés un franc cinquante centimes. Six corbeilles à pain, estimées trois francs soixante centimes. Un poêle en fonte, garni de ses deux marmites, et de ses cornets en tôle, estimés vingt-cinq francs. »

Il avait l'argent, l'honneur, la renommée, surtout l'argent, ce qui n'était pas rien devant la pauvreté régnante. Il était fort estimé, et son épouse en profitait, ainsi quand elle allait en ville, ce qu'il ne regardait pas forcément d'un bon œil, toujours jaloux, ou quand elle appréciait le bal populaire, en été, ou toutes ces fêtes, dont celle de Noël, qui ne viendrait là que dans cinq jours. Elle prenait des initiatives, s'alliait avec les commerçants, et avec ces femmes cultivatrices chez qui elle disait aimer l'honnêteté et le courage. Toutes, elles se saignaient pour leurs enfants, et elles se retrouvaient en cette passion, tout au moins à l'entrée et à la sortie de la messe, pour alterner des gardes, pour discuter avec le maître d'école et lui faire toutes les remontrances possibles et imaginables, non sur ce qu'il enseignait, mais sur l'état dans lequel parfois ses élèves rentraient à leur foyer. Le pauvre maître d'école, encore jeune, ne parvenait pas à leur faire comprendre qu'il ne pouvait pas prendre en charge les trajets de l'aller et du retour, qu'il avait assez de travail dans cette petite salle du presbytère, avec des élèves qui étaient tout de même de plus en plus nombreux, sans aucune aide pour le suppléer. Il n'arrivait pas à se faire entendre, si bien qu'il écoutait de moins en moins, et que les femmes s'en apercevaient. Alexis était chargé d'aller parler avec le maître, rapport aux guêtres de l'ainée, qu'il fallait nettoyer tous les deux jours et reprendre chaque semaine, c'était une tâche qui ne lui plaisait guère.

« Dix draps de lit, estimés quarante francs. Cinq nappes et seize essuie-mains, estimés dix-neuf francs cinquante centimes. Une besace estimée un franc cinquante centimes. Six sacs, estimés quinze francs. Un charrier pour la lessive, estimé un franc cinquante centimes. »

Il irait parler au curé, plutôt, de l'école et de ces soucis. D'autant qu'il avait d'autres choses à lui dire, au curé. Il fallait parler de cette

succession, voir ce qu'il en était des héritiers, s'ils allaient bien, chercher à comprendre si ces histoires de famille ne feraient pas trop de dégâts. Mais ce n'était pas tout, et c'était prévu pour la fin de journée, qui approchait, lentement. L'église n'était qu'à deux cents mètres de la Ferme, et sur le chemin de la maison, ce qui allait à merveille, se disait-il en continuant de regarder à droite à gauche pour être sûr de n'avoir rien oublié, les experts à côté, attentif aux montants qu'on avait définis ensemble, les héritiers présents espérant encore grappiller quelques points sur les absents.

Toute la journée, il avait vu les larmes de la veuve monter et monter, progressivement, chaque objet lui rappelait son défunt mari. Mais il la sentait très solide, tout de même, et il pensait, ou espérait, qu'elle ne craquerait pas avant qu'il ne fût parti. Elle pleurait aussi de l'attitude de certains de ses enfants, elle ne comprenait pas tant de troubles, tant de petites choses de leur part, d'un coup, sans que rien ne l'en eût prévenu à l'avance. Alexis voulait que ce genre d'histoires, l'un de ses gagne-pain, n'atteignît jamais sa famille, et il restait méfiant.

« Quatre hectolitres de froment, estimé quatre-vingt seize francs. Soixante-quinze litres de fèves, estimés douze francs. Un hectolitre de noix, estimé dix francs. Une roue à filer la laine, estimée cinq francs. Un vieux van hors de service, estimé cinquante centimes. Un cuvier et sa selle, estimé deux francs cinquante centimes. »

Il avait vraiment hâte que tous les regards ne se posassent plus continuellement sur lui. Il signerait, presserait avant cela tous les autres de le faire. Il y en avait pour trois jours sur place, concernant cette affaire, et c'était bien pesant. Il préférait les petites successions, et les reconnaissances de dettes, plus futiles. Et il avait fallu parcourir

le village, vers deux hameaux isolés, où le défunt possédait quelques biens, avec quelques bestiaux loués dans un champ, les bottes avaient été nécessaires.

« Deux volants et quatre faucilles, estimés trois francs. Deux peignes à chanvre et un féret, estimés cinq francs. Deux pionnières, deux pioches, une bêche, une pelle en fer, quatre tisserons, un accroc, un trident, un fourcher, un râteau en fer pour le jardin, le tout estimé quatorze francs. Deux jougs garnis de leurs lieurs, une cheville de fer et une corde de char, estimés sept francs. Trente hectolitres de pommes de terre, estimés soixante francs. Deux vaches à fruits estimées deux cent cinquante francs. Une chèvre, estimée huit francs. Et un cochon dit hivernon, estimé vingt-sept francs.

« Total ?

- Laissez-moi deux minutes.

- Pardon. Je pensais que vous faisiez les comptes en même temps que vous notiez. » Il ne manquait plus de lancer la plaisanterie, chaque fois, devant son succès, et cela ne manqua pas, les éclats de rire donnèrent un peu d'air, en fin d'après-midi, quand il convenait tout à fait d'alléger l'atmosphère.

Mille cent francs et soixante-dix centimes, c'était le montant final, et l'assemblée ne sut trop comment réagir, ne sachant se faire une idée de l'importance de cette somme, chacun en venant à calculer sa part, et ainsi la part des autres, toujours trop grande. Et il y avait encore ce que le notaire allait prendre, et il fallait dédommager les experts aussi, mais ce calcul, Alexis le gardait pour la fin, qui viendrait le lendemain, avec la description des titres et papiers, et de l'argent comptant, et des créances et dettes, certainement nombreuses, sans qu'il sût alors encore si l'on attendait plus d'argent qu'on en devait, comme la veuve

avait été bien incapable de le lui dire, trop éloignée qu'elle était de toutes ses affaires, à sa grande surprise.

Il n'y eut pas de réclamations, tout était bien clair. Ce n'était pas toujours le cas. On pourrait encore demander un recours par la suite, ce qui ne serait plus, l'espérait-il, de son ressort. Tout le monde signa, là, sans rechigner. Puis le notaire demanda un peu d'isolement, avec son second, pour préparer les papiers suivants. La veuve les dirigea dans le bureau, derrière la cuisine. La plupart des participants quitta les lieux, Alexis n'était pas très à l'aise pour prendre congé.

« Bon, fit-il, enfin installé d'un côté du secrétaire, j'aimerais que vous continuiez à apprendre. Cela ne fait que six mois que vous êtes à mon service, et vous faites de rapides progrès, je souhaite que cela continue ainsi, sans pour autant que vous soyez capable dès demain de me remplacer, n'est-ce pas ? Quoique, on ne sait jamais.

- Ne dites pas cela.

- Oui. Vous avez raison. Pour le moment, vous allez me faire l'entête, pour demain. C'est ce qu'il y a de plus laborieux à faire, le matin, alors autant le faire en fin de journée, avant le repos. Cela paraît plus compliqué, là, maintenant, n'est-ce pas ? Parce qu'on a envie de rentrer chez soi, parce qu'on ne veut plus, qu'on se dit qu'on a déjà bien besoin. Sachez que, quoi que vous puissiez penser, l'idée de le faire à la tombée du jour est un très bon conseil, croyez-moi, c'est l'ultime effort, si vous voulez. Alors :

- Hum, fit le second. Et ledit jour vendredi vingt-et-un décembre mil huit cent trente-huit, à neuf heures du matin, aux mêmes requêtes et présences que dans la séance qui précède, et en vertu du renvoi indiqué en fin de ladite séance, il va être procédé par ledit sieur

Guillard et son collègue notaires à S*, soussignés, à l'inventaire des titres et papiers, des créances et dettes de ladite succession.

- Bien. Vous êtes bon. Demain matin, vous n'aurez pas besoin de chercher de nouvelle feuille, d'en perdre du temps, n'est-ce pas ? Et ce temps gagné, il vous servira sans doute à partir plus vite en congés. Allez. Maintenant, allons dire au revoir. Ne vous inquiétez pas de me voir vous quitter trop rapidement, j'ai à faire, à demain. »

Alexis prit d'un pas svelte le chemin de l'église, droit devant lui, en longeant des haies qui n'existaient pas dans son enfance, de chaque côté d'une voie tout juste goudronnée, avec déjà quelques traces de charrettes qui s'y étaient creusées. Il s'amusait encore à marcher dans ces traces, sans grande joie de retrouver le curé.

À la droite de l'église se trouvait l'Orangerie, un beau manoir qu'il avait maintes fois visité, ainsi trois fois de suite, deux ans plus tôt, quand coup sur coup étaient morts le maître de maison, puis son épouse, puis leur fille aînée, le premier d'une crise d'apoplexie, les deux dernières de chagrin. Les fils étaient seuls survivants, et l'un d'entre eux justement gardait aujourd'hui la demeure. Alexis eut un regard pour la bâtisse, et surtout pour le jardin, pour l'inventaire duquel il avait fallu pas moins de trois jours et demi, tant les plantes étaient nombreuses, de valeur, et tant il avait été difficile de trouver des experts à la hauteur. Il n'aimait pas la configuration, à côté de l'église, de cette demeure, il trouvait que cela lui donnait trop d'honneur. Il n'aimait pas plus l'actuel possesseur.

À gauche, c'était la grande rue, renommée dans le pays pour sa longueur. Ce soir il n'y voyait pas grand monde, si ce n'est, au loin,

devant la boucherie, qui semblait-il allait fermer, au vue, sous les lanternes, deux femmes qui y arrivaient en courant.

La porte de l'église était close, à cause du vent sans doute, mais contre l'habitude, et Alexis était gêné de devoir la faire ouvrir à cette heure, et de nuit. Il chercha l'huis supplémentaire, sur le côté droit, mais il faisait trop noir, et il n'avait rien sur lui pour s'y retrouver. La lumière de la lune, à demie pleine, ne suffisait pas, et proposait même de ce côté des ombres terrifiantes : les arbres de l'Orangerie se balançaient sans cesse, lugubres, dessinant sur le sol pâle des monstres. Il rebroussa chemin. Il appréciait, ailleurs, l'église de V*, ou celle de R*, où l'on avait judicieusement créé au sein même du portail principal une petite ouverture, qui empêchait ce genre de désagrément. Il en voulait presque au bon Dieu qu'il eût là une urgence, et il frappa.

Au bout d'un moment, dans un silence idiot, Alexis eut le réflexe de supposer que le curé ne dormait pas dans son église, et c'était même une évidence. Il eut mieux fait d'aller au presbytère, à deux pas. Il n'en voyait pas de lumière d'ici, mais le prêtre y devait déjà, selon toute logique, préparer son dîner. Pourtant, après deux minutes de réflexion et d'hésitation, il distingua derrière la porte des bruits de pas, puis un mouvement proche, et enfin la manœuvre du portail. On entendit le vent s'immiscer, prêt à quelques ravages, mais l'huis ne s'ouvrit pas de plus de cinquante centimètres, et d'un seul côté. On lui fit alors signe d'entrer, et il s'engagea par le flanc droit, et sans toucher le bois.

« Maître Guillard, qu'est-ce qui vous amène ?

- J'ai à vous parler. Est-ce possible ?

- Tout à fait, tout à fait. J'allais quitter les lieux, mais je peux bien vous consacrer quelques minutes avant d'aller souper. Entrez donc.

- Merci. Le temps est épouvantable, n'est-ce pas ?

- C'est bien vrai. Allez. Nous allons nous installer dans la sacristie. »

La bâtisse n'était pas particulièrement belle, du dehors, et elle l'était encore moins de l'intérieur, sans aucun vitrail délicat, mais de grossières surfaces mal irisées, trop chargées, sans toile sur les murs, les piliers lisses, l'orgue sommaire, dans un coin. Alexis cherchait toujours l'illumination dans les hauteurs, mais il était bien difficile de la trouver ici. Les bancs non plus ne faisaient pas penser à la ferveur religieuse, c'était froid, et le bois avait perdu son âme. Pourtant le prêtre marchait lentement, vers sa réserve, si bien que le notaire se devait de poser son regard à droite à gauche. A l'approche du chœur, il ressentit Sa présence, les bougies encore allumées, quelques fleurs penchées, de deux jours fanées, sous un encens qui relevait l'odeur perdue. Et à cet endroit, alors que les deux personnages arrivaient à destination, il y avait des couleurs, le rouge, dans des tissus découpés qui se mêlaient divinement à la blancheur dentelée et nappée de l'autel. Alexis en prit de l'assurance, de ce simple décor, d'une chaleur concise qui contrastait avec la froideur du reste de la bâtisse.

La porte grinçante de l'accès à la sacristie finit de le fortifier. Il y trouvait Son intervention, et le trinôme réuni, ce qui s'avérait nécessaire pour ce dont il avait à s'entretenir avec l'intermédiaire. Sur les étagères, quelques bocaux remplis de liquides, transparents, ou de petites feuilles. On trouvait encore ici des piles de cire, deux moules à chandelles, ce qui surprit Alexis, comme il n'en avait pas lui-même et qu'il pensait que tous dans le village passaient par le boulanger pour une telle production. Sur une desserte, un missel, et du linge plié, encensé. On sentait une odeur féminine, également, mais il n'y avait

personne. Alexis savait que la Thérèse venait passer du temps ici, dans la journée, mais sans oser imaginer ce qu'ils pouvaient vraiment partager, comme il sentit une gêne à la seule allusion proposée par le curé, qui mit de côté, très rapidement après leur entrée, un léger tissu blanc, délicat. Les deux hommes s'assirent.

« Je vous écoute, fit le saint homme. Vous venez rapport à l'enterrement, je suppose, vous voudriez que je vienne voir la suite de l'inventaire ? C'est si rapide, cette fois-ci, d'aller regarder en détail les pièces du défaut, ses objets les plus personnels, une semaine après. Et tout le monde est là, je suppose. Les sœurs de sa première femme, je suppose ?

- Non, elles n'étaient pas là, les tantes du petit, elles n'ont pas fait cet affront à la nouvelle famille. Cela se déroule bien, ma foi.

- Je n'ai pas pu venir hier, ni avant-hier d'ailleurs. J'avais à faire dans les paroisses voisines. Mais je viendrai demain, je n'y vois pas d'inconvénient.

- Oui. Ce n'est jamais très facile, comme histoires, pour moi, pour mon commis, mais votre présence ferait surtout du bien à la veuve, et aux enfants, n'est-ce pas ? Si vous pouvez venir demain, ce sera bien, surtout qu'il sera alors question des dettes, et qu'on en éprouve toujours des difficultés, dans ces passages-là. Il y en a qui s'inquiète. Il y a toujours deux ou trois énergumènes qui ne peuvent s'empêcher de fourrer leur nez en ce qui ne les regarde pas, n'est-ce pas ? Mais bon, il n'y a pas trop de souci, je suppose, avec le défunt, il n'était pas grand dépensier, et on devrait s'en trouver avec seulement quelques centaines de francs de passif, au final.

- Cela me surprend chaque fois, la capacité qu'ils ont à s'endetter si aisément, fit le prêtre. C'est tellement contre la religion, et contre Dieu.

- Mais ils n'ont pas le choix.

- Certes. »

Sur ce le curé se leva. Les flammes vacillaient, sur la table, et il dut aller fermer la porte, comme l'entrebâillement invitait tous les courants d'air dans leur refuge. Il souffla deux des trois chandelles, et prit toute précaution pour en allumer trois belles et neuves. Alexis avait très peur de se retrouver dans le noir complet, en panique, à voir son corps danser, contre les murs, et tous les bords tomber par terre, et sur lui, les mixtures inconnues venant à bercer sa peau de fantaisies douteuses.

« Mais ce n'est pas de cela que je suis venu parler, fit-il, le souffle de ses pensées parti dans les vitraux.

- Qu'est-ce donc ?

- Je travaille beaucoup, mais pas plus que les autres. Je passe beaucoup de temps dans les livres, n'est-ce pas ? Je m'attarde à donner un ordre et une clarté à tout ce qui touche l'administration, l'économie de mes concitoyens, de mes clients. Nous avons tous deux des choses en commun, nous communiquons tous deux avec les paroissiens, sans cesse, et si vous portez au mystique, pardon, au sublime, je ne fais moi qu'un travail rationnel.

- Oui, je vois bien. Mais où voulez-vous en venir ?

- J'y viens, j'y viens. Ce que je veux dire, c'est que, même si nous nous voyons relativement souvent, et surtout dans le cadre de mes propres activités professionnelles, soit, nous nous voyons relativement

souvent, et j'ai souvent à faire aux croyances, et à la foi, mais moi-même... Je me demande où je me situe...

- Vous croyez en Dieu ?

- Oui, oui, je crois en Dieu. Ce n'est pas une question que je me pose. Non, c'est autre chose, quelque chose de sérieux.

- Il vous est arrivé un malheur, c'est bien cela ? Parlez, parlez donc. Est-ce donc si honteux, pour prendre des chemins détournés ? Vous n'êtes pas en face du prêtre, vous êtes dans le royaume de Dieu, ici, et je ne suis plus qu'un moyen de vous transcender. Quel que soit le Mal dont vous avez à Lui dire, n'ayez crainte.

- Je subis ce Mal, et cela dure depuis deux semaines, peut-être plus, mais avant par saccades, et cela n'avait rien à voir. Des rêves, n'est-ce pas ? Mais je suis troublé, et mon épouse également : je la réveille la nuit, en criant. Et mes filles aussi, elles n'en dorment plus, je leur fais peur, j'ai l'impression.

- Mais que criez-vous ?

- Personne ne le sait, je n'en sais rien moi-même, c'est incompréhensible, et je ne pense pas que mon épouse m'ait dit cela pour être gentille, pour ne pas m'avouer la vérité. Elle m'a dit qu'il devait y avoir un sens, qu'on avait l'intonation, mais pas les mots. Mais c'est effrayant, d'après l'intonation, elle m'a dit. Je ne sais quoi penser, et ce n'est qu'une partie minime du problème, la partie où d'autres que moi sont concernés.

- à quoi rêvez-vous donc ?

- Le premier élément, c'est que je ne sais plus trop si l'on peut parler de rêve. C'est tellement vrai, dans ma tête, et physiquement aussi. Et puis, les rêves, on ne s'en souvient pas, n'est-ce pas ? Là, tout reste en mémoire. Et oui, c'est effrayant. Et quand vous avez les

images, vous ne faites qu'un vœu quant au son, c'est que personne autour de vous n'y comprenne rien.

- Et c'est donc le cas. Tout va pour le mieux, reprit le prêtre, en souriant.

- Merci... Pour votre sourire...

- Il n'y a pas de quoi.

- Le fait est que, dans mon sommeil, et cela dure longtemps, dans mon sommeil, je me retrouve, je ne sais vers quelle heure, je me retrouve, bizarrement, suspendu, oui, c'est le mot, comme suspendu, au dessus d'un feu, suspendu, un mètre au dessus, pas plus, non, pas plus d'un mètre, je suis suspendu au dessus d'un feu, et je ressens la chaleur, réellement, j'en sors en sueur, du lit, les draps ne le supportent plus, j'en sors en sueur, et il n'y a pas que cela, j'entends des voix, je vois des danses, autour de moi, tout autour, en dessous, autour du feu, on danse et on chante, et il fait chaud, ainsi suspendu, dans l'air, comme tenu par ce feu, par ses flammes, et ce n'est pas tout, je ressens la chaleur, de ce feu, et de ces chants, et de ce mouvement continu, de ses jambes qui semblent faire vivre le feu, qui s'anime ou se clame à la mesure de la ronde que j'aperçois, en dessous de moi, tout autour du feu, et ce n'est pas tout, car le feu me brûle, oui, je me réveille en pleine nuit, et mes pieds sont noirs, et j'ai perdu deux bas de pyjama, le tissu crame. Ce feu, il est réel, il me brûle, donc, quand je vous disais que physiquement aussi, il y avait un problème. Alors je me demande, vraiment, ce que tout cela veut dire.

- En effet. Nous avons là un phénomène sérieux. »

Le prêtre cessa de regarder Alexis, comme il le faisait jusque-là avec une attention pleine. Il se recueillit. Non seulement il cherchait la clémence et le pardon, mais encore une explication, quelle qu'elle soit,

dans la réflexion. Il demanda à ausculter les pieds, et Alexis ne se fit pas prier pour les montrer, noirs qu'ils étaient, il avait dit vrai, même si l'analyste restait sceptique quant à l'idée du feu brûlant d'un simple rêve. Pourtant il se devait d'y croire, ou bien de faire semblant. Il aurait aimé voir les fameux bas de pyjama, mais le notaire n'avait pu les amener avec lui.

« C'est un phénomène que je n'avais pas connu tel avant, dans le passé, ajouta Alexis. Il m'était déjà arrivé des rêves étranges, plus d'un, et je parlais déjà dans mon sommeil, mon épouse a longtemps supporté ces dérives. Mais cela restait sage, n'est-ce pas ? Aujourd'hui c'est tout autre chose. Le Mal, n'est-ce pas ? L'enfer en moi, qui se réveille quand je m'endors, qui prend possession de mon corps, qui fait de moi l'icône de ses sabbats, la marionnette de ses rites, démoniaques.

- Nous pourrions certainement l'expliquer d'une autre manière, ce mystère.

- Est-ce vraiment un mystère ? Ce feu, qui me brûle, littéralement, est-ce véritablement un mystère ? Il est bien évident que je me posais des questions, au début, quand tout a commencé, mais c'est de plus en plus clair. Et j'aurai du mal à croire, je dois vous le dire, que vous puissiez penser à un phénomène purement rationnel. Comment expliquer cela par la nature, par la physique ? Non, c'est au-delà. Je suis perdu, désolé et perdu.

- Ne soyez pas désolé, vous n'y êtes pour rien. Ne soyez pas non plus perdu, mon fils, il n'y a pas de raison à cela. Dieu est avec vous, Dieu est toujours avec nous, de notre côté, et dans de telles circonstances Il peut nous protéger, Il le veut. Si c'est le Mal, alors nous prions, et je prierai pour vous. Nous attendrons à demain,

d'abord, pour savoir si cela s'est reproduit dans la nuit, et de quelle manière, et vous m'apporterez d'autres preuves, s'il vous plaît, au sein de cette église, pour qu'Il voit de lui-même de quoi est capable Son ennemi.

- Mais je ne veux plus mettre ma famille en péril.

- Demandez-leur d'aller dormir ailleurs, seulement cette nuit, si vous voulez éviter les ennuis. Je comprends votre désarroi, n'en doutez pas. Mais il faut être sûr. Demandez à votre épouse de dormir dans la pièce à côté, si c'est possible, et de veiller à distance, derrière le mur. Demandez-lui de frapper, et de crier, si elle entend que les cris sont trop forts, ou si elle sent une chaleur persistante. Demandez-lui de vous réveiller alors, et tout disparaîtra, il me semble. Pouvez-vous faire en sorte que vos filles ne dorment pas chez vous ce soir ? Est-ce possible ?

- Oui, je crois. Je m'en vais faire ainsi.

- N'ayez crainte. »

Sur ce, le prêtre se leva, alla vers un coin de la petite pièce et prit une croix, accrochée au mur, pour la remettre au notaire, en lui demandant de l'accrocher, en rentrant dans sa chambre, au bout de son lit, pour avoir une protection. Dans la lucarne, alors, on perçut un éclair, et les deux hommes sursautèrent, avant de reprendre fièrement du courage, les yeux las mais relevés, l'un vers l'autre, d'une compassion franche, partagée. Le vent soufflait toujours, et le portail de l'église grondait sur ses gonds. On entendait le bois craquer, les pierres se fissurer, lentement, inexorablement. Le prêtre remit encore à son paroissien une paire de chandelles, des plus belles qu'il avait façonnées, en lui recommandant de les allumer et de réciter une prière avant de se coucher. Il devrait parler avec son épouse, bien sûr, lui

expliquer, la rassurer aussi. On voyait l'inquiétude le percer de part en part.

Alexis sortit de l'église sans être accompagné, comme son hôte avait à mettre un peu d'ordre dans son office avant de le quitter. Dehors, le notaire dut s'en remettre à son instinct, et à son souvenir, pour retourner chez lui, le souffle court, les jambes frêles, le visage bas, pensif, résistant.

3.

La voiture, il avait fallu la garer sur la Marne, près de l'école vétérinaire, pour ne plus avoir à la bouger des trois jours. Franck avait terminé le trajet en métro, lignes huit et six, par Daumesnil. Chargé comme une mule, il n'aimait pas Paris, il la détestait même, mais la place de la Nation était jolie, ce dimanche soir, sans circulation. Il devait encore marcher, à la recherche d'une perpendiculaire à la Philippe-Auguste, en dessous du Père Lachaise.

L'ordinateur portable commençait à prendre en poids, la chaleur du métro n'avait pas eu le temps de se dissiper, à cause de la marche, et il y avait ce lourd sac à traîner, de la main droite, à rouler. Il se lança un sourire niais, par la vitrine d'une épicerie fermée, et s'engagea dans une impasse, étroite, en entonnoir, vers une grille en acier trempé. Il sonna, sa tante ouvrit, en même temps qu'elle alluma la lumière d'un Perron gris.

Comme il devait s'y attendre, le repas fut passé à parler du travail, et seulement de son travail à lui. En somme, ce soir, elle posait les questions et il répondait machinalement, comme résigné. Le décor était très parisien, trop distingué, ancien, dans des couleurs sombres, trop violettes ou brunes, contre une lumière trop faible et trop basse. C'était d'autant plus parisien que trois ou quatre tableaux venaient rappeler la région d'origine, dans une nostalgie dégoulinante. Franck avait vu cette nostalgie déjà, ce soir, dans la plupart des murs de la ville, dans les visages et les corps qu'il avait croisés. Et après tout, de cette impasse, il osait croire que le bonheur existait, partout, il se donnait trois jours pour qu'on l'en persuadât.

Le lundi, il avait trois réunions, dont une au cours du déjeuner, dans un petit restaurant huppé du huitième arrondissement, auquel il avait accédé par la ligne neuf, pas assez parfumée à son goût. Le matin, à merveille, il pouvait commencer à former des contrats, quasiment signés, qu'il était pressé de ramener devant ses clients. La troisième réunion, tout aussi agréable que les autres, moins prolifique, s'était déroulé dans un appartement minuscule de l'avenue des Gobelins, proche la place d'Italie, ce qui lui avait permis de passer par le Ministère des Finances pour potasser quelques rapports, publics, pour aller glaner quelques indiscretions, ce pour quoi il aurait à revenir, comme les gros pontes étaient absents.

De retour dans l'impasse, la vie avait bon goût. Franck était véritablement heureux, même si l'idée de retrouver sa tante, dans ce logement de fonction, au bord de cette cours de récréation qu'il détestait, privée d'activité, plan abîmé dans lequel caniveaux et grilles se perçaient et se rouillaient. Il restait quelques morceaux d'enfants, sur le sol, des billes crasseuses, abandonnées, des morceaux de carton, délaissés, des bouts de plastique blanchis.

En franchissant le seuil, il repensa à l'enfant terrifiant qu'il avait imaginé dans la Ferme, le soir, dans la solitude envahissante. Cette école, comme la Ferme, lui semblait hantée, non pas par les enfants qui y venaient le jour, mais par des enfants d'un autre temps, par de petits démons.

Ils mangèrent en silence. Il prit ensuite place dans sa chambre, sans fenêtre sur l'extérieur. Sa tante regardait un film slovaque sur la cinquième chaîne. Franck essaya de travailler encore, mais il ne le put, le métro et la marche l'avaient terrassé, d'autant qu'il ressentait à nouveau les courbatures occasionnées par la route parcourue la veille.

Il ne voulait pas lire non plus, il n'en avait plus le courage. Alors il se décida à appeler Fanny, même s'il redoutait qu'elle ne réponde pas, qu'elle ne fut pas chez elle à cette heure encore jeune. Il attendit un peu, improvisa même un petit texte, pour s'amuser d'abord, et en ne pensant qu'à l'amuser elle. Prêt à se résigner à l'essai vain, il engagea le téléphone à sa besogne : la sonnerie ne s'éternisa pas.

« Est-ce une beauté vraie, ou bien rêve éveillé ? Je ne sais plus penser, tant le doute s'installe. Es-tu ma folie même, en moi dans mon sommeil ? Et comment se fait-il que je marche avec toi ? Tu ne me manques pas, car tu es toujours là. Si absente ou présente, il en importe peu. Sans toi mon corps t'appelle, et avec toi il jouit. Sans toi mon esprit rêve, et avec toi il vit.

- Euh...

- Je... Je me languis de toi.

- Euh... Qui est-ce ?

- Franck. C'est Franck.

- Franck ? »

Si la voix était bien féminine, le timbre et le ton ne pouvaient être ceux de Fanny. Franck posa un œil sur l'appareil, mais ne put vérifier le nom.

« Je ne suis pas chez Fanny ? demanda-t-il.

- Non, ça non. Vous n'êtes pas chez Fanny.

- Je ne suis pas au 062043**** ?

- Si, c'est bien cela. C'est étrange. Vous êtes sûre d'avoir composé le bon numéro ? Ce n'est peut-être que cela, après tout. »

Franck sentit une hésitation dans la voix de la dame, comme si elle n'était pas convaincue de ce qu'elle disait. Il pensa même à une blague, à une amie qui mentait pour rire, tandis que l'autre se

bidonnait de côté, mais il n'entendait personne derrière. Il n'avait pas composé le numéro, qu'il connaissait bien par cœur, mais il avait tout simplement démarré la communication par le choix de son nom dans son répertoire, et mieux que dans le répertoire, dans la liste des derniers appels, plus sûre encore. Il n'y avait pas d'erreur. Il s'excusa pourtant.

« Allo ! »

C'était la même voix.

« Je ne comprends pas. J'ai vérifié, j'ai composé le numéro. Je ne suis pas chez Fanny ? Vous en êtes bien sûre ?

- Oui. Vous êtes chez moi, voyez-vous ?

- Je ne comprends pas.

- Moi non plus, et vous me faites peur.

- Il ne faut pas. Mais...

- Mais ?

- Vous habitez au 4 de la rue Varignon ?

- Qui êtes-vous ?

- Je suis Franck, Franck Fontenel, j'habite au 2 de la rue Caponière.

Je vous le dis, pour ne pas vous faire peur, je ne vous veux aucun mal. C'est juste que je cherche Fanny, vous avez là son numéro de portable, et vous avez là son adresse, même. Je ne comprends pas.

- Il n'y a pas de Fanny, dans cet immeuble. Mais...

- Mais ?

- Le facteur, il y a deux ou trois jours, justement, il m'a demandé, parce qu'il avait plusieurs lettres d'adressées à cette Fanny, et il m'a demandé si je la connaissais. Mais vous savez, cela fait maintenant cinq ans, ou six peut-être, cinq ou six ans que je suis là, et je n'en ai jamais vu, de quelconque Fanny, habiter à cette adresse.

- C'est au numéro 4, j'en suis sûr. Je suis venu la voir, des centaines de fois, et il y a un mois, un mois tout juste, au numéro 4. Au deuxième étage, à droite après les escaliers, et tout au bout du couloir.

- Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur, mais vous me faites peur, maintenant. Je dois vous laisser. Je ne sais pas ce que vous voulez, mais n'appellez plus, je vous en prie. J'ai votre numéro, votre adresse, n'essayez pas de rappeler. Merci. »

Et elle raccrocha.

Après cela, Franck resta figé sur ses pieds nus, assis sur le rebord du matelas, les coudes posés sur les cuisses et les mains tombant dans le vide. Il passait d'un orteil à l'autre, sans chercher d'explication. Il ne sentait pas remettre en doute sa conscience, son intellect ou sa raison même, mais il s'épatait encore de la certaine véracité des propos de sa correspondante, dont la peur semblait réelle, en fin de compte. Il resta dans cette position pendant une heure, en se rappelant Fanny, en voyant son visage, comme dans le poème qu'il avait à présent honte d'avoir prononcé. Puis, dans le salon, la télévision se tut, et la tante fit un ramdam terrible avant de finalement se coucher. Franck n'avait pas courage d'imaginer la nuit infecte qu'il allait supporter, et il craignait déjà l'état au réveil, alors que les poignées de mains, les négociations et les études du lendemain pourraient être décisives pour son avenir.

Avant de s'allonger, il reçut un texto de Marc. L'ami finissait un stage, depuis trois mois commencé, dans la capitale. Il proposait une bière, pour le lendemain soir, en demandant confirmation de l'horaire qu'ils s'étaient rapidement donné par téléphone, le mardi précédent. Franck répondit, enthousiaste, et heureux de savoir que tout son

entourage n'était pas seulement imaginaire, illusoire, poussiéreux. Puis il chercha le sommeil, sans conviction, en sueur, il ne le trouva pas.

Dernier rendez-vous pris à République, Franck prit la ligne cinq. Il changea gare d'Austerlitz pour la ligne dix, arrêt Mabillon pour retrouver Marc.

Il dut attendre pendant vingt bonnes minutes, mais c'était l'habitude, avec l'énergumène, et le ciel était doux, le paysage inconnu, si bien que, si les jambes n'en pouvaient plus, il ne pensait plus trop à Fanny, que deux fois par seconde. Ils prirent le pas d'un bistro à l'abord agréable, en coin de rue, la façade en bordeaux.

« Alors, bientôt fini ? demanda Marc.

- Oui, et prêt pour une bonne semaine de vacances, répondit Franck.

- Moi c'est pareil. Je n'en peux plus, là. Et il ne me reste plus qu'une semaine. Après, c'est fiesta sur fiesta. J'espère que tu vas sortir un peu.

- Oui, je pense. Il faut juste que je passe deux ou trois jours chez mes parents. Après, je reviens, et, jusqu'au bout de la nuit... Il faut que je vois Fanny aussi, mais bon, c'est autre chose.

- C'est cool. C'est que ça fait longtemps, moi, que je ne suis pas sorti. Ici, vu les prix, tu sors, mais tu n'y restes jamais très tard, dans les bars.

- Ce n'est pas non plus impossible.

- D'ailleurs, ça fait un mois déjà, toi, que tu n'as pas fait la fête, que tu ne t'es pas pris une cuite ?

- Non, non. J'en ai pris une ce week-end, vois-tu, dans ce fameux petit village, S***. C'était une simple fête, à l'origine, mais je crois bien que tout le monde avait envie de ne pas discerner la veille du lendemain, le samedi soir. Je ne te raconte même pas les soucis que j'ai eus le dimanche pour me lever et pour avaler les sept heures de route qui m'ont amenées ici.

- à ce point-là ?

- Ah oui, c'est vrai, ça, au fait, je ne t'ai pas raconté. »

Alors vint le récit de la découverte du corps inerte du notaire, le jeudi soir. Franck fit part à Marc de la suspicion qu'il avait ressentie à son égard. Ce fut la moue, et le récit continua, sur la dernière soirée à la Ferme, sans fastes, la mort y régnait véritablement.

« Le samedi, c'était jour de marché, et j'y ai fait un tour. C'était tout petit, mais j'y ai trouvé mon péché mignon, un saucisson au sanglier. Je vais te dire une chose, c'est pour cet animal que je ne vais jamais au marché, avec moi ce serait une espèce disparu. Mais bon.

- Il est con !

- Au marché, en tout cas, il y avait des affiches tous les dix mètres, et je suis gentil. Je ne savais pas quelle pouvait être la contenance de la salle paroissiale, ni quelle population j'allais pouvoir y trouver, mais c'était toujours cette curiosité qui m'animait, et un rien de sadisme, en pensant à la fête que pouvait faire une communauté deux jours après la perte de son notaire.

- Ce n'est qu'un notaire, en même temps. Ils ont l'argent, le rôle, mais ils n'ont plus l'honneur qu'ils avaient avant.

- Tout de même. Tout le monde le connaissait, et il connaissait tout le monde. C'est comme une paroisse, un village minuscule, et il avait un office, un bureau, peut-être pas son bureau principal, mais tout de

même. En tout cas, j'avais envie de voir ça, la petite fête, plus par attachement, il faut le dire, à cet endroit, que j'ai quand même fréquenté pendant trois semaines.

- Et alors ?

- Bien, bien. Mais... Tu vois, il y avait du monde, mais, les filles, là-bas, c'est quelque chose, ou justement non. C'est toujours plus agréable, tu seras d'accord, les jolies filles, quand tu veux danser. Les jolies filles, elles dansent mieux que les autres, parce qu'elles se font plus souvent inviter. J'ai quand même dansé, bon, et puis les choses se sont gâtées. Les filles, elles n'étaient pas belles, soit, mais les gars aussi, ce n'était pas ça, des pieds. Ils avaient le regard mauvais, et j'étais tout seul, sans personne pour me soutenir. Je buvais bien, ça m'énervait. C'est comme s'ils avaient l'impression que je prenais leur place, que je cherchais les ennuis, sur leur territoire. On n'était pas beaucoup, de jeunes, parce que le village ne le permet pas, mais il y en avait qui venaient d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi, et eux aussi, heureusement, ils commençaient à avoir des soucis avec les gars du crû, comme si ceux-ci ne parvenaient pas à faire tomber leurs propres femmes et nous en voulaient pour ça, alors que nous n'en voulions pas, nous, bon. Tu sais comme je suis modeste, en plus, et timide, je ne faisais rien de spécial, je dansais un peu, voilà tout, mais ça ne leur plaisait pas.

- Tu t'es fait taper dessus ?

- Non, non, je suis parti avant. J'ai quitté les lieux vers minuit, quand tous commençaient à tituber sérieusement, et moi aussi. Le truc, c'est que je ne suis pas parti seul, contre ce que je croyais d'abord. J'étais suivi, c'est sûr, mais je pensais qu'elle rentrait chez elle, elle aussi. Mais quand je suis arrivé près de la fameuse place, là où on

avait retrouvé le corps du notaire, elle m'a accosté, elle m'a rattrapé, m'a alpagué. J'avais dansé avec elle, sans qu'il ne se soit rien passé de spécial, elle n'avait rien entrepris. Et voilà qu'elle se met à me parler, quand je suis retourné, et je vois au loin l'un des gars du village, qui nous regarde mal. Elle voit que je le vois, et me dit 'viens, on va par là'. Elle était un peu plus mignonne que les autres, et elle avait du charme, je n'ai pas su résister. Avec Fanny, tu sais, je ne sais pas, alors je ne réfléchis pas longtemps, quand on me fait des avances, si c'en était, en l'occurrence, et je ne suis plus très sûr que c'en était.

- Pourquoi donc ?

- On est donc parti par où elle disait, dans une petite rue. En gros, elle voulait qu'on aille chez elle, parce que ses parents n'étaient pas rentrés. Je ne voyais pas le problème, mais bon, j'étais quand même un peu angoissé, vis-à-vis du mec qui nous suivait du regard. Elle me dit de ne pas m'en faire, et qu'on serait tranquille, chez elle. Elle marchait devant, je pris donc le temps de l'observer un peu, d'apprécier ces longs cheveux noirs, très noirs, d'estimer ces tissus, également noirs, quelque peu enrobés, sertis de petits morceaux de verre. Sa veste était décousue en plusieurs endroits, des épingles rattrapaient le coup par ci par là, avec des petits bouts, sans que ce soit surchargé, un peu rebelle, en toute sobriété, avec deux boucles d'oreilles fort distinguées, en vrilles douces. J'étais vraiment sous le charme, de plus en plus, dans cette marche entraînante. Je n'avais pas idée de ce qui allait arriver, mais je suivais sans me poser de questions, l'alcool aidant.

- Elle s'appelait comment ?

- Suzanne. Suzanne, comme la sorcière. Je dis ça, je ne sais pas trop pourquoi, Suzanne, pour moi, c'est un prénom de sorcière.

- Et chez elle, alors ?

- C'était correct, chez elle. Une maison de vieux, je dirais, mais on n'a pas passé plus de deux minutes dans le salon. Elle a pris une bouteille de vodka dans un placard de la cuisine, et on est monté dans la chambre. Les murs étaient noirs, et la lumière jaune, ce n'était pas très beau. J'étais un peu secoué par l'alcool, je restais au milieu de la pièce, immobile. Elle, elle s'affairait, de partout, et cela m'étourdissait encore. Très vite elle a éteint la lumière, pour laisser les seules bougies nous éclairer. Là je l'ai regardé, et elle sembla, quand elle vit mon regard sur elle, éviter un autre regard, extérieur. J'étais méfiant, jusqu'ici, évidemment, et je l'étais encore davantage. Elle s'approcha, me parla doucement, joliment, jusqu'à taire mon mal de crâne et raviver mes esprits.

« Elle m'a poussé, je me suis renversé sur le lit, sur les draps rouges, satinés, et elle m'a sauté dessus. Là j'ai entendu frapper, mais je n'ai rien dit, je restai concentré. Elle m'a sauté dessus, je m'attendais à des trucs loufoques, tu vois. Elle m'a déshabillé, bon, je l'aidai un peu, quand même, et s'est elle-même désapée, je l'ai aidé aussi. Elle m'a excité, un peu, très peu, et je ne faisais rien. Puis elle est montée. Je n'avais jamais vu ça sous cet angle, je n'avais jamais pratiqué ainsi, c'était très agréable, et je crois bien que je n'ai jamais duré aussi longtemps. Elle a eu peur, je pense, et son premier orgasme était sans doute simulé, mais pas le second, ça non, ni le troisième. Par contre, chose que je n'avais jamais vu, ou plutôt entendu, avant, c'est qu'elle parlait tout le temps dans une langue étrangère, et surtout quand elle venait, ça semblait si naturel, inné.

- Dans quel genre ?

- Sabbatique, satanique, démoniaque. La gamine, dans l'exorciste, à côté, ça sonne faux. Elle n'était pas possédée, Suzanne, mais elle semblait avoir idée de ce qu'elle disait. *Cauda ta titillarat, labra te fricarent*, du latin pas correct, et sans les accentuations, non plus que les intonations. Elle avait des yeux rouges sang, et malgré tout j'étais emporté. La plupart du temps, je ne comprenais rien, mais, de temps en temps, il passait un... *deus cum nobis, et diabolus, non soli sumus, jam sanguinem fundero*, rien de bien lyrique. Et j'entendais toujours frapper, dehors, en bas, et de plus en plus fort. Quand j'ai joui, finalement, je n'avais plus envie de rien, seulement de rentrer pour me coucher, enfin, en ayant déjà crainte du chemin du retour, que je n'avais jamais entrepris dans le noir. Et je craignais surtout que l'on ne m'attende à la porte, ou que les parents rentrent.

« Et il y avait Suzanne, bien sûr, il fallait bien la prendre en considération. Elle était contente, *a priori*. On avait pris notre pied, en même temps, c'était comme un miracle, dans ses yeux. Elle restait lovée sur moi, comme si elle ne pouvait pas me laisser quitter les lieux. Je me relevai un peu, sur l'oreiller, tandis qu'elle soufflait dans mon cou. Je pus alors apprécier un peu mieux cette chambre. Les bougies étaient toujours allumées, sous des tentures trop sombres pour en distinguer les motifs. Par contre, je discernai plusieurs pendentifs brillants sur les murs, et surtout sur le mur qui me faisait face, ça avait l'air religieux, ou païen.

« Comme elle voyait bien que je scrutais tous ces objets, et des statuettes, aussi, elle me proposa de jouer un peu, comme elle dit, de nous amuser ensemble, tâter un peu de sorcellerie, en me rassurant, en m'assurant que ce n'était pas méchant, que l'invocation n'était pas toujours un méfait. Non seulement j'étais sceptique, mais en plus il

fallait que je rentre, absolument. Je le lui expliquai calmement, que je devais partir tôt, le lendemain, pour aller sur Paris. Elle n'était pas d'accord, et le soulagement des orgasmes disparut peu à peu, comme la femme en venait à retrouver inexorablement son éternelle insatisfaction. Le fait est qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce que je dorme chez elle, et à ce que je parte très tôt. Je rouspétai, lui en voulant de me forcer à devenir mauvais avec elle, alors que tout s'était bien passé jusque-là, et que jamais je n'avais cherché à agir mal. Alors vinrent les menaces, je ne sais pas si c'était des menaces, pour elle, mais je le prenais ainsi. Elle me dit que ce serait risqué, de partir maintenant, au cas où ces parents rentreraient au même moment, comme son père était violent, à ce qu'elle me dit. Et elle alla plus loin encore : les gars, dehors, ces potes, ils n'étaient pas très loin, et cela pouvait mal se passer, si je sortais maintenant, ils étaient là pour la protéger, et tout seul, sans elle pour leur expliquer la situation, je n'avais aucune chance de survie. Alors que le lendemain matin, ils dormiraient, et j'aurais le champ libre.

« Autant te dire que je ne faisais pas le malin. Il n'était pas deux heures, en voyant large, et je voulais absolument rentrer, j'avais encore à terminer mon sac, et je voulais prendre mon café du lendemain avec mes hôtes, c'était la moindre des politesses. Mais elle ne voulait rien savoir, Suzanne, la sorcière. Elle était de plus en plus belle, dans sa colère contenue, dans son chantage inacceptable. Plus je m'emportais, au mieux, sans trop de bruit, plus elle s'assurait de sa stratégie. Elle se leva, rassembla sur une desserte quelques statuettes, alluma d'autres bougies, et des chandelles noires, aux mèches rouges, fixées dans des coupes de verre, sur des nappes également noires, aux motifs rouges.

- Tu n'en as pas profité pour partir ?

- Si, mais avec les formes. Je ne pouvais pas m'empêcher de chercher la négociation. Il lui suffisait peut-être de crier, après tout. Je me suis levé aussi, et j'ai discuté, encore, comme je comprenais bien, tout de même, sa réaction. Elle savait bien que je n'étais pas de la région, et elle savait aussi que j'allais repartir. Elle ne savait pas que je partais le lendemain, certes, mais elle n'avait plus qu'à l'accepter, et ça ne changeait pas grand-chose. Pour moi, ce n'était qu'une partie de jambes en l'air, et je pense que pour elle aussi, mais il y avait cette petite séance de sorcellerie derrière, et je crois bien que ça lui tenait à cœur.

- Donc ?

- J'insistai, j'insistai, si bien qu'elle céda, enfin. Je n'en pouvais plus. Je pouvais partir comme je le voulais, mais j'attendais son consentement. Puis elle a dit 'vas-y'. Je l'ai regardé dans les yeux, mais elle ne pleurait pas, non. Elle m'a accompagné, et les parents ne sont pas rentrés, mais ça ne me faisait même plus peur. Elle a ouvert la porte, et je suis sorti, tout simplement. Elle a dit '*desiderabis*, tu regretteras', et j'ai répondu 'à bientôt'. Et puis voilà.

- Pas de messe, rien, alors ?

- Non, fit Franck en riant jaune. »

Les deux compagnons prirent une troisième bière. Marc avait des nouvelles à donner, avec ces trois amantes aimantées qu'il avait rencontrées dans la semaine. Ils en eurent pour trois heures, et c'est le porte-monnaie qui les empêcha d'aller plus loin. Ils devaient tous deux rentrer à C* pour le week-end, ils trouveraient bien alors le moyen de profiter plus longtemps de la présence de l'autre. Franck n'osa pas chercher plus avant si Fanny existait dans l'esprit de Marc.

Il avait évoqué deux fois le prénom, Marc n'avait pas réagi, Franck n'avait pas envie d'insister. Il aurait tût fait, pensait-il, de se rendre compte par lui-même de ce qu'il en était.

4.

Le réveil avait été fixé à huit heures, mais à six heures Françoise ne pouvait plus soutenir le supplice en ses oreilles. Elle dormait à côté, dans le cabinet de l'ancienne domestique, qui avait été transformé en buanderie. Martin avait dû bien argumenter, et il s'en était surtout bien tiré en faisant référence au curé, à l'origine du projet. Le fiston n'était pas là, elle avait eu le temps de l'emmener chez ses grands-parents, à deux maisons seulement, et ils n'avaient rien dit, même s'il faisait déjà nuit. Ainsi ils avaient dîné tous deux, en amoureux, cela faisait longtemps.

Mais elle ne pouvait plus supporter les cris, dès six heures du matin, alors elle était sortie de la buanderie, avait entrouvert la porte de la chambre conjugale. Elle regarda dans l'encoignure, d'abord, sans réagir, comme il était prévu. Mais Martin criait beaucoup trop, il criait plus que les nuits précédentes. Elle se retenait, mais elle avait ses limites, et quand elle vit son homme prendre feu, rougir des pieds, brûler des cheveux, elle courut le secouer, sans aucune crainte des flammes qui commençaient à s'élever sur les tentures. Quand Martin ouvrit les paupières, en sueur, le feu s'éteignit, complètement, et il n'était pas question qu'il reprît.

« Tu serais mort, cria-t-elle.

- Merci, fit-il, hagard.

- Tu serais mort, seul, continua-t-elle. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

- Je ne sais pas, ce que cela veut dire. Tout ce que je sais, c'est que tu es là, répondit-il, et que sans toi, je ne serais pas mort, non, je ne serais rien, c'est autre chose, c'est bien cela ?

- Tu reprends tes esprits, sourit-elle. Tu ne souffres pas de la chaleur ?

- Si, fit-il. J'ai l'impression que cela me brûle encore. Je veux bien de l'eau, remplis donc le bassin. Et mes cheveux aussi ? Oh bon Dieu ! »

Il ne s'était d'abord rendu compte de rien, pour les cheveux, même s'il avait mal au crâne. C'était le regard de son épouse qui l'avait fait reniffler davantage à cet autre endroit de son corps. Cela sentait le porc faisandé, dans toute la pièce. Françoise partit avec le bassin, afin de le remplir, tandis que Martin enlevait ses bas, pour les mettre de côté avec ceux de la veille. Il alla vers la glace sur pieds et remarqua que le cuir chevelu, heureusement, n'était pas attaqué. Il se retourna vers le lit, et, au vue de l'état des tentures, il eut l'idée qu'il aurait fort raison d'inviter le curé, pour qu'il se fît une opinion plus claire devant l'état des lieux.

Il y avait bien quelque chose de surnaturel, sans croyances païennes, mais cela ne rendait pas l'affaire plus facile à accepter, pour lui-même ou pour le reste de la société, sa société. Cette pensée lui fit couler une larme, mais ce n'était rien par rapport à toutes ces larmes qui inondaient le visage de son épouse.

Le commis arriva à neuf heures moins dix, en retard, et en même temps qu'une fille du village, jeune. Maître Guillard demanda à son second d'aller s'occuper de l'inventaire, à la Ferme, de regarder les papiers, en commençant par les quittances, de continuer et de laisser de côté tout ce qui pouvait poser des difficultés. Pendant ce temps-là, lui indiqua-t-il, il s'occuperait de la jeune fille, qui était venu voir le second en urgence dans la soirée de la veille. Elle était venue le voir

en pleurs, et elle y était encore ce matin. Martin avait aussi à rendre visite au curé, cela lui prendrait du temps, il essaierait d'arriver à la Ferme en fin de matinée, et au mieux à quatorze heures, pour terminer.

C'était un sérieux contretemps, que cette demoiselle. Notre notaire avait envie de retrouver le curé au plus vite. Mais il fallait bien expédier l'affaire. Il savait de quoi il était question, avant de l'avoir entendu parler, même si ce n'était pas la période de telles affaires.

« Alors, allons-y, fit le maître, sèchement.

- C'est-à-dire, réagit-elle, avant de se remettre à pleurer.

- Ce n'est rien, rassura-t-il. Allons-y, que ce soit bouclé. 'Par devant le notaire royal soussigné, fit-il de sa plume d'oie, s'est présentée', continua-t-il en la fixant.

- Marie Le Tanneur.

- 'Fille majeure de défunts Benoît Le Tanneur et Jeanne Surton, demeurant au lieu des Prés bas, paroisse de S*, laquelle a requis acte de la déclaration qu'elle fait, que sous les promesses du mariage, elle a eu la faiblesse de céder aux vives sollicitations que lui a faite' ? interrogea-t-il encore.

- François Gay.

- 'demeurant audit lieu des Prés bas'. Il fit une pause, accompagnée d'un soupir en direction de la jeune femme, 'et de se livrer à un commerce charnel avec lui, de manière qu'elle se trouve enceinte des œuvres du sieur Gay, depuis' ?

- Environ six mois...

- 'environ six mois', donc, 'de laquelle déclaration que la comparante a affirmé par serment prêtée entre nos mains, être sincère et véritable', c'est bien cela ?

- Oui, oui, je le jure.

- Ne jurez pas, ne jurez pas, ma chère. 'Et qu'elle fait pour satisfaire aux règlements en cette matière, et obtenir ses dommages intérêts à refus par son séducteur d'exécuter ses promesses de mariage, nous notaire avons donné acte à ladite Marie Le Tanneur pour lui servir et valoir ce que de droit et raison ; fait, lu et passé à S*, ce jour d'hui huit octobre mil sept cent quatre-vingt huit'.

- Merci. Merci.

- Ce n'est que l'introduction. Et si c'est le travail le plus long, il n'empêche qu'il vous faut des témoins, c'est requis, c'est évident, qui reconnaîtront ces lignes et signeront. J'ai écrit tout cela parce que j'étais persuadé que vous les aviez, vos témoins. J'espère que je ne me trompe pas, que mon commis ne m'a pas déçu.

- Non, non, c'est bien vrai, j'ai des témoins, fit-elle. Mais je ne savais pas s'il était bon de vous les amener ce matin, je ne savais pas que vous feriez tout aussitôt, sans en demander davantage. Je vous remercie.

- Je n'ai pas à en demander davantage. J'ai juste besoin de signatures. Peuvent-ils venir ici, à onze heures, ou bien onze heures et demie, vos témoins ?

- Oui, ils pourront venir, en fin de matinée.

- Très bien. À tout à l'heure, alors.

- Oui, à tout à l'heure.

- Je suppose que vous allez le garder, demanda-t-il.

- Oui ?

- Le bébé, vous allez le garder, c'est bien cela ?

- Oui, oui. J'aurais agi plus tôt, vous savez, si je n'en avais pas voulu, et je ne serais pas venu vous voir. Oui, je vais le garder.

- Alors je vous souhaite du courage.

- Merci. »

Le notaire ne sut comment prendre cela, comme une provocation ou comme une vérité profonde, sans pensées mauvaises. Il fut choqué par le sourire de Marie, quittant sa demeure, mais s'en contenta, d'autant qu'elle n'avait fait que gémir tout au long de leur entrevue, et que le sourire restait très humide, plus poli que sournois.

Il espérait que ces fameux témoins ne poseraient pas de problème, ce qui n'était pas si évident, en considération de la famille, de leur pauvreté, de leur misère. Ils auraient seulement à confirmer les promesses de mariage, mais cela seul pouvait être difficile. Il craignait encore de les faire signer, comme certains d'entre eux le prendraient certainement mal, obligés d'apposer une simple croix. Martin Guillard, aussi proche de la noblesse que les paysans des bourgeois, ne voulait pas être envié, et il ne voyait pas de quoi. Pourtant, certains ne pouvaient s'empêcher de l'admirer, et de là naissait jalousie, tandis que d'autres lui en voulaient dès l'origine d'être aussi cultivé, et savant.

Dans de telles circonstances, et avant de passer encore une après-midi dans la Ferme, il ressentait comme un soulagement le fait d'aller rendre visite au curé. Il emmena ses guenilles enflammées et ordonna même à son épouse d'emballer les tentures dans un sac de toile, contre son avis de plutôt les laver, et se défendant de devoir accompagner leur fils chez le maître d'école. Martin se chargerait du fiston, c'était à côté de l'église. Elle pleurait, toujours, et le reste du temps elle se plaignait. Elle n'y pouvait rien, la pauvre, à sacrifier de son temps à ces souffrances, depuis une semaine que cela durait, et c'était intensif, des cris rauques, une odeur de cochon, une atmosphère de transe.

Il s'en voulait, et ne désirait qu'une chose, que cela cessât, mais, là était bien le problème, sans trop voir de délivrance à l'horizon. D'après lui, le Mal avait fait son nid, dans son âme. Il avait cherché, peut-être un sortilège. Il lui arrivait de mettre son grain de sel, il avait son caractère, certainement, il le savait bien, mais ne comprenait qu'on pût lui en vouloir. Il rejetait l'option de l'ensorcellement, sur le chemin de l'église, mais tout en cherchant dans le passé ce qui pouvait avoir dérapé. Il ne trouvait rien de majeur, mais quantité d'incidents mineurs. Avec cette population, parfois, il ne savait plus quoi penser, il ne savait plus de quoi ils étaient capables.

Il déposa le fiston chez le maître d'école. Il était en retard d'une heure, mais l'échange fut tout de même amical, après deux petits mots d'excuse de sa part. Vers l'église, il eut une pensée pour le petit, justement, qui venait après sa mère, toujours, dans son cœur. Le petit, il ne pouvait rien comprendre encore, à huit ans, selon lui, il n'avait aucune idée de ce qui tourmentait son père. Mais il voyait bien, pour sûr, qu'il se passait quelque chose, que son père et sa mère, même depuis une semaine seulement, changeaient en leurs rapports. En tout cas, arrivé devant le portail de l'église, Martin n'avait encore qu'une idée en tête, sa rédemption, et il poussa l'un des battants en apercevant au loin déjà un besoin d'exorcisme.

« Alors, cette nuit ? demanda le prêtre, à peine Martin entré, le faisant sursauter et se braquer, en défensive, prêt à taper, avant de reprendre ses esprits.

- Pire que la nuit précédente, répondit-il. Et je ne sais plus si je peux encore me permettre d'espérer, pour la nuit prochaine. Je crois que Françoise n'en peut plus. Elle a pleuré toute la nuit, et encore ce matin, jusqu'à ce que je quitte le foyer.

- Vous n'avez pas plus idée de ce qui vous tracasse ainsi ?

- Non... »

Le curé leva les yeux au ciel, au plafond, et Martin regarda le sol, déconfit.

« Tenez, je vous ai ramené mes bas, reprit le dernier, et les tentures aussi.

- Mais c'est donc vrai, fit le premier, après un examen rapide, tout a brûlé. C'est incroyable, ce n'est pas inconcevable mais c'est incroyable. J'ai parcouru quelques volumes, hier au soir, le temps que me l'a permis la bougie. Je n'ai rien noté en rapport avec ce phénomène.

- Je suis toujours au dessus d'un feu, je m'en souviens bien, vous savez, et tout autour il y a des fidèles, païens, une ronde, en dansant, chantant, sans rythmes. Cela sent le bouc, vous savez, c'est bien cela ? Que peut-on faire ?

- Je ne veux penser, encore, à une intervention satanique, j'entends que ce ne peut être le Mal lui-même qui vient vous hanter, vous manipuler. Je penche davantage en un sabbat quelconque, en une messe noire où l'on a choisi de vous faire intervenir, malgré vous. Vous connaissez-vous des ennemis ?

- Pas particulièrement. Mais vous savez, cette profession, elle peut m'en créer sans que j'en sois vraiment responsable, fit Martin, de plus en plus convaincu de cette option, d'avec une famille, un client, un membre de la communauté. Il ne faut parfois pas grand-chose pour devenir l'ennemi de quelqu'un, de qui que ce soit, il suffit d'une phrase mal placée, ou d'une maladresse quelconque.

- Je ferai un sermon, dimanche, on ne sait jamais, cela peut attiser le pardon, et vous absoudre aux yeux de certains de nos concitoyens.

Mais si c'est étranger à nos fidèles, et si nous avons véritablement à faire à l'au-delà, alors il faudra que je contacte l'évêque, au plus vite, qu'il vienne avec un exorciste, au besoin. Vous devez pourtant savoir qu'ils ne sont pas facilement convaincus, en ville, au contraire, et qu'il est bien possible que vous connaissiez encore une ou deux semaines de souffrances, au mieux. Nous prierons, ensemble, chaque matin, et je prierai encore pour vous, le reste du temps... »

Martin Guillard finit de régler la succession, le vendredi. Les héritiers n'étaient pas d'accord entre eux.

La jeune Marie Le Tanneur était persuadée qu'elle attendait une fille, elle l'appellerait Suzanne.

Le dimanche, comme prévu, le curé fit un sermon concernant la sorcellerie, en mettant en avant l'inutilité de s'attaquer à autrui de cette manière, d'invoquer des forces mauvaises. Il voulait que l'on privilégie le dialogue, l'échange et le pardon. Le discours était naïf, comme d'habitude, mais il était aussi l'une des dernières attentes du notaire.

Martin dormait tout nu, et le lit n'était plus très garni. Son épouse insistait chaque soir pour partager son sommeil, et il ne se sentait pas la contrarier. Il souffrit jusqu'au mardi, réveillé chaque fois par sa moitié, et cela cessa enfin. Le fiston, Alexis, se réveilla dans la nuit du mercredi au jeudi en criant, à l'heure même où son père avait pris l'habitude de prendre feu.

Le foyer retrouva tout son calme.

5.

Trois semaines après son retour, Franck n'avait toujours pas retrouvé trace de Fanny. Et depuis sa conversation téléphonique avec l'usurpatrice de l'appartement, il ne dormait plus. Il n'avait aucun souci de travail, tout était accompli dans les temps, mais on s'inquiétait tout de même pour sa santé, comme les cernes prenaient du terrain sous ses yeux. Son patron lui demanda d'ailleurs, le jeudi, de prendre un week-end à rallonge, ce que Franck refusa. Le patron insista longuement, mais Franck souligna que ce serait pire, s'il prenait des vacances.

Le vendredi, il avait rendu un dossier, un nouveau, presque parfait. Le soir, le patron, cette fois, le força au repos. Franck insista, pria pour ne pas cesser la tâche. Son supérieur ne voulut rien savoir. Franck s'énerma, fit table rase de son bureau, persista, que cela ne servait à rien de le mettre au chômage. Mais la décision était prise, il avait une semaine de repos.

Dans la nuit, il ne prit le chemin des rêves qu'à quatre heures, et encore ce n'était que d'un œil qu'il somnolait. Toute la matinée, passée au lit, il avait en tête les inoccupations qui n'allaient cesser de le miner jusqu'au samedi suivant. Quelle idée ! Et le reste de ces longues minutes assombries, il discernait le visage de Fanny, il ne voulait et ne pouvait pourtant pas se satisfaire de sa pure virtualité, de son absence éternelle. Son âme était enfermée quelque part, en suspension, en l'air. La température glaciale n'arrangeait rien. Il restait sous sa couette, sans la motivation d'en sortir. Sur le dos, endolori par les ressorts vieillissants du matelas, il enviait la position de Fanny, au-

dessus de lui. Il voulait l'en arracher, lui redonner toutes ses dimensions, mais n'avait plus de goût au risque, déjà sûr de l'impossibilité de son action.

Il avait, depuis trois semaines, entrepris tout ce qui pouvait être possible pour la retrouver, mais c'était finalement comme de vouloir retrouver une morte qui n'avait jamais existé. Il était allé vérifier directement chez elle, d'abord, et il avait encore fait peur à la locatrice des lieux, qui appela la police, heureusement trop lente. En lieu et place de l'étiquette ancienne qui portait le nom de sa destinée, il ne trouva qu'un nom tout à fait poli, sans aucune trace de Fanny, sans aucune trace de trace. Il avait vérifié l'adresse, dans son agenda, et sur les lettres qu'il ne lui avait pas envoyé, des lettres d'insulte qu'il lui avait écrites, certaines de nuit, en six ans. C'était bien cette adresse, la même, mais il pouvait croire qu'il avait tout inventé, car rien sur les lieux n'indiquait la présence ancienne ou actuelle de Fanny, et même auprès de la porte d'entrée son parfum de primevère avait disparu. En dévalant les escaliers, il avait scruté les marches, mais n'avait pas aperçu un seul de ses cheveux, d'habitude si rouge qu'ils étaient. Arrivé dehors, il pleurait.

Bien évidemment, il avait appelé les parents de son éternelle promise. À son grand soulagement, ils existaient encore, eux, mais, à sa grande surprise, jamais ils n'avaient eu de fille, et le garçon s'appelait Bertrand. Franck insista, crut même à la supercherie. Là aussi on eut peur de ses mots, et de sa détermination. Le numéro de son téléphone avait été noté, on lui demandait de ne plus se signaler. Alors il alla sur place, resta un samedi et un dimanche entiers dans sa voiture, à cent cinquante mètres de la maison, avec ses jumelles, pour être sûr, comme elle rentrait toujours le week-end, avant. Mais il ne vit

rien de satisfaisant, repartit bredouille sans risquer d'entrer dans le foyer.

Toute la semaine suivante, chaque soir, avant d'aller sur son propre lieu de travail, il était passé sur celui de Fanny, là encore en regardant de loin, et cette fois sans appeler, de peur que les multiples affaires ne le mettent en danger. Il ne la vit jamais. Il manqua de peu de visiter la police, mais se convainquit, une nuit d'insomnie, qu'on le prendrait pour un fou, et qu'on l'enfermerait. Et puis, de toute façon, il n'avait que deux photos d'elle, et seule, ce n'était pas suffisant. Elle avait fait publier un petit bouquin, d'une centaine de pages, sur les présentations professionnelles à support informatique, il l'avait encore chez lui, dans sa bibliothèque, acheté pour lui faire plaisir, mais il lui était impossible de le retrouver en référence où que ce soit, sur Internet ou dans les boutiques de la ville, même à la Fnac où il en avait vu et amené plusieurs exemplaires.

Ces amis à lui, dans le passé, ils en avaient entendu parler, de Fanny, mais ils ne l'avaient jamais vu, pour sûr, si ce n'est peut-être Marc. De plus en plus, comme il se doutait bien qu'elle n'avait jamais existé pour eux concrètement, il en revenait à se dire qu'elle ne constituait qu'un fantasme. Il en parlait de moins en moins, d'autant qu'il n'avait plus aucune réaction d'en face, ou plus aucune demande de nouvelles, comme cela pouvait arriver qu'on en demande, car il savait bien qu'ils la connaissaient presque comme une amie, vu qu'il en parlait beaucoup, avec certains. Elle n'avait jamais été qu'abstraite pour son entourage.

Mais lui ne pouvait oublier ces cheveux longs, son nez de rossignol, ses bras dodus, ses jambes trop courtes, ce petit poil jamais épilé, sur le côté droit du menton, ses yeux verts émeraude, ses lèvres

ni fines ni charnues, qu'il n'avait jamais cherché à définir. Il y avait deux petits grains de beauté, sur la joue gauche, discrets. On comptait le départ de quelques rides, mais c'était encore insignifiant. Ses oreilles étaient minuscules, et il la raillait souvent de cette raison pour ne jamais l'entendre lui.

Le reste du corps, il ne le connaissait en rien, toujours emballé. Il ne l'imaginait même pas, cela ne l'intéressait pas. Il ne supportait pas qu'on la regarde, dans les rues, et surtout les plus vieux, les trentenaires, cités tout simplement parce qu'ils étaient les plus nombreux. Elle avait ses mêmes vingt-trois ans, et eux il les considérait sans hésitation, ces trentenaires, comme de séniles névrosés, et savait bien de quoi il était question, pour la différence d'âge seulement, pas pour la vieille aigreur. Lui, le reste du corps, il ne le connaissait en rien, et cela lui avait même fait peur, parfois, mais il l'aimait, c'était certain, et le reste ne comptait pas, qu'elle ne l'aimât pas autant, pas plus, et qu'elle n'existât plus, qu'en faire, cela ne changeait rien à ses émotions.

Ce n'était pas tant ses sentiments à lui, révocables à merci, mais plutôt son comportement à elle, et sa beauté peut-être, qui l'avaient définitivement fixé dans son esprit. Il n'y avait rien à faire. Quand bien même ils ne s'étaient pas vus pendant deux ou trois mois, de son seul fait toujours à elle, jamais il ne l'avait oublié, et constamment il avait souffert de la séparation, de l'isolement de son bonheur. Il partait, lui, parfois deux semaines, ou trois, il s'en sortait, car il y avait raison géographique à l'absence de rencontres. Mais dans la même ville, sans plus de deux kilomètres d'écart, il ne supportait plus son absence. À présent c'était flou, elle était là sans l'être, les raisons de ne pas la voir étaient bien réels, du seul fait de son inexistence, mais

dans une abstraction telle qu'il ne pouvait rien concevoir clairement, de cette société restreinte qui le faisait encore respirer, qui ne le faisait plus dormir, sûrement, mais qui le faisait encore survivre, comme depuis sept ans qu'il la connaissait.

Il avait fait des efforts, il avait parfois réussi, laborieusement et sans espoir, à se laisser aller à d'autres regards, à d'autres charmes, mais seulement le temps d'une seconde. Sans cesse il revenait à Fanny, et sans comparaison possible, et sans comparaison utile. Il fallait oublier, c'était bien impossible, on l'avait enlevé, là, il l'en aimait davantage, triste. Même Suzanne, arrivée dans l'apogée de son amour, même Suzanne, sans assez d'alcool pour se pardonner à lui-même ce qu'il considérait depuis comme une faute, même Suzanne, elle n'y avait rien fait, au contraire. Le reste de son corps, il ne le connaissait en rien, alors il avait pu le prêter à une autre, sans imagination. Il était bien entendu parti dans l'hypothèse de sa faute, de la disparition : le temps passait avec Suzanne, il valait un temps pendant lequel Fanny n'existerait plus, et ce raisonnement lui permettait d'être sûr qu'elle reviendrait bien un jour. De toute façon, il fallait bien qu'elle revienne un jour, autant sinon arrêter de vivre, de se lever, de faire les efforts premiers.

Pendant longtemps, il avait cessé d'exister, comme elle ne lui rendait pas son amour. Il n'avait plus foi en rien d'irréligieux, même le sourire de la boulangère lui faisait mal au cœur, comme un pincement. Et ainsi qu'elle faisait sa vie, surtout sexuelle, il la voyait, car il ne pouvait en être autrement, si elle n'y faisait rien, et c'était là son comportement, et la haine montait. Il s'était remis à vivre, mis à revivre. La motivation qu'il avait perdue à cause d'elle, de son manque de son considération, et malgré tout le respect qu'il lui portait,

cette motivation, il l'avait retrouvée grâce à elle, grâce au dégoût de sa futilité dévorante, grâce à son éloignement pernicieux, en intermittences pathétiquement dévergondées. La haine montait, et l'amour avec. Tous les efforts, il les reprit en affection, tout ce qu'il avait voulu faire pour elle, ou ce qu'il faisait déjà avant, mais qu'il ne pouvait continuer qu'avec elle, à ces côtés, tout cela, et à reflets ensuite, tout cela, le goût lui en reprit, car il la voulait à tout prix.

Mais à présent, en ce samedi matin, la respiration était un acte de survie, activité instinctive. Plus rien n'avait de valeur, et tout ce qu'il avait donné à son travail en un mois, c'était haine retenue, énergie qu'il ne voulait utiliser autrement, terrifié par ses pensées, par ses rêves, et par des capacités nouvelles qu'il s'était découvert avant, quand Fanny le faisait enrager par ses fréquentations, et par le temps qu'elle ne lui donnait pas.

Elle menait sa vie comme elle le voulait, et il ne le supportait plus. Voilà ce qu'il avait gagné. Il luttait, depuis sept ans qu'ils se connaissaient, pour la voir, pour obtenir d'elle un entretien, ou même un aperçu. Les six derniers mois, tout de même, il devait le reconnaître, il en allait autrement, sans conteste, et elle appelait, et elle passait plus souvent. Il pensa un temps qu'elle était tout simplement redevenue célibataire, mais il n'en était rien, elle ne faisait que ce qu'elle voulait, voilà tout, et sans égard pour quiconque. Dans un monde égoïste, elle était reine. Elle revenait comme il était parti, et il était parti parce qu'il se sentait trop obsédé par elle pour ce qu'il en voyait, qu'il en désirait trop.

Franck passa son samedi à trier ses factures, à ranger ses dossiers personnels et ses papiers professionnels, toutes les liasses ramenées au

domicile, sans plus grande utilité, mais à valeur sentimentale, pour le souvenir. Il fit ses comptes et y prit tout son temps, comme il ne voyait rien d'autre à faire avant le soir. Il n'avait aucun loisir, chez lui. Le samedi, il le passait toujours à se reposer, comme le dimanche d'ailleurs. Mais là, et la disparition et le chômage, c'en était trop, il n'aurait pu rester calme dans son canapé de cuir encore neuf, alors il s'attachait à le rester sur une chaise osseuse, devant des tableaux informatiques.

Il appela sa mère, pour changer, et pour la contenter. Tout allait bien, forcément, et de chaque côté, seules les broutilles étaient objets de plaintes, comme toujours, mais l'habitude l'empêchait de s'insurger, d'autant qu'il ne pouvait rien faire d'autre, après tout, qu'écouter.

Et Noël approchait, un Noël triste, seul.

Il descendit dans la rue, il lui fallait du pain. Les décors, qu'il supportait à peu près à leur suspension, au début du mois, commençaient à lui sortir par les yeux. Au sol, ce n'est pas tant la joie niaise des enfants qui l'ennuyait, mais leurs parents à l'écoute, stupides, même s'il aurait suivi la même voie, sans doute. L'universalité, elle lui pesait, cette recherche, tant que cela ne concernait que des égocentriques sans vergogne pour qui seuls les êtres et leurs familles comptaient. Franck aurait préféré un tissu de philanthropes en quête d'égotismes. Il en voulait à ces enfants d'être un peu plus niais que lui. Ils faisaient encore la fête, eux, et sans artifices, tandis qu'il se terrait, et que des cadeaux, il ne voulait plus en faire, et ne désirait plus en recevoir un seul. Il en voulait au monde de l'avoir en existence, en ce samedi, et pourtant, en marche dans ses

artères, c'était bien lui, globule rouge, qu'il voyait pourrir, pas les autres. Il sombrait au milieu de la mer, sans elle.

Avec son pain, et malgré toute sa haine, il ne voulut pas quitter ce monde si tôt, et partit donc pour des tours d'immeubles, en quinconce, en multiples diagonales, sans jamais s'éloigner de plus de cinq cent mètres de l'appartement, la boulangerie entre les deux, exactement. Il frôla deux églises, sans y trouver l'inspiration, contre l'habitude. Il suffoqua longuement des échappements. Toute la banlieue montait à la ville, tous les villages des environs aussi, parce qu'on arrivait aux dernières courses festives. Pour les magasins, il fallait bien parcourir une dizaine de rue avant d'en apercevoir, et pourtant c'était là, maintenant, en milieu d'après-midi, que l'on trouvait encore de la place pour se garer. Il arpenta les espaces pendant trois quarts d'heures, très précis, calculés, avant de retourner dormir devant ses comptes.

Il ne sortit à nouveau qu'après dîner, dans les neuf heures, pour aller prendre une douce bière, avec un collègue du boulot, qui n'était pas au courant de sa mise à pied, comme il venait de rentrer de la Réunion, où il avait passé deux semaines de vacances. Mais sur la route, il arriva ce qui devait arriver. À mi chemin du bar, Franck tomba nez à nez sur le petit ami de Fanny, un blondinet de deux ans son cadet, physiquement aussi solide que lui. Jusque-là, il l'avait croisé deux ou trois fois, avec la miss à côté, il n'avait pas réagi, mais là il en allait bien autrement. Le garçon passa, sans un regard, et Franck lança un petit 'salut', si bien que l'autre se retourna. C'était comme s'il ne l'avait jamais vu, et Franck comprit que c'était sans doute le cas, à présent, aujourd'hui, comme il était tout aussi possible qu'il n'eût jamais connu Fanny, dans son esprit. Malgré cela, trop

nerveux, Franck allongea la droite, sans réfléchir. Contre un mouvement inversé, il ne put que frôler la joue droite de sa cible, sur le coup décontenancé.

« Ça ne va pas ? fit le garçonnet.

- Non, ça ne va pas. Où est Fanny ? reprit Franck.

- Fanny, Fanny, je ne connais pas de Fanny, répondit l'autre. Et quand bien même je connaîtrais une Fanny, il serait inconcevable que vous ayez une raison de vouloir me battre. Je ne sais pas ce qui me retient, je ne sais pourquoi je ne trouve pas la force de rendre votre coup pathétiquement raté. De quel droit, de quel droit... ?

- Vous ne la connaissez donc pas, vous n'en avez aucun souvenir... reprit Franck, résigné, accablant.

- Ne quoi parlez-vous donc ? Êtes-vous cinglé ? Est-ce donc cela ? N'avez-vous réellement besoin que d'une belle correction. »

Franck se décalait, tandis qu'ils parlaient, dans un coin sombre, à l'entrée d'une bâtisse. Il se déplaçait lentement, et l'autre suivait. Il n'y avait pas foule. Franck ne supportait pas le ton dans lequel ils communiquaient. Il aligna une autre droite, et cette fois-ci il atteignit son but, à l'orée du menton, faisant s'agenouiller le corps de l'amant, qui manqua de peu de s'écrouler sur les pavés du trottoir. Après s'être relevé, il voulut riposter, mais Franck y mit sa gauche, et donna de surcroît un pied dans le bas-ventre. Affaiblie, la cible en prit encore dans le visage, et Franck s'arrêta quand il discerna du sang en expansion de la bouche et des arcades. L'autre poussa un cri, et Franck le quitta, pour rentrer chez lui, s'y laver les mains. Il indiqua d'un texto le retard au collègue, qui devait déjà l'attendre, et prit pour y aller cette fois un chemin différent, sans grand détour.

Avant d'aller se coucher, lors de son passage au lavabo, Franck vit qu'il restait quelques moisissures sanguines sur ses phalanges. Jusqu'alors, il n'avait plus repensé à l'heur, comme il avait passé sans souci plusieurs heures dans l'hémisphère sud, emporté par les récits ensoleillés du collègue alcoolisé, qui ne connaissait rien de sa vie privée, ce dont il se satisfaisait pleinement.

Jean Adam était chargé des relations commerciales de la société, il s'occupait de la recherche des sponsors, pour les clients, et de la publicité, pour en trouver de nouveaux, de clients. Il était un pilier, la base même du travail de Franck, qui passait régulièrement une ou deux heures à ses côtés quand il n'avait plus d'affaire en cours et qu'il fallait envisager la reconversion, fréquente. Les relations entre les deux hommes, professionnellement, étaient d'autant plus précieuses que Franck pouvait y trouver son compte, comme Jean lui gardait sous le bras toutes les missions faciles.

On ne pouvait savoir pourquoi les deux hommes s'estimaient mutuellement. C'était comme naturel. Et malgré cette entente plus que cordiale, jamais on ne parlait de la vie privée, c'était ainsi. Ce samedi soir était le premier soir où ils sortaient ensemble, et le premier soir où ils enfreignaient la règle, même si Jean seulement parlait de son temps libre, et sans mentionner son entourage, sa famille, seulement en parlant des joies personnelles qu'il avait connues pendant ces vacances. L'alcool aidant, tout de même, Franck put accéder à une face cachée de son collègue. En effet, ce dernier, apprit-il, était féru de mysticisme, et, s'il avait connu en France plusieurs réunions secrètes, sans jamais n'y avoir eu d'autre rôle que celui d'observateur lointain, et qu'il avait lu maints et maints ouvrages sur le sujet, Franck put savoir que la Réunion l'avait aussi attirée, en outre le soleil, pour un

pan de rites tout à fait différents que dans les pays nordiques. Mais Jean Adam avait été déçu. Il avait ramené quantité de livres, mais n'avait pu observer sur place une seule cérémonie, à croire qu'il n'en existait plus, ou qu'il n'était jamais au bon endroit. Franck ne connaissait absolument rien de la Réunion, même s'il avait dans sa plus tendre jeunesse dessiné une plaquette touristique pour l'île, il n'empêche qu'il pensait que son ami s'en faisait des idées fausses, arriérées. En tout cas, Jean voulait se rattraper, maintenant, à son retour, observer la sorcellerie, la vraie, y participer même, à ce qu'il disait de plus en plus souvent dans la conversation.

Devant la glace, Franck repensait au blondinet, et à Jean, mais le sang s'écoulant vers le siphon faisait pencher la balance du côté du premier frappé, et donc du côté de Fanny, qui de nouveau l'obséda. Il n'avait plus d'espoir pour dormir cette nuit.

Pour se rassurer, oui, c'était bien cela, se rassurer, il s'installa dans le canapé, devant la chaîne hi-fi. Il trouva le calme sous les mots de Fiona Apple, en scrutant le tempo digitalisé, et il s'affaissa sous le rythme endiablé du premier Foo Fighters. Il se courba, se pencha, s'allongea, se recroquevilla, s'étira, s'adossa, se tourna, s'endormit, finalement, sur le côté droit.

6.

Le dimanche avait pris un goût amer dans la conscience vive de Franck, c'était le jour où il voyait Fanny, d'habitude, et qu'il y eut vent, pluie, ouragan, il allait chez elle, il traversait la ville, d'est en ouest, il arrivait à destination en sueur ou bien trempé. Il était toujours empli de joie à l'idée de passer cinq minutes, un quart d'heure, une heure avec elle, en regrettant toujours une durée trop courte après, quand il était déjà revenu chez lui, souvent en pissant qu'il se disait merde.

Alors, ce jour, il eut du mal à se réveiller, tout comme la veille. Des questions, des questions qui trottaient, des démangeaisons internes. Le café aussi avait un goût amer. Il le but doucement en feuilletant un recueil de légendes populaires et locales, sans s'attacher au texte, survolant les lignes sans rien en retenir, l'esprit toujours ailleurs. Il avait besoin de sortir.

Son parcours fit une première étape dans l'église Saint-Étienne, en ruine. Là ils avaient tous deux, pour rire, mimé une messe de mariage, quatre ans auparavant. Lui, il l'avait pris plus à cœur qu'elle. Ils avaient joué leurs rôles à merveille, il ne s'en souvenait que trop bien.

« Attends, attends, avant d'entrer, lui avait-il crié. Il faut que je sois fixé à ma place, devant le curé.

- Dépêche-toi, j'ai hâte, j'en ai rêvé toute ma vie, dis-toi, d'un moment pareil.

- Attends que je trouve l'endroit adéquat. C'est bon, avait-il fait aussi vite.

- Maintenant c'est moi qui ne suis pas prête : j'ai un truc dans ma chaussure, il y a toujours quelque chose qui ne va pas, une couille, une petite couille. J'arrive. »

Puis elle avait sifflé l'hymen, son entrée dans l'édifice. Il regardait derrière son dos, il ne pouvait se tenir à scruter devant lui, les piliers détruits par la guerre ancienne. Il profitait pleinement de la démarche somptueuse de sa promise, tandis qu'elle lui faisait signe de se retourner. Elle sifflait drôlement bien, il l'enviait presque. Elle arriva à sa hauteur, enfin, le menton relevé. Comme il était prévu, il prit la parole du prêtre, et, sans aucune culture, sans rien de catéchisme à son actif, il fit ce qu'il put, et se satisfait du fait qu'elle n'en savait pas plus que lui.

« Nous sommes ici pour unir, par les liens sacrés du mariage, Franck et Fanny, commença-t-il.

- Pour les prénoms, t'aurais pu t'abstenir, ou en trouver d'autres, réagit-elle. Tu te rends compte, un peu, si jamais il existe vraiment, là haut, il pourrait nous prendre au mot, et on ne serait pas dans la merde ! Je veux bien que tu aies oublié les noms de famille, mais quand même.

- Fanny, voulez-vous prendre Franck pour époux ?

- Ah oui, en effet, c'est simplifié. Bon, là, même si il existe, on est sûr que ce n'est pas recevable, au moins c'est rassurant, chuchota-t-elle devant la mine déconfite de Franck, vexé.

- Fanny ?

- Oui, pardon. Oui, je le veux. Et je poursuis, alors. Franck, voulez-vous prendre Fanny pour, légitime, époux ? C'est bien ça ? Non, ce n'est pas ça. Oups !

- Oui, je le veux. Ainsi je vous déclare uni par les liens sacrés du mariage. Franck, vous pouvez embrasser la mariée. Avec plaisir !

- Tu es bête ! fit-elle, avant de se remettre à siffler l'hymen à la place de l'orgue, et sur les mêmes tonalités. »

Ensuite, ils étaient sortis en dansant. Dehors, elle avait fait comme si on lui jetait du riz, et elle se protégeait, et elle souriait, et elle se protégeait encore, et elle riait. « Moins de flash ! Moins de flash ! », fit-elle, tandis que de rares passants s'étonnaient de la scène, irréaliste, et se moquaient des deux énergumènes. Mais ils n'avaient pas honte, c'était un pur moment de joie.

L'habitude était prise de longer l'avenue, sur son trottoir le plus long, orné de platanes, et sans beaucoup de voitures, le dimanche. Elle sautillait, elle sautillait sans cesse, comme une biche, un chaton, elle restait devant lui, puis revenait discuter suavement, et repartait de plus belle. Ils adoraient les arbres, tous les deux, s'asseyaient devant l'un d'eux, pour savourer l'odeur, les feuilles courageuses et celles qui tombaient sur eux, et ils soufflaient dessus, sur le tronc, sans jamais parvenir à le faire vaciller.

Au bout de l'avenue, puis à gauche, puis à gauche, puis à droite, après cinq cents bons mètres, il y avait un parc, petit, avec une grande pelouse sur laquelle ils se posaient, quand elle était sèche. Sinon, c'était sur l'un des dix bancs de bois, toujours le même, celui qui se trouvait devant la fontaine, moderne, de trois bassins dans lesquels on avait formé des sas en bois, pour que l'eau passe en dessous et au dessus aussi. Autour de ces bassins, des jets. Le tout, rectangulaire, recevait partout de l'eau, entre plusieurs conversations denses, trop denses, entre lesquelles il fallait bien se reposer, afin de profiter du

calme, du bruit coulant des ruisseaux qui se formaient dans les gouttières circulaires, du clapotis des circonvolutions.

Pourtant, dans ce petit parc, il n'y avait pas d'arbres, alors ils n'y restaient pas si longtemps. Ils repartaient dans le centre, pour se rapprocher de chez elle, par les rues piétonnes, et encore au dessus, dans un parcours découvert, vers des espaces aérés, pour traverser le jardin public, le jardin des plantes, le cimetière du Nord, en affilée, très lentement, en prenant le temps d'admirer les parterres, de trouver les nouveautés, de régaler les tortues naines qui abondaient dans certaines parties de la rivière, de contourner les tombes, de chercher des ossements.

Ils passaient à nouveau par le jardin des plantes pour rejoindre la rue principale, comme le cimetière n'était accessible de ce côté de la ville que par une très simple portière en bois, intégrée dans un vieux mur en pierre blanche, recouvert de lierre. Ils longeaient quatre rues, sans plus grand-chose d'attrayant, et il était déjà dix-sept heures. Alors il y avait davantage de voitures, qui revenaient de week-end. Ils se cachaient le nez, pour ne pas supporter trop d'exhalaisons perfides, et ils couraient presque, quand ils avaient encore des jambes pour le faire. Ils montaient la rue la plus pentue de la cité, penchés qu'ils devaient être, et elle ne sautillait plus alors, elle se plaignait, se plaignait tout le temps de l'ascension, pour un grand soulagement enfin sur le plat pays, avant de redescendre. Lui, il avait eu l'ingénieuse idée de creuser un tunnel, comme de monter et descendre ainsi, c'était bien stupide, mais il n'avait aucune prise de décision municipale, et elle lui avait dit que c'était bête. Et quand elle lui disait que c'était bête, il perdait toute confiance en lui. Ils redescendaient donc, sans en avoir le choix, ou sinon le détour était drôlement long, et

cela grimpait aussi, de toute façon. Elle se plaignait, elle se plaignait, tout le temps, si bien que cela faisait sourire les gens qu'ils croisaient, tous sans exception, il faut dire qu'elle était belle, et que cela donnait un air, quand elle se plaignait, malgré tout, on était obligé de décrocher le rictus, il n'y avait rien à faire.

Mais à fur et mesure, Franck perdait de son sourire, de sa joie intérieure et de sa fougue, comme il savait qu'on approchait de la fin, qu'il restait une demi-heure, peut-être une heure ou deux s'il montait chez elle, c'était bien, mais il pensait au plus court, par réflexe, par habitude, car elle avait toujours quelque chose à faire. Elle était adorable, charmante, et il ne voulait pas que cela cesse, il ne savait pas quoi faire, malheureusement, pour que cela ne cesse, il pensait même de plus en plus, à mesure qu'il faisait sa connaissance, qu'il n'y avait tout simplement rien à faire. Elle, elle souriait jusqu'au bout, il se disait qu'elle était contente, et de plus en plus il se disait qu'il n'avait rien à faire là-dedans, dans ce bonheur trop joli.

La dernière étape, depuis un an qu'elle s'était installée dans la rue Varignon, c'était de rester quelques minutes en émerveillement devant l'abbaye toute proche, toute propre, auprès d'une place finie de rénover le jour même de l'emménagement, pleine de bosquets dans lesquelles elle seule était suffisamment petite pour se cacher, de parterres, encore, qu'elle admirait à tout va. Elle sautillait à nouveau, et prenait la pause sur le fronton de l'église, et dansait la carmagnole, et la valse, tout seule, sans que jamais il ne sût l'accompagner. Enfin ils prenaient les rues étroites, en descente vertigineuse, pour arriver dans sa rue, à destination finale.

Là, le plus souvent, devant la porte, on se disait au revoir. Elle montait, il rebroussait chemin, reprenait leurs traces, une à une, avant

de rentrer dans son antre propre, dans sa caverne solitaire, toujours à ses côtés. Dans l'un ou l'autre sens, c'était toujours la même souffrance, et ce dimanche, cette fois-ci seul devant elle. Il se souvenait de son parfum, de l'ondulation de ses cheveux. Il avait envie de gifler l'air. Il s'adossa contre le mur, à la recherche des vibrations, s'accroupit, les mains rejointes.

Et le ciel s'assombrissait, les bâtiments, les rues, se gorgeaient d'humidité, de teintes grises, d'un bleu gris qui tournait au gris bleu, soutenu de rougeurs rosées, arrosées d'une bruine plus fine que la plus fine pluie. Ses yeux aussi se remplissaient d'humidité, mais sans autre raison que la fluidité du vent. Cela faisait bien longtemps qu'il ne pleurait plus de ses peines, éteintes, oubliées derrière une lucidité nouvelle.

En marchant, il avait la seule impression de rester sur place, devant la porte de l'immeuble de Fanny, et les couleurs n'y aidaient pas, beaucoup trop d'inertie dans l'atmosphère, et pas assez d'êtres étranges. Ils n'étaient pas là, pour l'aider, pour le guider, et il marchait machinalement. Il avait devant lui la porte de l'immeuble, et ses seules jambes avançaient, il ne les sentait même plus, son buste de marbre. Il sonnait, il sonnait, le bras s'élançait, se repliait, s'élançait à nouveau, et personne ne répondait jamais, même pas l'occupante intruse.

Il n'était pas question qu'il stagne dans un état si marécageux. Pour le contraire, heureusement, il y avait sur la route, ou pas très loin, d'un petit détour d'une rue, l'appartement de Marc. L'immeuble ressemblait de près à celui de Fanny, mais seulement de l'extérieur, et Franck fut assez rapide pour entrer et oublier. En arrêtant de sentir les pieds s'avancer, le bras s'arrêta de l'élaner pour sonner, mais le cerveau parvint finalement à donner l'ordre, on lui répondit, et il

revint d'un coup alors au monde réel, par une voix amicale, de ce genre il n'en avait pas encore entendu de la journée. Dans l'ascenseur il ne put s'empêcher de sourire à l'idée de la rencontre. Marc, il ne l'avait pas vu depuis une semaine au moins.

Ils étaient contents de se revoir, tous les deux, et l'introduction fut pleine de charmes et de rires. On se demanda les nouvelles, et il n'y avait pas grand-chose, à dire vrai. Franck était troublé, car il entendait du bruit, pas très loin, dans l'appartement, un bruit d'eau, dans la salle de bains, et finalement il comprit, la moitié du compère était présente. Ce n'était pas un calvaire, non, mais ce n'était pas plus attendu, et cela changeait toute la configuration, car de femme, à présent, Franck n'était pas sûr de vouloir en voir, après tout.

« Je vais me mettre à bosser un peu, cette semaine, j'en ai marre d'être en vacances, là, fit Marc. Je me suis un peu laissé aller, après ce séjour parisien, et puis j'étais content de retrouver Katia, et elle, elle ne bosse pas, enfin, bon, elle est étudiante, quoi, tu me comprends.

- Et le chômage, alors, répondit Franck. Tu en fais quoi, du chômage.

- Je ne suis pas au chômage, fit Marc.

- Moi je suis en vacances, coupa Franck.

- Ah bon ? Pour Noël ?

- Non, comme ça. Une petite semaine, il paraît, pour que je me repose, c'est que je n'arrête pas, depuis... je ne sais même plus depuis quand, c'est là que ça devient nécessaire de faire une pause, se convainquit-il, en se surprenant au détour.

- Bien. En tout cas, moi, je ne suis pas au chômage, et je ne vois pas pourquoi tu dis ça, j'ai juste des contrats qui m'attendent, je n'ai jamais quitté la boîte, le stage faisait parti du boulot, si on veut, c'était

comme une formation continue, enfin, ils ont des mots pour appeler ça comme ils veulent, après tout, si ça leur plaît. Bon, je suis salarié, en free-lance, à peu de choses près, et c'est là que ça devient compliqué, parce que je peux travailler comme je veux, quand je veux, mais que je suis quand même particulièrement lié à cette boîte, en ce moment, si bien que je me sens engagé auprès d'eux. Alors là, il faut que j'y retourne, et il accompagna la dernière phrase d'un grand éclat de rire.

- Je vois. Je ne croyais pas que tu avais repris avec eux, je pensais juste que le stage, c'était un nouveau départ, un truc dans le genre, et comme on n'en avait pas reparlé.

- Soit. Les choses sont claires, maintenant. »

Katia fit son apparition, portant seulement un t-shirt trop blanc et une serviette trop courte, spongieuse. Tout élan parolier fut interrompu sur le champ, et elle n'était même pas gênée, un pour coller son homme, deux pour laisser un baiser humide sur la joue de Franck. Elle s'assit sur le canapé, les deux levés, près de la verrière, le regard tourné vers l'extérieur.

« Qu'est-ce que tu as fait de ta journée ? demanda alors Marc.

- Je me suis baladé, répondirent Franck et Katia en même temps, si bien que le rire atteignît les trois gorges au même instant. »

Katia commença à se limer les ongles, en sifflant le dernier tube des ondes, en do majeur, sans aucun égard pour les oreilles du chaton, qui alla se réfugier dans la chambre. Les deux hommes étaient toujours plongés sur l'extérieur, sur les platanes du parking, avec au loin des immeubles, grandes bâtisses contre lesquels commençaient à s'allumer les fenêtres. Après l'émotion du rire collectif, court, ils purent se parler à nouveau, seul à seul, même s'ils savaient bien que, derrière, elle écoutait tout, attentivement. Franck était toujours

inconsidérément gêné, et peut-être même, se disait-il, pour comprendre son angoisse nouvelle, avait-il eu envie de parler de Fanny, pour une fois, de dévoiler tout, finalement, après un mois ou presque à se perdre dans un passé qui, s'il n'était pas alors idyllique, l'était devenu depuis. Il avait des photos d'elle, oui, mais il n'avait pas sa voix, et c'était un souvenir bien difficile à garder en mémoire, tellement il en entendait, des voix, trop souvent, à droite, à gauche, dans son sommeil, et il en voulait à ces voix omniprésentes de l'écartier de l'essentiel. Il avait besoin d'en parler, de tout cela, de ses certitudes et de ses doutes. Il fallait partager la peine.

Ils parlaient des collègues qu'ils avaient eus en commun, dans la boîte de pub, là où Fanny était censée travailler à présent. Ils se rappelaient Jérôme, l'homosexuel de service, toujours là pour préparer le café. Il y avait aussi Claude, sans que personne ne sut trop dire ce qu'il faisait, d'autant qu'il n'y avait pas vraiment moyen de converser sur son rôle sans lui, comme il était toujours là, comme ça.

« Le patron, Jean-Pierre, tu te souviens de lui ? demanda Marc.

- Bien sûr. Toujours de bonne humeur.

- C'est ça, oui, on parle du même : l'ordure. Jamais de problème, jamais d'impayé, jamais de remarques désobligeantes sur le boulot. Mais à part ça, le principal, tu me diras, à part ça, une vraie ordure : fallait pas avoir un cheveu de travers, fallait pas le regarder de biais, sinon, tu avais comme l'impression qu'il te balançait un sort, de son regard mauvais.

- Un méchant, oui. Honnête, droit, pointilleux : un vrai con, et ils rirent encore.

- Et avec les filles, hein, avec les filles, une enflure. Je me demande même s'il n'a pas couché avec toute la ville, et devant sa femme. Tu te

souviens comment il faisait du gringue aux pauvres enquêtrices, quasiment mineures ? C'était à la limite, souvent.

- Oui, je m'en souviens bien – et il avait un exemple particulier en tête.

- Il y en a quelques-unes qui se laissaient faire, tu me diras. Mais bon. Ah si, tu te souviens, la petite, là, celle qui est arrivé dans la boîte juste avant qu'on s'en aille. Elle s'appelait comment ?

- Fanny ? Franck était sûr de son coup, il en était ravi.

- Non, ce n'était pas Fanny, je m'en souviendrais, non, pas Fanny. Mince, les cheveux rouges, comme une odeur printanière, tout le temps, mince, je devrais m'en souvenir.

- Fanny, je pense. Franck était déjà moins sûr de lui, et son sourire avait disparu.

- Non, ce n'est pas Fanny, tu dois confondre. Attends, et Marc se mit à bouger la tête de droite à gauche, en la tapotant un peu, pour être sûr qu'elle fonctionne. Maryse, Maryse, voilà, c'est ça, et Franck était sûr que non, il n'y avait que Fanny, pour être arrivée juste avant qu'ils ne partent eux-mêmes, c'était sûr, et là encore il put croire en une conjuration cosmique, tout était encore plus flou, et il ne serait jamais plus question après cela de parler de ses peines avec l'ami.

- Soit, si tu le dis, Maryse...

- Soit, soit, que tu dis, mais j'en suis sûr, c'est que ça me revient, maintenant, quand on a retrouvé le prénom, d'où qu'il se soit terré, on en est sûr, après, Maryse C*, la petite cochonne. Elle, tu vois, elle l'a fait marauder pas mal, le Jean-Pierre, et je me demande même si ça ne s'est pas bien terminé pour lui, si tu vois ce que je veux dire. »

Là, Franck sentit la violence monter en lui, mais le contrôle des instincts était une de ses qualités premières, et il se porta la même

violence pour ne pas s'insurger ou frapper le compère. Il était sûr qu'on parlait de Fanny, alors il ne pouvait entendre de telles allégations, quand bien même il était vrai que le Jean-Pierre ne s'était gêné pour oser sympathiser avec elle. Dans la version de Franck, Fanny n'avait rien fait dans le sens du grand chef, même si elle s'était réservée de l'envoyer paître, par respect pour le grade sans doute. À l'époque, ils flirtaient, lui et elle, plus ou moins, et jamais il n'eût été possible alors qu'elle partit pour des bras si malfamés, pour des lèvres aussi grossières.

« Tu fais bien le regard du boss, toi, fit Marc, souriant.

- Merci, fit Franck en se décontractant.

- Mais bon, continua Marc, ça s'est peut-être bien terminé pour lui, sur le coup, ou pas, qui sait ? Mais après elle s'est énervée, je m'en souviens, Maryse, et lui il a arrêté de draguer les autres filles, aussi. Ça c'est Katia qui m'en a parlé, qui le sait de Priscilla, qui bossait aussi là-bas quand on y était, si tu te souviens.

- C'est vrai, confirma Katia. »

Franck, lui, il n'était plus sûr de rien, il ne se souvenait plus de rien, et d'ailleurs il ne le voulait pas, c'était trop difficile, car rien, au final, ne pouvait entrer en concordance, au sujet de Fanny et de ce qui l'entourait, avec ce que les autres avaient pu vivre avec elle, et avec lui à son sujet.

« Maryse, oui, Maryse, continua Marc, elle avait du caractère, et elle était mignonne, en plus. Tu n'as pas essayé de sortir avec ?

- Fanny, c'était Fanny, je crois, je suis sûr, s'énerma Franck.

- Ah ben voilà, Katia, fit Marc en tournant la tête vers le canapé, alors vite. Voilà, je me disais bien qu'elle te plaisait. Mais bon, ce n'est pas le tout, de dire des bêtises. Là où je voulais en venir, c'est

que Jean-Pierre, quand même, il l'a mal pris, et il a encore envoyé un regard de sorcier à Maryse, t'étais pas là, je m'en souviens bien, on était tous là, pour une enquête qui se préparait, et il a fait son fier, et elle l'a rembarré, et il a fait son regard d'enfoiré qui vous jette un sort. Putain, je suis bien content d'avoir quitté cette foutue boîte, tu vois, et j'en ai même plus rien à foutre, je crois, de ce qui peut s'y passer maintenant.

- C'est pour ça, cria Katia de la salle de bains, entre deux allers et retours de brosse à dents, que tu me demandes au moins une fois par semaine ce que me dit Priscilla de comment ça tourne.

- Oh, ça, c'est parce que je suis un minimum curieux, c'est tout, rougit Marc.

- C'est ça, fit Katia tout en crachant le dentifrice. »

En tout cas, Franck n'aimait définitivement pas entendre certains mots, il ne voulait pas converser de malédictions, de diableries. Cela ne le touchait pas tant, ces histoires ou ces allusions succinctes, il n'en avait pas peur, mais quelque chose le dérangeait tout de suite, sans qu'il pût se l'expliquer. Il trouvait certes tout cela ridicule, mais pas amusant, car il y avait comme un élément chimique, dans son cerveau ou dans son âme, qui tintait, à chaque fois qu'il écoutait de tels mots, comme il s'en était surtout rendu compte avec son collègue, Jean Adam, l'autre soir, ou bien était-ce hier, dans ce bar. Il fit le lien, oui, là, avec ce qu'il avait ressenti devant Jean, devant ses envies de certains rites, il avait eu du dégoût, et il avait mis fin à la conversation. Puis ce fut à nouveau l'heur avec le petit ami de Fanny qui vint retenir son attention, si bien qu'il n'eut qu'un désir, que Marc relance la discussion, dans n'importe quel sens. Ce fut Katia qui reprit le flambeau, lancée qu'elle était, maintenant qu'elle était toute belle, elle

partit dans un sens bien précis, sans que Franck ne sut trop si cela lui plaisait ou non, dans les décombres d'une vie sans ailes.

« Elle ne travaille plus là-bas, je crois, Maryse, ou Fanny, je n'en sais rien, moi. Tu sais, je l'avais vu, vite fait, une fois, quand on commençait à sortir ensemble, Marc, j'étais venu te chercher à la sortie, et je dois dire, Franck, que j'ai tout de suite vu que vous étiez fait l'un pour l'autre. Tu ne l'as pas revue ?

- Je ne sais pas, ce fut tout ce qu'il trouva à répondre.

- Tu ne sais pas ? Euh... Là, je réfléchis, je ne vois pas ce que tu veux dire, s'embêta-t-elle, en s'entêtant un peu.

- Non, je ne l'ai pas revu, fit-il, pour mettre fin au problème. Elle a disparu, j'ai l'impression, ajouta-t-il, amusé dans ses paroles, pas dans sa tête.

- Peut-être, peut-être, qu'elle a changé de ville. Je demanderai à Priscilla si elle en a eu des nouvelles. On ne sait jamais, ce serait peut-être une bonne chose, que vous vous revoyiez, non ? Vous vous aimiez bien, à ce que me disait Marc, même s'il me dit ça après chaque fois qu'il t'a vu discuter avec une fille.

- Bien sûr, bien sûr, fit Marc, un brin décontenancé. En tout cas, c'est une bonne idée, ça, que tu demandes à Priscilla, on ne sait jamais. »

Tout le brouhaha n'était plus du goût de Franck. On lui servit un verre d'eau, à sa demande, et il le but d'un trait. Il voyait bien que l'échange en resterait là, stérile, et qu'on n'avait pas l'intention d'embrayer sur un autre sujet, si bien qu'il prit congé, avec le sourire, en essayant de ne rien laisser paraître.

L'ascenseur, en s'arrêtant par trois fois, faillit lui faire rendre l'âme au dernier pallier, mais il respira un grand air à l'ouverture de la porte,

prit le temps de se reprendre, le pied sur l'infrarouge, comme il n'y avait personne à attendre, et partit d'un pas svelte à l'extérieur. Il ne se rendait trop compte si le temps avait changé, ou si cela venait seulement de lui. Ainsi il devait y avoir moins de cette brume minuscule, dans l'atmosphère, mais le ciel restait gris, et grossièrement lourd, pesant sur ses yeux, sur ses oreilles, qui se mirent à siffler. Il voulut admirer l'abbaye proche, mais son regard s'en détourna de lui-même, absent, rejeté par la grâce. Il se retourna et leva la tête, juste avant de sortir de la rue de Marc, et il remercia la distance d'empêcher son ami, toujours derrière la vitre de son balcon, de voir son rictus malheureux.

Pour rentrer chez lui, il ne prit pas le chemin le plus long, mais presque. Il laissait faire ses jambes, et elles le surprirent tout le long, choisissant de s'écarter des lieux de culte, nombreux sur la route. Chaque fois qu'il voulait voir ce qu'il allait éviter, là encore son regard se tournait, jusqu'à même une certaine violence qui lui fit mal au cou à plusieurs reprises. Il résistait, par principe, mais il ne pouvait rien y faire, ce n'était pas même ses muscles qui ne voulait pas répondre à ses ordres, non, c'était comme une force profonde, pas plus nerveuse, non plus, mais au-delà, eut-il dit, ce n'était pas réel, à première vue. Voulait-il avancer dans un sens, non dans une direction bien précise, qu'une puissance supérieure s'en rendait compte et l'empêchait de le tromper. Il s'en inquiétait, mais pas non plus à se morfondre, une part de lui trouvait la chose amusante, et il cessa de tester les capacités de cette force, volontairement. Il longea le port, le contourna même, traversa une ou deux zones résidentielles, à étages multiples.

Quand il voulut renoncer au travail autonome de ses pieds pour choisir une route plus agréable, bordée de deux chapelles, cette fois sans malice, juste avec envie, son corps entier lui résista, et il en prit sueur autour des genoux et des hanches, il n'espérait plus alors que se retrouver au plus vite dans son appartement. Il cherchait encore, mais il ne pouvait s'expliquer le phénomène, d'autant qu'à peine quelques heures plus tôt, une ou deux tout au plus, il n'avait eu aucun souci de ce genre, dans les ruines de Saint-Etienne, ou dans ce cimetière, il s'était senti renaître, dans le souvenir prégnant de Fanny et des aventures qu'il avait pu vivre avec elle. Il ne comprenait pas ce changement, et c'était encore une goutte de trop, dans une conscience inondée, abusée. Non, ce n'était pas drôle, et il aurait croisé un sourire qu'il l'aurait sans doute attaqué.

Le jour tombait, l'asphalte prenait sa teinte orangée des grands soirs de demie lune, à l'éblouir. Sa marche devenait résolument mécanique, et il baissait la tête, honteux de tout ce qu'il en venait à supporter. Il avait fait des concessions, certes, d'autant plus nombreuses depuis qu'il connaissait Fanny, des concessions avec la vie, car il voyait de plus en plus clairement que rien n'était acquis, et il avait dû quelque peu quitter son esprit insolent, se faire à quelques schémas sociétaux, jusqu'à même devenir l'un de ceux desquels il voulait absolument rester éloigné.

Ce n'était pas un drame, sa vie, mais il l'avait vu autrement, certainement, naïf, et comme tout cela traînait, il changeait, perdait ses utopies jusqu'alors si fidèles, constantes, oubliées, quoi qu'il en fut des méandres de son parcours. Et puis il y eut Fanny, et c'était comme si son appétit avait cessé, finalement, comme s'il n'y avait rien, et puis il n'y avait vraiment rien, alors il avait repris ses bonnes vieilles

habitudes, mais sans se leurrer, car il y avait bien eu du bouleversé en lui, et c'était en efforts permanents qu'il tentait de l'éloigner de sa pensée, dans un casse-tête ébranlé. Et il n'y eut plus Fanny. Les concessions, c'était d'oublier, d'accepter le sort, elle restait là, toujours à ses côtés, malgré lui, malgré elle, malgré eux. Et il n'y eut plus Fanny, et tout s'écroulait, cela faisait plus d'un mois, déjà.

Franck ne supportait plus le bruit des voitures, le bruit des gens qui marchent, le bruit des réverbères en rut, le bruit des sacs qui se détendent, le bruit des bouches d'égout qui baillent, le bruit des planches qui se rident, le bruit de l'eau qui passe et qui dépasse, le bruit des tuyauteries, le bruit des portes qui claquent, le bruit des interrupteurs qui lapent, le bruit des volets qui se ferment. Cinquante mètres encore, et il ne supportait plus rien. Il ne voulait plus d'interdictions de stationner, de prix réduits, d'avis de travaux, de feux clignotants, de lignes blanches. Vingt cinq mètres, encore, il ne voulait plus rien, plus rien, plus rien.

Chez lui, enfin.

On voyait deux clochers, et ses bras fermèrent vite les volets roulants, avant qu'il n'aille se coucher, beaucoup plus tôt qu'à l'habitude. Ses haines, ses résistances oisives, l'avaient totalement exploité, de fond en comble.

Pendant les vingt minutes qui le séparaient du sommeil, il visualisa des lucioles, des écureuils, chauves-souris qui voltigeaient dans ses cheveux. Il se sentait seul, dans ce lit trop grand, et c'était sans compter sur ce deuil. Il tendait les bras, lamentablement, à la recherche d'une autre vie. Il l'avait trouvé agréable, sa petite aventure avec Léondine, après une soirée arrosée, une rencontre qui lui avait fait quelque peu oublier ses soucis. Il avait adoré l'entendre dormir, à

côté, mais cela n'avait été que l'affaire de trois nuits, physiques, tous deux en attente et dans l'envie que ce petit émoi prenne amour.

Il l'avait fait crier pendant trois nuits, et les ballades sur le port étaient devenues stériles, si bien qu'il en eut vite marre, si bien qu'elle le quitta, déboussolée par cette apathie, par cette absence d'espoir et par cette nostalgie qu'elle ne saisissait pas, dont elle était jalouse. Il n'y pouvait rien, après tout, se disait-il, par dépit s'approchant inexorablement des bras tristes de Morphée, desquels il ne voudrait se retirer ensuite, trop à l'aise dans la fuite, dans l'abandon de soi, il n'y pouvait rien, après tout, s'il ne croyait plus aux femmes, en leurs envies, en leurs désirs, en leurs contradictions désespérantes.

7.

La semaine de Franck fut pour le moins stérile, et son patron l'appela le vendredi pour lui annoncer que la boîte faisait le pont de Noël, le lundi le mardi. Aucune perspective de travail sans repasser à son bureau, si bien que Franck dut se plier à l'instance, pour un week-end perdu et deux autres jours de supplice, sans rien de prévu, il resterait seul chez lui.

Il passa son dimanche devant la télévision, et il ne s'en sortait pas indemne, comme il n'était question que du jour saint qui arrivait, et les publicités en redonnaient encore, de ces familles joyeuses, quoi qu'il arrive. Il prit le courage de sortir, mais seulement une demi-heure, fumer une cigarette sur le port et marcher un rien, autour de son immeuble. Il n'y avait plus rien qui le retenait de s'approcher des lieux de culte, le phénomène avait disparu sans crier gare, mais il ne se sentait pas de gambader, d'autant que le froid était vif, et venteux.

Il écouta de la musique, dansa seul, déhancha ses épaules, l'œil hagard, une photo de Fanny devant lui, qui dansait avec lui. Il n'avait repris aucune démarche pour la retrouver, si ce n'est une seule, d'aller finalement à l'hôtel de police, avec une copie d'une image qu'il avait eu du mal à remettre au commissaire qui prit sa déposition. Franck avait été forcé de rester vague, sans donner d'adresse, ni de parentés, et il doutait de la suite qui serait donnée à cette action officielle. Le regard noir des agents, rassemblés à trois autour du bureau, leur interrogation commune sur la folie possible du prévenant, tout cela lui fit perdre une fois de trop l'espoir.

Le lundi 24 décembre, il se leva très tard, et passa l'après-midi dans les informations économiques de la semaine passée, cherchant les

liens, les tendances, jusqu'au soir. Dans sa cuisine, en pelant une orange, il aperçut dans une cour adjacente un manège intrigant. Il se réjouit de pouvoir espionner, c'était une source piquante pour son esprit. Abandonnant l'orange, il alla se poster dans la salle de bains, dans laquelle une petite lucarne lui permettait d'observer plus avantageusement la scène. C'était la fin d'après-midi, mais il ne faisait pas encore tout à fait nuit.

La cour était en dessous, et un peu sur sa droite. Il y vit un homme, une femme et un cochon, la gueule bouchée par un gros bâton de bois, retenu sévèrement par une lanière en cuir qui parcourait la circonférence têtère. Les deux personnages portaient, au-dessus de leur habit du dimanche, un tablier de tissu blanc, ample, avec des bottes, et ils tenaient de grandes serviettes, ainsi qu'un couteau. Franck comprit ce qui venait, s'en amusa, mais il prit garde de ne pas se faire voir. Il put regarder l'approche étudiée de l'homme vers la bête, avec une petite danse chaloupée, dans un chant tenu qu'il ne pouvait bien percevoir, entre le timide murmure et la recherche de paroles oubliées. Et puis le téléphone portable de Franck sonna, et les yeux se levèrent, tandis que l'homme en était à placer son couteau sous la gorge du goret. Franck s'écarta de la fenêtre, apeuré. Il décrocha sur le coup, mais il ne répondit que plus tard, arrivé dans le salon.

« Oui ?

- C'est Jean.

- Jean ? Qu'est-ce qui t'arrives, fit Franck, comme il n'était pas vraiment habitué à recevoir un appel de la part de son collègue Jean Adam.

- Tu es chez toi ?

- Oui, il y a un problème ?
 - Non, pas de problème, pas de problème. Je suis là dans dix minutes, tu descends ?
 - Pour quoi faire, donc ?
 - Je ne peux pas t'expliquer ça là, il faut juste que je t'emmène voir, il faut que tu viennes, c'est important, ça va t'intéresser.
 - C'est quoi ? Je ne peux pas dire que je suis prêt.
 - Mais je sais que tu es prêt. Juste, fais-moi confiance.
 - Que je te fasse confiance pour quoi ? répondit-il, en ayant toujours en tête ce qui se passait dans la cour, et avec la hâte de retourner voir l'événement.
 - Fais-moi confiance, c'est tout. Je suis là dans dix minutes, en bas. Je ne pense pas t'avoir déjà fait de coup de pute, déjà, reprit Jean.
 - Il y a toujours un temps pour la première fois.
 - C'est Noël ! Ce n'est pas le moment. Dis-toi que ça va t'intéresser, ce que j'ai à te montrer, c'est tout, c'est déjà pas mal ! En plus, je présume que tu n'as rien de particulier à faire, là, ce soir.
 - Non, je n'ai rien de particulier à faire, mais bon, ce n'est pas pour autant que je vais passer ma soirée avec toi ! fit Franck en riant un peu.
 - Bon, sois en bas dans dix minutes, je serai garé en double file, pour le style. Là, je ne peux rien te dire, mais on se voit, je t'explique, et tu dis oui ou non, c'est tout.
 - Bon, ça marche. À tout à l'heure, alors.
 - à tout à l'heure. »
- Ce n'était pas dans le tempérament de Franck de chercher à tout prix l'explication, il pouvait se laisser embarquer facilement, sans

entêtement, mais il restait capable de dire non, se fit-il à lui-même en regardant le téléphone perdre de sa luminosité.

Il était prêt à partir, déjà, alors il refit un tour dans la salle de bains, afin de connaître la continuation de la cérémonie qu'il avait quittée promptement. Il n'y avait plus personne dans la cour, et seul le sang épars pouvait témoigner de ce qu'il avait vu et prédit. Alors il regarda plus haut, et il vit, derrière l'une des seules fenêtres éclairées de l'immeuble, le couple susdit, qui avait déjà remis les tabliers pour ses habits nobles, noirs, sertis par endroits de petits miroirs, de coupures de verre, colorés, brillants. La femme passait autour de son cou des colliers, et l'homme aussi. C'était des pendentifs particulièrement gros, irisés, et qui descendaient bas, qu'ils cachèrent sous leurs pulls. La femme prit, de ce qui semblait être une table, un petit sac noir, également sertis de parures glacées. Ils y enfournèrent des objets d'acier brillants, des dagues. Cela prenait du temps, dans un rituel élaboré, et Franck regarda sa montre, pour voir qu'il fallait maintenant y aller. Quand il quitta la salle de bains, il vit la lumière pendante s'éteindre. Il ne prit rien que ses clés, tous ses papiers et monnaies déjà sur lui.

La voiture de Jean Adam était déjà en bas, à sa sortie de l'immeuble, en double file, comme prévu, malgré les nombreuses places de stationnement disponibles. La capote était enlevée, Jean portait ses lunettes de soleil préféré. On était fin décembre, si bien que Franck se sentit quelque peu honteux de prendre place à côté du chauffeur, et seulement vis-à-vis des trois badauds qui parcouraient l'endroit. Pas le temps de discuter, on démarre. Jean n'arrive pas à chasser ce sourire narquois, il est fier d'avoir attiré Franck à lui. La musique est suffisamment forte pour que ce dernier ait de quoi se faire

entendre, et poser des questions, formuler des réticences. Et Jean roule vite, freine sec au feu suivant, roule trop vite, et pile, car les feux sont nombreux. Il se penche, suit le virage des yeux, s'énerve contre le rouge, fait crisser les pneus au vert, et Franck se baisse, honteux toujours.

« J'ai pensé un moment nous faire passer pour des pédés, fit Jean d'un coup, juste après avoir baissé le volume de la radio, au moment où son collègue s'apprêtait à ce geste. Mais bon, ça me répugne un peu, vois-tu.

- Pas moi. Si tu veux, je te roule une pelle, répondit Franck en souriant.

- Tais-toi, tais-toi, voyons.

- Pourquoi ces lunettes, et cette voiture décapotée ? Pour passer pour un con ?

- Tout juste, mon cher, pour passer pour des cons, car vois-tu, quand tu suis quelqu'un, le mieux, pour ne pas se faire voir, c'est d'être bien remarqué de tous.

- Ah. Parce qu'on suit quelqu'un, là ?

- Précisément. Bon, ça ne se voit pas beaucoup, tu me diras, parce qu'on les a perdus de vue, là, mais j'ai tout de même une idée d'où ils vont, alors ce n'est qu'une question de vérifications, je dirais, et voilà.

- Et voilà quoi ? Pourquoi est-ce qu'on les suit ? Qui sont-ils ? Qu'est-ce que je fous là ? Et voilà quoi ? C'est quoi, cette histoire ? fit Franck, en rosant.

- Du calme, du calme ! J'y arrive, à t'expliquer le pourquoi du comment, le comment du pourquoi, un peu de patience, voyons. Je dois conduire prudemment, férocement, l'œil affûté pour ne rien perdre de vue, de visu, je ne peux pas non plus te donner toute

l'intelligence nécessaire pour te présenter l'aventure dans laquelle je t'emmène. Prends ça comme un cadeau, comme un privilège, aussi.

- Une aventure ? Quelle aventure ? Je peux encore descendre, tu sais...

- Attends au moins le prochain feu, pour descendre, s'il te plaît. Attends aussi que je t'aie un peu raconté ce qui nous attend, dans les grandes lignes. J'y viens, j'y viens, ne t'inquiète pas. Ça ne se voit pas, là, vraiment, mais je suis juste en train de chercher les mots : concision, précision, argumentation bien sûr, c'est un mélange assez difficile à composer, vois-tu, mais j'y viens, j'y viens. »

Ce qui dérangeait Franck, c'était la possible entourloupe, l'arnaque, l'ennui prévisible d'une soirée pas si grandiose. Il avait décidé en son for intérieur de lui donner trois feux, pas plus, pour se lancer, et trois feux, sur cette voie toute tracée, vers l'ouest, il savait où c'était, encore à portée de chez lui en bus, même s'il lui faudrait attendre une bonne demi-heure pour en attraper un, de bus, comme il n'était jamais en adéquation avec leurs horaires. Il voyait déjà ce qu'il pourrait regarder à la télé, le soir, un bon petit hollywoodien de la Noël, il y prenait presque envie, à mesure que la route défilait, lentement.

« Ils sont là-bas, c'est cool, reprit Jean. Tu vois la Mégane ? C'est elle que nous suivons, un gentil petit couple, la cinquantaine bien tassée, sans histoires. Il avait mis son bras sur le dossier du siège de Franck, et celui-ci comprit qu'enfin, il allait l'avoir, ce raisonnement. Ils vont nous mener tout droit dans l'antre du diable, continua Jean, peu sûr de son effet. Nous allons espionner une petite réunion satanique, si tu veux tout savoir, un sabbat, comme je t'en parlais, et je suis sûr que tu en rêves, tout comme moi, de voir ce genre de cérémonie.

- Je n'en suis pas si sûr, fit Franck d'un ton sec.

- Allez, ne fais pas ton rabat-joie, voyons. Normalement ça se déroule dans une église abandonnée, j'ai déjà fait les repérages, hier, et c'est la nouvelle lune, tu vois, j'ai entendu parler de cette réunion, je me promenais, il y a peut-être une semaine, et j'ai surpris une conversation, entre ce couple, justement, et un gars que je ne connais pas, alors j'ai suivi le couple, j'ai vu où ils habitaient, juste en face de chez toi, d'ailleurs.

- Pourquoi tu m'embarques là-dedans, explique-moi.

- Je ne sais pas trop. Quand je t'ai parlé de ces histoires, l'autre fois, au bar, tu avais l'air intrigué, et je me suis dit que ça te ferait sans doute le plus grand bien, tout comme à moi, d'observer des actions qui sortent un peu de l'ordinaire. Qui sait ? Le diable existe peut-être réellement. J'ai juste eu l'impression que tu avais besoin de voir ça, qui sait ce qui va se passer ?

- C'est ridicule.

- Donc, j'ai vu où ils habitaient, et puis bon, je ne suis pas si fier de moi, j'ai réussi à leur installer un petit micro sans fil, tu sais, comme ceux de la boîte, avec le petit boîtier wi-fi pour recevoir toutes les conversations sur mon portable. J'ai joué l'espion il y a deux ou trois soirs de cela, je ne sais plus trop, le micro juste au dessus de leur porte, moi et mon portable à l'arrêt de bus tout proche. Je n'y croyais pas, que je réussissais à capter, mais c'est vraiment du sacré matos, qu'on a là, et finalement j'ai découvert ce qu'il fallait découvrir, à savoir qu'ils se rendaient ce soir dans un lieu saint, enfin pas si saint que ça, pour faire ce qu'ils ont à faire, une belle petite réunion rituelle en bonne et due forme. Ce n'est pas génial ? Bon, ils n'ont pas donné le lieu, mais j'ai une petite idée, j'ai entendu parler pendant toute mon

enfance de cet endroit, c'est à cinq kilomètres à peine de chez mes parents. J'y suis même allé souvent, quand j'étais petit, la propriétaire de la ferme attenante à l'église était une amie de ma grand-mère, jusqu'à ce qu'elle se rallie au Front National, la connasse, alors là je n'y suis plus allé, ma grand-mère s'était fâchée avec elle. Bon, là-bas, quand j'y allais, avant que ce ne soit une plate-forme du fascisme locale, je faisais des cabanes, avec mon frère, dans le jardin, et parfois on allait jusqu'à l'église, il y avait des traces de feux frais. Et même on est tombé sur des icônes en bronze, un jour, je peux te dire qu'on avait les boules, on a tracé, surtout qu'il y a un petit bois, juste derrière, c'était flippant, je n'avais pas dix ans, on a couru, je me souviens, finit-il, les yeux émus par le passé.

- Soit.

- Donc, je pense que c'est là-bas, je ne vois pas d'autre endroit. Mais comme je préférerais en être sûr, on les suit, pendant un bout, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de doute, et ce sera vite plié. Après, il ne vaut mieux pas se faire voir. D'ailleurs, à ce sujet, j'ai oublié de t'en parler, mais je vois que tu es habillé de noir, et c'est très bien. Bon, les bottes auraient été bienvenues aussi, mais je n'en ai pas pris non plus, comme tu peux le voir.

- On risque quoi, si on est repéré ?

- Je ne sais pas. Mais cette remarque veut-elle signifier que tu en es ?

- Pédé ? fit Franck tout sourire.

- Que t'es con, toi, des fois.

- Oui, oui, j'en suis, ça peut être drôle, après tout, n'est-ce pas ? »

De toute façon, le troisième feu était dépassé, il s'était donc laissé convaincre, et si l'idée le rebutait aux premiers mots, cela lui plaisait

finalement. Jean accéléra, content. Ils franchirent les quais, prirent la voie rapide en gardant une distance suffisante avec la Mégane, rattrapée avec le jeu de la circulation et la conduite malhabile du René, l'angoisse permanente de la Jeanne, angoisse impromptue pour une femme qui avait soi disant rendez-vous avec le diable. Quand ils virent la voiture, ou plutôt ses feux arrière, quand ils la virent prendre une bretelle, Jean exulta, c'était ce qu'il voulait, celle qu'il voulait. Alors il ralentit. Il était sûr du lieu, à présent.

Ils étaient à dix kilomètres de la ville, mais déjà en pleine campagne, parmi les champs de maïs. On apercevait des hameaux, leurs lumières vives. Devant, rien, même plus de Mégane, qu'on avait laissée filer, fièrement, sans plus besoin d'elle. On prit une route communale, caillouteuse, étroite. On arrivait, on y était, enfin. Des champs, des champs, et puis déjà des maisonnées, des corps de ferme, éparées, et au loin une lumière compacte, orangée, celle des trois maisons accouplées à côté de la fameuse église en ruine. Jean diminua sa vitesse, il avait visualisé les lieux de jour, il avait son idée. Il freina encore puis s'engagea sur la droite, dans un petit chemin de terre suffisamment large pour s'y garer. La voiture était verte, on ne pourrait la discerner en bord de haie, si calée contre les fougères que Jean dut sortir du même côté que Franck afin de ne pas abîmer sa portière.

« Allons-y, fit Jean tout bas, en refermant la voiture d'un bip assourdissant qui fit clignoter tous les voyants. On va prendre sur le bas côté de gauche, c'est plus sûr, car la maison de la bonne femme, elle est aussi à gauche, et on doit leur laisser le moins de champ de vision possible si on y voit du monde. Suis-moi.

- Bien, bien, répondit Franck aussi bas. On est loin ?

- Non. Tu vois les lumières ? C'est sa ferme, et puis deux cents mètres plus loin il y a l'église. Entre deux, il y a deux autres fermes, les maisons toujours au fond. Il va falloir s'accroupir, ne pas attirer l'attention, surtout pas celle des chiens, il y en a trois, en tout, de cabots, ce ne va pas être si simple, crois-moi.

- Et puis les chiens peuvent aboyer, après tout, cela ne peut que se comprendre, le soir d'une telle réunion, tant qu'on ne nous voit pas, après tout.

- Oui, tant qu'on ne nous voit, fit Jean, un peu devant, près de l'allée de la militante nationaliste. Reprends un peu sur la route, fit-il, qu'on évite les graviers. Voilà. Après, c'est bon, on prend le fossé, il n'y a pas d'eau, j'ai vérifié, il n'a pas plu depuis. Là, tu vois, la croix, il y a une tige de bois, quelque part dans le coin, qui dit que c'est la pure copie d'une croix de je ne sais plus quel saint.

- En effet, je la vois, et j'ai déjà envie de rebrousser chemin, répondit Franck, toujours plus en sourdine.

- Ce n'est pas maintenant qu'il faut fuir. On y est presque. Le plus dur est devant, mais je reste confiant. Fais attention, il y a des lumières, au fond. Normalement il y a des chaises, des rangées de chaises, pour les messes, dans son jardin même, sous cette croix. »

Ils longèrent sans encombre toute la longueur du jardin, qui devait leur paraître dix fois plus long que parcouru de jour. S'il y avait de la lumière, il ne semblait y avoir personne, à part des brebis, dans une bergerie sise en un coin de la pelouse. Les bêtes bêlaient, mais elles le faisaient pour le moindre souci, alors on n'en tint pas vraiment compte, et encore une fois Franck se rassurait en pensant que les protagonistes du sabbat devaient se réjouir de ces plaintes animales.

« Quand je venais, petit, ajouta Jean, il y avait un bélier, derrière, dans le grand jardin, là où nous construisions nos cabanes, avec mon frangin. Nous allons peut-être le voir ce soir.

- Ce ne sont pas des boucs, qu'on voit avec eux, en de telles occasions ?

- Tu t'y connais, hein ?

- Un peu. Je crois bien que tout le monde sait ça.

- Oui, des boucs, c'est vrai, mais le bélier est proche, dans le bestiaire, et drôlement impressionnant, cela ne me surprendrait pas d'en voir un aussi. Peut-être vais-je le reconnaître.

- Tu connais son petit nom ?

- Ne sois pas bête. Chut ! »

Arrivé près de l'entrée de la seconde ferme, ils perçurent un mouvement, de plus en plus net. On venait, les graviers piétinés ôtaient le doute à ce sujet. Les deux comparses s'allongèrent quasiment dans l'herbe. Le moment était mal choisi, ils étaient sous un réverbère, l'un des deux réverbères du chemin. Sortirent de la cour, un homme et une femme, en bottes, ce qu'ils virent en premier lieu, et en chasuble noir, avec, comme sur le couple que Franck avait pu observer de chez lui, de petits bouts de verre. Il se rappela Suzanne, alors, et son accoutrement le soir du bal, et sa chambre, emplie de ces petits objets mystérieux, ésotériques, entre gadgets embellissant et instruments sabbatiques.

Jean n'avait pas peur, mais pour la première fois c'était comme s'il ne voulait plus se relever, comme s'il perdait son courage, à genoux, regardant les deux personnages ombragés se diriger vers l'église, sans dire un mot, sans se tenir la main, sans regarder le ciel, mais machinalement marchant l'un à côté de l'autre, déjà concentrés. Le

chien se mit à aboyer, ils se retournèrent, mais nos deux amis n'y étaient pour rien, dans cet élan gueulard, si bien qu'ils prirent la chose pour ce qu'elle était, la tristesse animale de voir les maîtres s'éloigner à une heure où ils n'avaient pas l'habitude de quitter le foyer. Et ils furent assez loin, après deux ou trois minutes, pour que Franck et Jean se redressassent et reprennent la route, un peu plus flageolants qu'avant. Il fallait maintenant traverser la voie, prendre le fossé d'en face, comme celui de gauche n'était plus assez discret pour s'y risquer.

« Tu me rouleras une pelle quand on verra les démons, fit Jean, donnant à Franck comme une forte envie d'un rire aux éclats, duquel il se retint, conscient du danger qu'il pouvait représenter. Il était heureux que Jean pût oublier ses plus beaux écœurements, au vue des circonstances.

- Si tu es sage, répliqua Franck, pour l'escalade.

- D'accord, mon chou, ajouta Jean, et Franck estima qu'ils allaient là trop loin et qu'il ne se sentirait pas longtemps de défouler son rictus et d'accompagner son émotion d'un bon fou rire. Il fallait rester concentré, après tout, et ce n'était pas vraiment lui, non plus, qui avait insisté sur ce point. »

Deuxième ferme, et deuxième accroupissement pour laisser passer un autre couple, mais cette fois-ci sans luminosité risquée pour les trahir, si bien qu'ils respiraient plus calmement. Ils commençaient à se sentir aguerris, peu à peu ils prenaient confiance, et finalement n'avaient plus grande crainte sur le fait de se faire prendre, même s'ils n'en allaient pas pour autant à la fainéantise et qu'ils continuaient d'être aux aguets, prêts à tout camouflage, à toute fuite. Il n'y eut pas de chien, là, à aboyer.

« Bon, logiquement, après ce que nous avons vu, nous n'avons plus grand-chose à redouter de l'arrière, dit Jean, tout le monde a rejoint l'église. Enfin, je n'en suis pas si sûr pour l'autre bonne femme, il y avait de la lumière, mais je reste persuadé qu'elle possède, pour ce faire, des chemins détournés, on ne va pas la croiser. Restons tout de même discret, autant que possible. Tu vois le chemin qui part sur la gauche ? Ce chemin où ils ont disparu, tous quatre ? C'est par là qu'est notre église. C'est un chemin de terre et de cailloux, qui doit faire cent ou deux cents mètres, avec un bon virage à gauche, qui situe l'édifice derrière toutes ces fermes que nous avons longées. Nous allons suivre la haie de gauche, mais attention : si c'est la seule ligne de laquelle ils ne pourront pas nous voir, il faut que tu saches que là, nous sommes quand même à découvert, il n'y a pas de fossé. Après le virage, il faut que l'on change à nouveau de côté, vers la droite, et là nous devons nous éloigner un peu de l'église, du hameau, vers le bois, qui forme un arc autour de la bâtisse. Il y a quelques bosses de terre, et je sais comment nous pourrons faire en sorte de ne pas être vu, en jouant avec ces bosses, justement, en approchant du bois. De là, nous pourrons voir un peu mieux ce qu'il se passe, et ils seront logiquement de dos à nous, eux vers la nef.

- Ils ne sont pas dos au Seigneur ?

- Non, ça ne fonctionne pas comme ça, au début. Tu verras bien. Tu es prêt ?

- C'est parti. »

En effet hommes et femmes étaient tournés vers le chœur, tous assis à même le sol terreux, abandonné. Mais devant eux, face à Jean et à Franck, tapis derrière une petite butte, presque invisible à l'œil nu,

se tenait le maître de cérémonie, vêtu de rouge, intégralement, tandis que les ouailles étaient en noir, brillant sous les mille feux de chandelles disposées dans tous les recoins des ruines. Au fond, il y avait trois hommes, debout tout comme leur maître, mais les deux comparses ne les voyaient pas très bien, comme ils se tenaient entre deux ouvertures, derrière l'un des murs encore entiers. Le froid était vif, le vent tourbillonnant parmi les décombres, mais les chandelles tenaient bon, ne vacillaient point, comme dans une chambre stérile. On entendait des bêlements, et Jean s'attendait à voir le fameux bélier de son enfance.

C'était comme une messe, que Franck entendait, mais il sentait bien que, malgré la disposition de chacun, tout se faisait à l'envers. On se levait parfois, mais quand on aurait dit qu'il fallait s'asseoir. On faisait le contraire à malséance. On ne parlait pas beaucoup français, et d'après ses souvenirs, ce latin usé n'avait rien de scolaire, et les mots rugueux, les expressions à l'odeur malsaine. Ils n'y comprenaient rien, mais il suffisait de l'atmosphère.

« Seul le maître parle, tu vois, fit Jean, posément, tel un professeur. Parfois les autres répondent, mais ce n'est que pour le pousser à continuer dans son délire. C'est une introduction, si tu veux, disons que l'on prépare l'apparition du démon, que l'on accompagne sa venue, que l'on dispose le terrain, pour qu'il ne se sente pas repoussé. On chasse toute présence divine du lieu, mais l'église est nécessaire, le Diable est bien le pendant de Dieu, et il ne pourrait, dans de telles circonstances, d'après de telles exhortations, montrer sa queue dans un autre endroit.

- Approchons-nous, fit Franck, qui sentait qu'il prenait plus d'assurance que son collègue. Il y a une autre butte, devant, nous y serons aussi cachés, nous y verrons mieux.

- Soit, fit l'autre, et ils avancèrent ainsi de dix mètres, ce qui les faisait se tenir à quatre ou cinq enjambées du mur arrière, plus près du bois, qui depuis des années et des années s'était permis de gagner du terrain. Ils apercevaient là un bouc, et deux beaux cochons, mais pas de bélier.

- On se les gèle...

- Son discours devrait encore durer un bon quart d'heure, il a l'air bien lancé, le bougre, continua Jean. Ensuite, les trois hommes du fond vont faire avancer les bêtes vers lui, et les autres seront debout, et sans doute à regarder la traversée animale, si bien qu'il nous faudra faire très attention, et même se coucher complètement, ne pas regarder, pour être sûr, malgré l'obscurité, et cette inquiétante absence de lune. Le maître ne semble pas pouvoir nous voir, il est trop loin. Quand les bêtes seront arrivés au niveau du chœur, ils crieront comme jamais, c'est sûr, je ne sais pas s'il leur donne une drogue, ou quoi que ce soit d'excitant, ou bien si c'est naturel, dans la logique du rituel, mais ce sera fort impressionnant, tu verras.

- Ne m'enlève pas tout suspense, je t'en prie, fit Franck, agacé.

- Tu as raison, pardon. »

Ainsi le maître parlait, parlait, sans qu'ils ne purent vraiment rien discerner d'audible, ou plutôt sans qu'ils ne purent faire coïncider les paroles qu'ils entendaient quelque peu avec leur langage le plus intelligible, ou avec un latin trop éloigné de leurs connaissances respectives, de leurs souvenirs. Comme l'avait dit Jean, les trois hommes, de l'arrière, avancèrent dans l'allée centrale, sans même

faire douter les chandelles, sans même que les bêtes fissent le moindre écart. Pour Franck, cela semblait presque trop professionnel, trop minutieux pour être vrai, sans assez de spontanéité pour qu'il y crut. Si Jean s'était couché, Franck avait bravé le conscient interdit pour voir, tout voir et tout entendre. Les bêtes se mirent à pousser des hurlements, auprès du maître de cérémonie, et certains assistants s'en bouchaient les oreilles, baissaient déjà les yeux, prêts à recevoir le démon en pleine figure. On attachait le bouc et les deux cochons, le prêtre continuait de vociférer, de déblatérer de plus en plus fort. Les trois hommes se baissèrent en même temps et mirent le feu à une aire que Jean et Franck n'avaient encore pas aperçue, une aire sise entre le chœur et l'assemblée, emplie de rondins et de paille, de deux ou trois mètres de diamètre. Toujours contre le froid persistant et la brise marine affolée, le feu prit en moins de temps que pour le dire, et les trois hommes retournèrent au fond de l'église, les yeux rivés vers la campagne qu'occupaient les deux espions, effrayés.

« Le prêtre, reprit Jean, prend de la poudre de crapauds, la jette sur le feu. Les bestioles sont ramassées au mois de mai, embrochées, à rôtir, jusqu'à ce qu'elles soient bien calcinées, et il les réduit en poudre. Là, il la jette sur le feu, c'est une des bêtes aimées du démon, qui peut hâter son approche, le rassurer sur les intentions de qui l'appelle. Les crapauds rejettent leur eau quand on les rôtit, vois-tu, et le prêtre ramasse la graisse qui surnage dans cette eau, la mêle avec de la cire. Il en frotte le bouc, sur la bouche, sur les membres, afin de le protéger de l'arrivée fougueuse en lui de l'au-delà, afin qu'il n'en meure pas sur le coup.

- Le Diable peut-il ne pas venir ? demanda Franck, déjà conquis par cette idée, restant attentif à la cérémonie.

- S'il ne vient pas, crois-moi, on fait comme s'il venait. On ne déplace pas autant de monde pour rien, tu sais. Mais si eux peuvent être dupes, trop engagés dans leur croyance, trop attirés par l'événement insolite, nous, nous ne nous laisserons pas avoir, nous sommes trop sceptiques. Je le suis tout comme toi, ne t'inquiète pas.

- D'accord. Un moment j'ai cru que tu allais te mettre nu et courir parmi eux.

- Tais-toi, ne me tente pas à rire, le moment est critique. Écoute et regarde. »

Le bouc bêlait de plus belle. Un homme et une femme, ceux que Franck avait observé de chez lui, ceux qu'ils avaient suivis, se levèrent et approchèrent un cochon, le plus maigre. Ils firent quelques incantations et l'homme brandit sa lame, égorgea la bête, qui resta tout du long si calme que Jean pencha pour un sédatif. Le maître reprit la parole, et comme rien ne venait, du ciel, on fit le même cirque pour le second cochon, après quoi le couple se badigeonna de la graisse de crapaud et reprit sa place au premier rang, de nouveau anonymes parmi les ouailles. Le bouc exultait, on eut pu croire qu'il allait mourir, tomber raide sur un côté, mais il n'en fut rien, même au lieu de cela il se tint d'un coup très droit, fier, la tête relevée, regardant devant lui l'assemblée. Alors on comprit qu'il était arrivé.

Le feu crépitait follement. Le bouc ne faisait plus un bruit, on attendait qu'il se mît à parler. Le prêtre le scrutait, content du déroulement. Il prononça de nouveau des latinités, non plus vers le ciel, mais vers l'animal, toujours aussi stoïque. Et le public se leva, rompit les rangs, se rapprocha du feu, alla éteindre les chandelles. Certains discutaient entre eux, comme à demander conseil sur la

marche à suivre. On se mit à danser, généralement, on pensait l'exciter ainsi, mais rien n'était fait. On dansait, on dansait, sans musique, derrière les paroles répétitives, rythmées, du maître de cérémonie. Franck lui-même se surprit à un mouvement des hanches, intempestif, faisant jouer les herbes et broussailles environnantes. Jean lui fit signe de se retenir, à nouveau, avec la voix d'un père de substitution dont l'autre ne voulait pas. Il s'était bien passé quelque chose, à n'en pas douter, la posture de la bête en était une preuve, aucun produit n'eût pu le mettre dans un tel état, pas même l'Exhomil, non, la bête était possédée, certainement, mais par Satan lui-même ou par l'un de ses sbires, on ne pouvait se prononcer encore là-dessus, tant le silence était pesé, pesant, troublé, troublant. On dansait tout de même, car c'était déjà mieux que rien, et après tout on l'avait redouté, le rien, l'inutilité de la soirée, on était déjà bien content de ce résultat, et même dans le camp des deux espions. Le bouc restait coi, gueule bée, toujours aussi fier, regardant devant lui sans arrêt, sans un regard pour le prêtre ou pour les membres de l'assemblée.

Pourtant, très vite, Jean s'aperçut d'une exception à la règle physique la plus élémentaire. Tout le monde dansait, soit, si ce n'est le prêtre et les trois hommes qui s'étaient chargés de tenir les bêtes au tout début, ces derniers retournés à leur place au fond de l'église. Tout le monde dansait, certes, mais on s'était mis à tourner en lévitant, et là ce n'était plus commun, ce n'était plus logique. Il le signala à Franck, qui faillit suffoquer quand il s'en rendit bien compte. Les murs ainsi que les ombres portées par le feu ne facilitaient pas cette affûtée perception. En effet, l'assemblée était en l'air, à présent, à cinq ou six centimètres au dessus de la terre endiablée, remuée par un courant d'air assourdissant. Franck s'en rendit compte en l'absence d'élan

constaté dans les jambes des ouailles, qui se déplaçaient aisément sans soulever de poussière.

« Il est là, il est bien là, fit Jean, et le prêtre s'en rend compte, regarde son visage, qui, en effet, était tout à fait étincelant, éblouissant à l'orée ou sous l'aura transcendante des flammes infernales, proférant toujours ces phrases toutes faites, sans plus aucune originalité.

- Et les hommes, les trois, derrière, pourquoi ne font-ils rien ? questionna alors Franck.

- Mais parce qu'ils sont eux-mêmes possédés, ne le vois-tu pas ? Tout comme le démon, ils ne font pas un geste, depuis tout à l'heure, depuis Son arrivée. Ils le regardent, fixement, ils reçoivent ses paroles, eux seuls peuvent encore l'entendre...

- Tout ça commence à me faire peur. Peut-être est-il temps, sourit Franck.

- Non, c'est trop tard, maintenant. Nous n'avancerons pas plus, mais nous ne pouvons reculer. Nous ne pouvons partir à présent, au risque d'être vus, et signalés.

- Cela va-t-il durer longtemps encore ?

- Je ne le sais pas. Je ne sais rien du programme, après tout, je n'en ai pas entendu parler. Peut-être vont-ils sacrifier le bélier, ajouta Jean, comme entêté. »

Le feu prenait comme de l'ampleur, mais l'on ne pouvait savoir si c'était bien réel. La danse se faisait plus dense, s'élargissait, prenait quasiment toute la surface de l'église, une transe collective. Jean avait toujours en tête l'option psychotrope, et considérait même encore qu'il eût été possible de faire boire un breuvage à effet retardé, se convaincant de plus en plus de l'impossibilité de l'hypothèse, comme

il ne connaissait pas lui-même un produit capable d'un tel effet. Et il y avait le facteur aérien, ce n'était pas rien.

« Prenez le temps de vous recueillir devant votre Seigneur, à présent. Tous s'immobilisèrent d'un coup d'un seul. Regardez-moi, et nous danserons ensemble en mon honneur et en celui de mon ennemi. Prenez le temps de vous demander pourquoi vous êtes ici, pourquoi moi seul vous aie fait venir. Nous vous avons demandé maintes et maintes fois d'être vertueux, honnêtes, je ne veux rien de tout cela, et pour cela vous m'admirez. Pourtant j'exige la modestie à mon rapport, vous n'êtes pas plus dans le Mal que je ne le suis. Certains d'entre vous semblent prêts à relever ce défi, à prouver le contraire, et je m'en réjouis, oui, et il n'est pas question que je vous parle de respect. Je ne fais que vous prévenir. »

Ainsi la Bête avait parlé, dans un français on ne peut plus correct, si intelligible que le maître de cérémonie ne sut trop où se mettre, y perdant son latin et n'y trouvant plus son propre langage maternel. Il arrêta donc de déblatérer, et Belzébuth le voulait ainsi, il avait réussi son effet, une partie de ses mots d'ailleurs s'adressaient directement au prêtre, qu'Il avait trouvé trop fier, alors que c'était Lui, la fierté incarnée.

« Vous êtes fidèles, mais je n'aime pas la fidélité, non. Je vous hais, chacun de vous plus que l'autre qui gît à ses côtés, mais je vous remercie de me permettre cette visite, ainsi. Je ne pourrais venir sans vos prières, à croire que j'aime être flatté, fit encore le bouc, cette fois en direction de ses sbires, qui se mirent eux-mêmes à léviter, l'un restant au milieu, près d'une brèche murale, les deux autres allant aux coins, au niveau de fenêtres sans plus aucun vitrail. Pourtant, mes chers, vous n'avez pas été assez prudents, faut-il croire, car je ne

pense pas que l'erreur que vous avez faite soit de votre propre chef, ce serait dommageable, reprit-il, en s'arrêtant ensuite pour un temps de réflexion nécessaire.

Ce silence angoissa l'assemblée, toujours immobile, la tête alors seule s'étant retournée sur les cous, pour un silence qui les laissa voir deux des sbires sortir largement de l'église, tandis que le troisième s'élevait, le corps courbé vers l'avant.

« Je ne vous demanderai pas, ne vous inquiétez pas, de me dire ce que font deux intrus, non pas au sein de cette église, mais dans son périmètre le plus frais. »

Le bouc avança, sans aucun égard pour les hommes et femmes, qui reprirent liberté de leur mouvement, mais sans grand déplacement, avec beaucoup de respect pour celui qui venait au milieu d'eux. Les deux sbires élançés parvinrent, l'un du côté du bois, l'autre du côté du chemin, vers l'extérieur. Ainsi les trois formaient un triangle, au milieu duquel se tenaient Franck et Jean, totalement piégés, et terrifiés.

La Bête était restée au milieu de l'église, mais à distance suffisante pour diriger ses seconds. Ceux-ci formèrent une barrière, un mur, entre chacun d'eux, mur perceptible à la terre qui se soulevait, et les trois parois dessinées se rapprochèrent des deux espions en tournant, jusqu'à un mètre à peine de leurs corps. Ils n'avaient même pas idée de s'enfuir, ils se sentaient complètement faits, ils avaient déjà bien les capacités diaboliques, dans les élévations, dans l'envoûtement même et dans la parole granuleuse qui était sortie de cette gueule. Ils avaient abandonné le plan B, celui d'aller se réfugier dans la forêt. Ce n'était pas possible, et ils le comprirent d'autant plus quand les trois sbires, toujours en triangle, retournèrent vers l'église, les emportant avec eux

dans ce champ magnétique. On voyait se dessiner un sourire, difficile, sur la gueule du bouc, la cérémonie pouvait enfin commencer.

8.

Jean le premier fut libéré du cercle emprisonnant dans lequel les deux hommes n'osaient plus faire un seul mouvement, de peur de se brûler. Aucun son ne pouvait sortir de leur bouche, mais ils criaient. C'était de les voir comme de prendre pitié de poissons sortis de l'eau vivants. Jean sorti du cercle, Franck baissa la tête. Pour la première fois il demanda sincèrement l'aide divine.

Satan souleva Jean au-dessus du feu, et l'homme se mit à crépiter. Satan le regardait, en un rien de temps il sut tout de lui : Jean croyait depuis longtemps en son existence, mais uniquement par son catholicisme, c'était une chose que la Bête ne pouvait supporter. Il ne comprenait pas que l'on put d'abord croire en Dieu, seulement croire en Lui par la suite. Il s'était bien rendu compte que la plupart des êtres qu'il rencontrait avait d'abord eu affaire à ses démons, à ses manières, à ses pensées, avant de se tourner vers son pendant, ce qui n'était pas le cas de Jean, qui n'avait fait qu'un brin de mal après toute une éducation chaste, religieuse à l'absolu. Jean n'était pas un enfant de chœur, loin de là. Il se sentait comme un badaud perdu qui avait eu badinage avec une prostituée et qui pensait qu'on l'avait vu, qu'on l'avait photographié en action. Il se sentait depuis son enfance épié, et la religion l'avait bien desservi, mais sans qu'il s'en fut rendu compte avant ses vingt-deux ans, du jour où il tua le proxénète de sa maîtresse et que personne ne l'en poursuivit, même pas l'un de ses fidèles. Satan voyait tout cela, mais ce n'était pas le Mal, d'après lui, c'en était même le contraire, et il savait pourquoi Jean n'avait rien eu à craindre, il n'avait pas rejoint, jamais, l'idée du Mal, il avait tué sans le vouloir, en tuant il avait fait le Bien.

On fit descendre Jean dans le feu, et il crépita de plus bel, rougit d'abord, noircit ensuite, émettant de petits sons stridents, à peine audibles, jusqu'à s'écrouler en cendres et disparaître. Franck, lui, pleurait, non pas de tristesse, mais de dégoût, d'essoufflement. Le bouc s'approcha, voulant davantage de langueur pour le second, non seulement parce qu'il estimait que l'on ne pouvait tomber ainsi sur deux cas inintéressants, mais encore pour contenter un peu plus l'assemblée, qui avait été frappée par la rapidité d'exécution de Jean, sans avoir pu s'engager à danser autour du corps en incandescence. Franck se leva, reprenant du courage après avoir supporté la mort de son ami. Il fixa le bouc, et ce dernier s'en amusa. Il est vraiment très difficile de discerner un sourire sur un bouc, mais il en était ainsi, et il y avait comme un petit rire, qui accompagnait le tout. Franck également fut éjecté au-dessus du feu, mais à plus haute altitude, comme si la Bête voulait rectifier quelque erreur commise avec la première victime.

Franck sentit la chaleur le prendre tout du long, jusqu'aux cheveux, qui, c'était certes une illusion, tombaient, calcinés. Il sentait se perdre ses ongles, sous un cuir de souliers épais, et la Bête l'observait. Franck la regardait toujours, continuant d'espérer, malgré ce qu'il avait pu voir précédemment, et malgré cette chaleur, cette chaleur, ces entrailles si proches, cet enfer perceptible à l'œil nu, au crépitement. « Mangez », fit le prêtre, qui n'avait rien dit de vraiment convaincant depuis l'arrivée de l'Autre. Et les ouailles se mirent à manger, rentrèrent dans les porcs, déchiquetèrent des morceaux, les posèrent crûment sous leurs dents sanguines, les toges noires se maculaient, les petites glaces et les minuscules miroirs accrochés continuaient de briller, mais d'une hémoglobine effrayante. Le bouc fit des petits pas

autour du feu, heureux, en en poussant certains à la brûlure. Il s'arrêta à nouveau, regarda encore en l'air, Franck, qui ne souffrait même plus, qui s'habitua à un brasier qui ne voulait pas l'atteindre plus, à distance suffisante, eut-il fallu croire, pour qu'il n'en mourût pas.

Franck était définitivement plus attirant que Jean, selon Satan. Certes, il avait lui aussi été bercé dans le Bien, dans un monde inacceptable, improbable, mais plus souvent il avait été confronté au Mal, au fameux, et il s'en était interrogé. Non pas que le diable eut été séduit par une quelconque forme d'intellectualisme, non pas qu'il eut été charmé par l'existentialisme, mais c'était le doute, et le cheminement qui s'était fait depuis longtemps et qui se faisait encore, entre la voie du Bien et la voie du Mal, sans trop savoir laquelle choisir, au fond, c'était ce cheminement qui plaisait au démon, et rien que pour cela Il eut l'envie de le laisser vivre, mais non bien sûr sans l'avoir enduré, non sans lui avoir fait comprendre qui était le maître ici, non sans lui avoir non plus fait savoir qu'il ne fallait pas se moquer ainsi de ses ouailles, à les espionner.

Mais oui, Franck était encore un enfant, et Belzébuth sentait qu'il allait peu à peu vers Lui, se rendant à l'évidence, se permettant de croire qu'il pouvait aussi bien le Mal que cette partie de l'humanité qu'il abhorrait, de cette gente dégoûtante qu'il comprenait de plus en plus, dans leur action quotidienne. Ce n'était pas le Mal le plus grand, le génocide, l'hécatombe, ni le Mal le plus pervers, le viol, l'attouchement puéril, mais c'était le Mal anodin, la blessure fraîche et assassine, le meurtre docile, justifié, abordé sans tumeur, c'était cela qui pouvait l'attirer, et pour cela oui, il fallait le laisser vivre. De plus, il y avait bien un terrible complexe que le Diable lui-même avait des difficultés à découvrir, un complexe qui avait affaire à Lui, à son

enfer. Le lien était bien ardu à discerner. Il devrait le suivre dans les méandres d'un cortège, le passager toujours à peu près libre de ses mouvements dans cet espace liquide, dans ces couloirs aux conduits multiples.

La Bête fut habile, fin stratège, et désigna de la patte un fautif, un mauvais espion, et Franck était puni, convenablement, d'avoir été présent ce soir. Il se fit descendre plus près du feu, en souffrit tout comme Jean, mais il fut remonté peu après, et plus haut, bien plus haut, il disparut.

L'assemblée dansait, dansait, et l'on s'attendait à voir un cadavre retomber, mais il n'en fut rien, et l'on continua de bouger dans tous les sens, jusqu'à ce que le bouc se mît à bêler. Alors on comprit que c'en était fini. Le prêtre se permit de redire beaucoup, en latin certainement, il remercia ces ouailles, qui partirent, après avoir sommairement nettoyé la scène, après avoir enlevé les restes de chandelles, les morceaux de cochons qui restaient, peu nombreux.

La chaleur avait fait place, depuis longtemps, à la fièvre, et la fièvre était vivable, comme tout semblait fiévreux tout autour également, si bien qu'on s'y faisait, il le fallait bien, et qu'on acceptait, comme tous ces petits êtres accrochés aux parois, le sort auquel on nous avait confié. Franck flottait, dans cette atmosphère à la fois humide et tempérante. Il n'avait pas l'impression d'avoir à s'effrayer. Il voulait retrouver Jean, au début, mais il se rendit compte au bout de quelques minutes, à crapahuter dans les décombres de caves châtelaines, qu'il n'en verrait ou n'en sentirait pas une trace, d'un tissu noir parfumé sans conscience que l'odeur était ici la même. Où était-il ? Il ne voulait pas même le savoir, il en avait une petite

idée, et cela suffisait. Comment sortir ? Cela non plus, il ne voulait pas en connaître la réponse, car il n'en était qu'à marcher tout droit, sans y regarder aux annexes possibles des petites ouvertures rocheuses qu'il passait presque chaque dix minutes, et souvent de moins en moins rarement, mais sans être attiré. Il y avait quelques virages, mais il avait le sens de l'orientation assez fin pour remarquer qu'il ne tournait pas en rond. Les roches étaient de plus en plus friables, sous l'effet de cette moiteur qui semblait venir du dessus, d'une rivière, sans doute, mais jamais par contre il n'avait l'impression, lui, de monter, au contraire. Il marchait, marchait, parfois courait, pendant vingt, trente mètres, avant de se raviser finalement, ne croyant plus, au bout d'une heure, à une quelconque issue. Il perdait du poids, à parcourir le terrain rude, mais il ne suait pas, non, il ne perdait pas une goutte, il perdait son essence, peut-être son âme, il n'eut trop su le dire. Mais pour autant il avait l'impression d'être toujours en possession de ses moyens, de son corps, de ses forces faibles et de ses émotions fuyantes.

La Bête suivait le parcours avec attention. Elle essayait de lire les pensées de Franck. Mais elle ne discernait rien, elle en était satisfaite au plus haut point. Elle voulait croire que la pensée ramenait toujours au Bien, et que seule l'insatisfaction et l'abandon de la réflexion pouvaient amener à la mauvaise action, à la langueur d'abord, à la vengeance, que le monde nous ait fait ainsi, amer, blasé, puis curieux, désarçonné, envieux, fainéant, geignard, hypocrite enfin, inconstant, jubilatoire, kysteux, lunatique, malheureux, nerveux, ombragé parfois, pernicieux, queuté, jusque rageur, sournois, taciturne, trop unique, vicieux, en faisant mourir ou en mourant avant la fin. Et Satan se satisfaisait aussi de cet entêtement d'aller tout droit, coûte que coûte, à

braver l'impossible. Franck ne prenait pas les chemins de traverse, même par dépit, même par désir de changer, il n'y avait qu'une lumière qui le guidait. Cela fit vite quatre heures qu'il en était ainsi, certes avec un changement dans le rythme, une nouvelle lenteur, mais sans les souffrances physiques associées. On ne sentait pas de fourmis dans les jambes, ni de crampes, ni d'atermoiements, il n'y avait que les logiques temporelles que l'on trouvait lassantes, le démon ayant déjà fait l'erreur de les supprimer pour seul résultat de rendre ses cobayes tout à fait déments.

Mais Franck était épuisé, et la folie le touchait presque, finalement, car cet épuisement lui était tout à fait incompréhensible, en conséquence. On le sentit d'en haut, la marche avait été suffisante, on lui avait présenté un bestiaire tranquille, qui était toujours resté sur les parois, un bestiaire duquel jamais Franck n'approchait, mais qu'il avait appris, au bout de cinq, six heures, à tolérer, à accepter. On lui avait imposé l'atmosphère torride, en ces errements dirigés. Il était prêt pour autre chose.

Le chemin se voûtant, la luminosité visible au bout s'intensifiait, Franck comprit qu'il arrivait enfin quelque part. À ce niveau, il n'espérait plus de sortie, et il n'y pensa même pas, uniquement dans l'expectative d'une autre étape, d'un autre supplice. Il dut se mettre à quatre pattes, humilié devant les yeux innombrables des entités abstraites qui pendaient à des chaînes fragiles, qui ressortaient avec frivolité, légèreté, de planches sommairement cloutées aux murs. Enfin, presque à plat ventre, il vit la sortie du tunnel, entendit une ambiance, enfin, comme s'il n'avait pu en exister à nouveau dans son esprit, déjà habitué en si peu de temps à la solitude la plus fidèle.

Il découvrit une vaste pièce, le rouge dominait, des tentures, des coulées de lave, des comptoirs dispersés, des pierres déséquilibrées. L'espace était rond, de partout : la salle en elle-même et les pylônes, et les fontaines sanguines auxquelles s'abreuyaient de petites bêtes enchaînées, et les dalles, sur lesquelles Franck n'osait pas fièrement s'aventurer. Il y avait des hommes, aussi, ici, et des femmes, ronds, carrés, et sans yeux, sans barbe, sans autres vêtements que des hardes, des bouts de tissus raccommodés. Il ne voyait pas d'humanité là-dedans, pas de mesure terrestre. Il avançait, doucement. Eut-il pu en regarder dans les orbites, qu'il ne le fît pas, qu'il ne l'osât. Il avançait, ainsi, cherchant l'endroit, le lieu auquel on le conviait, car de plus en plus, de mieux en mieux il comprenait qu'il n'était pas arrivé ici pour rien, et que s'il avait pris dans son trajet un autre passage, il serait bien arrivé là, par l'une des trente-six entrées qui ouvraient sur la scène. Au milieu, il y avait comme un trou, c'était là que tombaient les coulées de lave, et sans débordement, sans aucune trace liquide ou gazeuse sur le sol parcouru. Certains s'amusaient à mettre le bras, et à le perdre, mais cela s'arrêtait là, et on riait.

Il avait vu, il savait maintenant, car il avait connu, et, même s'il ne lui serait jamais question de témoigner, il restait persuadé, et plus que jamais, que cela en avait valu la peine, pour être là maintenant. Sur les côtés, des attroupements, et des entrechoquements de verre, des exhalaisons d'ivresse, mais sans odeur alcoolique, sans que personne ne titubât. Il partit vers l'un de ces côtés, formant comme des coins séparés les uns des autres, prêt à faire connaissance, si cela était possible, prêt à s'informer, prêt à voir peut-être enfin des yeux, derrière les comptoirs, ou même de son côté, prêt aussi, pourquoi pas, à retrouver le bouc, ou son envoûteur attiré.

Sans demander l'avis de personne, il s'assit à une table, seul, posément, sur un banc, il attendit longtemps. Il regardait à droite à gauche, les autres tables, mais personne ne lui prêtait attention. Il voulait qu'on vienne prendre commande, mais cela ne semblait se pouvoir. Au bout d'une heure, sentant que ses jambes ne voulaient plus le porter nulle part, malgré leur vigueur, leur fraîcheur ressentie, il ne perdit pas patience, mais il se résolut à l'absence de dialogue possible, et alors il s'assoupit sur le bois.

Au réveil, il sursauta, comme d'un mauvais rêve, mais il était toujours bien là, il n'osait même plus se demander depuis combien de temps, d'ailleurs il n'en eut pas le temps. En face de lui, mais décalée d'une place, se trouvait Fanny, et, en face d'elle, l'ancien petit ami, défiguré par les coups, le nez croché, couvert de purulences, les vêtements déchirés par une pluie de graviers, du sang desséché sur ses poils visibles. Elle, elle était toujours aussi belle, touchée par la grâce. N'en croyant pas ses yeux, Franck les leva au plafond, mais revint aussi vite, comme il ne voulait pas s'imaginer qu'un des innombrables êtres qui grouillaient au-dessus ait pu leur tomber dessus. Il préférerait ne pas y penser. En tout cas, en revenant, ils étaient toujours là, les deux, et le gars paraissait frais, malgré toutes ses blessures.

« Et toi, c'est quoi ton livre préféré ? lui demanda Stéphane, de son petit nom, comme s'il le faisait participer à une conversation qui durait depuis deux heures, comme s'il y avait même participé, depuis le début.

- *Le Werther*, de Goeth', répondit Franck.

- *Les souffrances du jeune Werther*, de Goetheu, renchérit l'autre.

- Moi, tu sais, les intellos, ceux qui me font chier, ce n'est pas mon truc, reprit Franck, incontestablement agité par la reprise.

- Et qu'est-ce qui t'y plaît ? continua l'autre.

- Hein ? fit Franck, peu habitué à se livrer sur ses goûts ni à les expliquer, et seulement attentif à ce que Fanny se mît à parler.

- Pour quelle raison ce livre plutôt qu'un autre ?

- Pour les deux raisons, trancha Franck.

- Et toi, tu aimes quoi, mon chou ? intervint Fanny, en direction du Stéphane, tout content, benêt.

- Il est toujours assez difficile de trancher. Mais c'est quoi, ces deux raisons ? Je ne comprends pas, en revenant à Franck.

- Tu as bien une idée, quand même, insista Fanny.

- Oui, peut-être, ce serait Céline, répondit enfin Stéphane, après une ou deux secondes d'hésitation. Werther, non, je ne vois pas.

- On ne m'en a dit que du bien, de Céline, intervint Franck, seulement pour la remarque, bien entendu, naturelle, et pas pour continuer sur le sujet, qui commençait passablement à le raser. Et puis, les goûts, vous savez ce qu'on en dit, en direction des deux, eh bien j'en dis tout à fait la même chose.

- Mais ces deux raisons, je ne vois pas, vraiment, s'énerma Stéphane, en touchant Franck, en l'effrayant d'un sang encore liquide.

- Le style, d'abord, et puis l'identification. Rien d'autre ne compte, et c'est juste une question si subjective, on ne va pas en parler pendant des heures.

- Mais les choses vont par trois, par trois, continua Stéphane. Il y a bien l'histoire aussi, son déroulement.

- Bon, ta gueule, maintenant, fit Franck en se levant, et en levant la main. Si tu veux rajouter un troisième truc au truc, si ça te fait plaisir,

soit, mais tu gardes ça pour toi, bien au chaud dans ta petite tête de con, et tu arrêtes de me faire chier, ou sinon je viens t'exploser à nouveau ta sale petite gueule de connard, fiston, c'est assez clair ? Je ne veux pas jouer ton jeu, compris ?

- Mais il est fou, reprit Stéphane en direction de sa mie.

- Mais... fit-elle. Et elle se mit à pleurer, en regardant ailleurs, en comprenant qu'elle ne pourrait rien calmer dans l'instant.

- Moi, les sous-merdes, je leur pisse dessus, fit Franck, c'est clair ? Je te tue, si je veux, je te tue, continua-t-il, en se rendant compte que peut-être il était déjà mort. Une fiote de ton espèce, un nabaud tel, cela ne m'inspire que du dégoût, et de te voir avec elle, mon Dieu, Satan, qui que ce soit, je m'en fous, je veux seulement que l'on se débarrasse de toi, que l'on se mette au courant de ton inutilité dans ce monde, fit-il encore, et encore en estimant que peut-être il ne faisait déjà plus partie de ce monde. »

Autour, on s'éloignait. Le Malin, au-dessus de tout cela, était toujours très satisfait du spectacle qui lui était offert. Il ne s'était pas attendu à tant de vilains mots, dans son stratagème, et il était aux anges, déchu.

Franck était debout, mais Stéphane restait assis, en loques, tout comme Fanny, somptueuse. Franck avait envie de courir loin, mais il ne savait malheureusement pas où aller. Il était hors de question qu'il frappât l'autre en présence de Fanny. Elle pleurait, et il s'en voulait de n'avoir su mieux se contrôler. Il aurait souhaité qu'une autre personne vînt, à l'instant, permettre une parenthèse, comme il se trouvait bloqué, sans issue, sans égard pour aucun autre être présent, si inconsistant. Il n'avait rien à leur dire, et c'était d'ailleurs comme s'ils n'existaient pas, un décor, d'après aussi ce qu'il comprenait des deux

humains, ou presque, qu'il connaissait, qui étaient là à ses côtés. Il regarda encore le ciel, pour conjurer le sort, mais il n'y avait rien à faire, non, il n'y avait rien à prier.

Quand il revint à l'horizontal, Fanny et Stéphane avaient pourtant disparu, alors il se mit à pleurer, las. Il n'avait pas eu le temps de demander une explication, à elle, qui n'avait pas dit grand-chose, au vrai. La conversation avait été si futile, si inutile, et son emportement si vain, sans droite portée, sans couteau lacéré. Il maudissait ce qui était déjà maudit, c'était un comble parfait, et la rage continuait de le prendre aux entrailles. Il était prêt à mourir, et demanda même qu'on le dît, dans l'excès, ce à quoi personne ne prit non plus la peine de répondre. Ce n'est que quand il s'approcha suffisamment près du trou béant central, duquel peu à peu s'étaient écartés les sbires et insectes infernaux, qu'il reçut un signe, un grand coup sur la poitrine qui le mit à terre sans sagesse.

Il perdit connaissance.

Au réveil, il sursauta, comme d'un mauvais rêve, il n'osa même pas se demander combien de temps il avait dormi, d'ailleurs il n'en eut pas le temps. Ses esprits retrouvés furent aussitôt accaparés par une nouvelle atmosphère, forestière, nuitée, froide, beaucoup plus moite, très humide, diurne. Des feuilles, sous ses fesses, et quelque gel en guise de rosée, des chiens aboyant, lui rappelant une odeur de l'autre monde. Il se leva, comprit le bois, autour de lui, craintif, mal à l'aise, endolori comme s'il avait marché pendant des heures. Toutes les souffrances étaient bien là, de retour sur terre. Il se donna deux claques, prit un peu d'eau pour ses joues, et dépassa l'orée, si proche. Il retrouva l'église, y entra, le souvenir vif, mais l'impression passée si absente maintenant, sans plus rien, aucune trace, pas même de feu, pas

même d'ombres des chandelles sur les murs, ni sang, ni chair, ni partie aucune de Jean. Seul le bouc était là, paissant, si paisible dans sa robe fauve, les pattes et le cul noirs, les cornes résolument tournées vers le Nord. Franck gardait la bête en dégoût, mais il réalisait qu'elle n'était plus autre que naturelle. Il se surprit même de lui trouver une certaine beauté.

Il reprit le chemin, vers la route, à contre courant de ce qu'il avait entrepris la veille avec Jean, et toujours ces mêmes chiens, et cette crainte, aussi, d'être repéré, il gardait profil bas, dans l'un et l'autre fossé, en alternance, et sans rien entendre d'humain, malgré un horaire déjà sans doute approchant des dix heures ce matin. Il eut un moment l'idée d'y aller, chez cette femme, d'aller réclamer des comptes. Mais à quoi bon ? se dit-il, et le danger ne lui valait plus de courage, à présent.

Il aborda le sentier où était garée la voiture, mais elle n'était plus là, à son grand étonnement. Il n'en avait pas les clés, certes, il n'eut pu s'en servir, mais il en avait tant besoin, il espérait tant la voir, sur le trajet déjà accompli, qu'il fut non pas déçu de la disparition, mais plutôt profondément blessé de ne pas retrouver une seule preuve de la venue de Jean. Non pas qu'il eut nécessité de se convaincre de la réalité vécue, mais qu'il lui était clairement vital de pouvoir se rattacher à du concret, après tant de temps d'immatérialité.

C'est seulement au bout de deux kilomètres, alors qu'il s'apprêtait à lever son pouce pour être ramené chez lui, que Franck se rendit compte de l'état lamentable de ses vêtements, état qui ne laissait rien présager de bon pour la propreté du corps. Il sentait effectivement la mort, la pourriture, la déchéance, ce qui le fit abandonner l'idée d'une rencontre quelconque, et il trouva la force, malgré trois déchirures

musculaires, un tendon sectionné, et l'absence inquiétante d'un orteil, sans parler des démangeaisons multiples qui le faisaient se gratter jusqu'au sang, de rentrer seul, à pieds, jusque chez lui, en longeant la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute.

Enfin arrivé, il resta une bonne heure sous la douche à regarder couler l'eau sur son corps, il n'en revenait pas de son existence. Depuis qu'il avait perdu Fanny de vue, à nouveau, il n'avait cessé de pleurer, et les larmes avaient entamé ses joues, sa peau, le long de ses flancs et de ses jambes, de son cœur, dans lequel il ne trouvait plus un soupçon d'humanité, un cœur qu'on lui avait certainement volé, qu'on lui avait vidé et qu'on avait remis au même endroit sans dire un mot, sans un cri.

Aujourd'hui, c'était Noël.

9.

Martin Guillard était mort depuis belle lurette, en 1808, à l'âge de cinquante-cinq ans, mais son fils continuait d'aller régulièrement honorer sa tombe, s'y réfugiant même. Alexis avait deux filles, jeunes, de secondes nocces, et il s'inquiétait pour elles, à présent. Ses deux autres filles, maintenant cinquantenaires, s'étaient installées depuis longtemps dans un département voisin, et il n'en avait jamais de visites. Son père était mort sans qu'il pût se résoudre à la version officielle, l'apoplexie. Il avait été tellement tourmenté, il avait évité de voir alors, de plus en plus, sa progéniture, gêné. Sa mère elle-même, qui était décédée deux mois plus tard, se trouvait déjà morfondue, et sa faiblesse naturelle ne l'avait pas fait résister.

C'était toujours en méditant qu'Alexis se recueillait, revoyant chaque fois tout ce qu'était son père, et tout ce qu'il lui avait légué, de caractère et de fardeaux. Il n'avait jamais vraiment eu le temps de réfléchir à la charge de notaire, mais il vivotait, dans sa jeunesse, çà et là, et il avait bien fallu se résoudre à un état, et d'autre dans ses capacités, il n'en avait pas vu. Il avait baigné là-dedans, il s'y plaisait, si ce n'est certaines journées comme celle-ci, où il ne faisait que des copies d'obligations et de quittances, trop nombreuses.

Malgré la morosité de certains devoirs, il en allait à présent pour deux baux à cheptel, et c'était plus élançant, non pas qu'il lui plût tant que cela de tâter bovins et ovins, à en voir l'état, sans plus de connaissances sur le sujet, mais surtout parce qu'il allait enfin rencontrer quelques cultivateurs et que c'était toujours un plaisir que cela.

Sur le chemin, il y avait le cimetière, alors il s'y était arrêté, repensant plus que d'habitude au passé, à certains cauchemars fameux de son père, et aux siens également. Et là aussi il voyait les points communs, inexorablement, les tares héritées. Il avait mal dormi, cette nuit, il redoutait que reviennent les démons, partis depuis un mois déjà pourtant, démons nocturnes qui l'avaient brûlé à vif, qui en avaient fait de même avec son père, ainsi, à ce qu'il avait entendu dire, discrètement, quand il fut assez vieux pour comprendre certaines allusions prononcés autour du foyer.

Le lendemain, ou plutôt dans cette nuit du mardi au mercredi, le phénomène refit jour, alors qu'il n'était pas encore levé. Il y eut un coup de tonnerre, la foudre tomba sur la maison, et Alexis fut pris de convulsions intenses, au point qu'il fut soulevé jusqu'au ciel du lit et qu'il fit sauter sa jeune épouse en retombant, elle se retrouvant à terre, sonnée.

Les flammes entamèrent les rideaux. Elle reprit à temps ses esprits pour ne pas être touchée. Mais elle ne le voyait plus, lui, derrière le feu, à crier, à suffoquer. Les rideaux furent emportés. Elle s'éloigna vers la porte. Elle avait déjà vécu la scène, mais à une teneur plus faible, et elle pensait tout de même que tout s'arrêterait au bon moment, criant comme elle pouvait, de terreur.

Quand toute chaleur fut évacuée, sans qu'on pût véritablement croire que l'ouverture de la fenêtre y fut pour quelque chose, alors elle se dirigea de nouveau vers le lit, mais elle n'y trouva rien de vivant, il ne dormait plus. Elle se mit à crier, à pleurer, ne put rien faire d'autre. Leurs deux filles enfin éveillées, à l'heure habituelle, avec le soleil, furent attirées, alors leur mère remit les pieds sur terre, les éloigna

d'abord, dans le couloir, vers leur chambre, puis les y enferma, même, en leur faisant comprendre, à force de balbutiements, qu'elle faisait là pour le mieux. Elles aussi se mirent à pleurer, et par imitation forcée, et par incompréhension laborieuse, trop laborieuse pour elles, âgées l'une de sept ans, l'autre de cinq ans seulement.

Dehors, on commençait de s'affairer, et le coup de tonnerre était loin déjà, le ciel était splendidement bleu. Elle regarda sa façade, et l'huis totalement détruit par le feu, mais personne ne semblait y prendre garde, pas même au fait que les larmes sur ses joues en coulaient de plus belle. Elle ne savait où donner de la tête, mais il lui restait des réflexes. Elle fit appel à la bouchère endimanchée pour faire venir le médecin et le conduire directement dans la chambre conjugale au cas où elle ne serait pas encore rentrée. Puis elle partit tout droit, le long de la rue, en direction du presbytère, afin de faire aussi venir le curé, qu'elle trouva sans problème chez lui, mais malade, malade à en crever. Il ne pleurait pas, lui, mais avait autant de mal qu'elle à s'exprimer. Il comprit de quoi il était question, et comprit aussi mieux les tressaillements qu'il avait dû supporter en plein milieu de la nuit, qui ne pouvaient être en aucun rapport avec son angine carabinée.

Il sortit de son fauteuil, non sans grognements. Il ne se passait jamais rien, le mercredi, d'habitude, et il avait compté sur cette journée pour reprendre des forces. C'est avec peine, donc, qu'il se rendit compte qu'il n'en serait pas question, bien au contraire. Il passa une toge, non pas qu'il fut nu jusque-là, mais en simples haillons qui de loin, sans la collerette inamovible, eut fait croire en tout sauf en un

prêtre, mais sans que la dame Guillard en fut choquée, en ces circonstances.

Ils remontèrent la rue, et déjà un attroupement s'était formé. On ne se savait rien encore, soit, mais l'appel du médecin, c'était quelque chose, et le dit médecin était là, encore dehors, arrivé en cinq minutes à peine, de l'autre côté de cette grand-rue. Mais il n'avait pas osé monter, non, et cela ne fut pas sans affoler la nouvelle veuve. Elle courut, et le curé aussi y fut forcé. Elle pleurait, pleurait, et l'on ne comprenait toujours rien à ces jacasseries, comme on les prenait pour telles, ses paroles si sérieuses pourtant. Son apparence ne l'avait jamais aidée à se sujet, elle paraissait guillerette en toutes occasions, alors qu'elle ne l'était presque jamais. Elle poussa le médecin dans la maison, et il ne se fit pas prier. « Montez, montez », et il monta. « Entrez, entrez », continua-t-elle, et il entra, la porte était déjà ouverte. Elle avait la tête baissée, les yeux fermés, si bien qu'elle ne remarqua pas dans le couloir que l'une des portes était ouverte, qui aurait dû être bien close. Elle mit quelques instants avant d'apercevoir la fille aînée au chevet de son père mort. Et le médecin avait bousculé la plus jeune, en franchissant le seuil.

« Suzanne, cria-t-elle, et tout en sautant vers la petite, la prenant dans ses bras, dos au défunt, et se retournant, vers dehors, laissant alors la petite graver dans son esprit une dernière image terrifiante de son père, le visage rouge de sang, des cornes avaient poussé.

- Qu'est-ce qui se passe maman ? Pourquoi papa ne bouge pas ? demanda la plus jeune, et à cela la mère ne savait quoi répondre. C'est le curé, monté à la suite, qui se chargea de l'instruction, si l'on peut dire, en emmenant d'abord la fille à l'écart, dans sa chambre.

- Qu'est-ce qui vous a pris ? cria la mère à l'autre, toujours dans ses bras.

- Pardon maman, fit-elle en pleurant, mais il y avait une clé. Pardon.

- Viens avec ta sœur, dit la mère en se retournant alors dans la direction de la chambre, laissant son fardeau au curé, et retournant au médecin. Il est mort ?

- Vous le savez, qu'il est mort. Encore faut-il savoir de quoi, répondit-il, sans se rendre bien compte, pourtant échauffé d'une trentaine d'années de métier, de la rudesse de ces mots. Partez, allez retrouver vos filles, elles ont plus besoin de leur mère que moi de vous. Je vais regarder cela de plus près, fit-il encore, visiblement mal éveillé, se surprenant même de son débit, demandant déjà pardon d'un regard beaucoup plus attristé et compatissant que son attitude verbale.

- Mais je sais, tenta-t-elle. C'est le diable et rien d'autre. Quelqu'un l'aura envoûté.

- Ne dites pas de sottises. Je comprends ce que vous pouvez souffrir, en ce moment même, mais laissez-moi y regarder, avant de blasphémer, d'évoquer les démons. »

On avait vu le commis passer, comme tous les matins, et il était reparti aussitôt. Il était fort chagriné, sortit pour ne pas gêner, pas assez intime avec la famille, trop seul et solitaire pour s'engager dans la compassion commune. Il ne jeta qu'un œil à la veuve, et ils se dirent alors tout ce qu'ils avaient à se dire, et pour le reste on attendrait un peu. Il voulait rentrer chez lui, mais ce ne fut pas sans avertir les gens dehors, attentifs, de ce qui était arrivé, et on s'émut de partout, mais avec la réserve de ne pas parler trop fort, comme on savait qu'on entendrait d'en haut, des chambres qui donnaient sur la

rue. Et puis le commis fit demi-tour. Il préférait finalement se diriger vers l'office. Il était en larmes, à présent, et reçut tous les signes d'accompagnement qu'il eut pu recevoir de tous, même s'il était plus que jamais seul, solitaire, abandonné.

Le curé n'avait rien trouvé d'autre que de dire aux filles que leur père ne se réveillerait jamais plus, et après cette introduction somme toute assez cruelle, il parla de Dieu et de tous ses bienfaits, non seulement pour rassurer les petites, mais aussi simplement pour trouver permission et condition de parler de Dieu ici, dans cette maison où, il en était définitivement sûr, Satan avait œuvré. Il en oublia même la mort du notaire, et les filles étaient quelque peu déboussolées, elles qui cherchaient encore une raison, elles qui pensaient encore qu'Alexis allait venir les embrasser tendrement, comme chaque matin, avant de les emmener ou non à l'école, selon l'emploi du temps.

Elles attendaient toujours avec impatience, parce qu'elles adoraient qu'il les emmenât, il leur parlait ainsi de choses qu'évitait sa mère, sur les grandes personnes, et elles en raffolaient. La veuve, par contre, elle, trouvait son compte dans les paroles du prêtre, tout ce qu'elle voulait entendre, en fait, non seulement la confirmation de sa propre estimation des événements, mais encore l'expression d'un combat à mener à présent contre le démon, afin d'éviter qu'il ne sévise à nouveau, afin d'éviter que ses filles ou elle-même ne fussent aussi mises en danger. Mais elle pleurait toujours, et, si elle avait au fond d'elle de quoi soulager la détresse de sa progéniture, elle ne trouvait pas le moyen d'exprimer quelque idée que ce fut, déjà lasse.

Sur ce arriva leur grand-mère, délivrance certaine pour sa fille, qui vit alors l'occasion de se débarrasser des deux gamines. Cela faisait

déjà une demi-heure qu'elles s'étaient retrouvées près du défunt, elle avait besoin maintenant, certainement, d'en être séparée, peut-être bien pour la journée entière. La grand-mère y consentit, après un bref entretien ponctué de larmes qui inondèrent l'escalier dans lequel les deux femmes se tenaient. Les deux petites, toujours aussi éberluées, et la plus âgée toujours confuse de cette dernière image qui restait bien ancrée, de son père défiguré, se laissèrent conduire dehors, où toujours cinq ou six personnes, ce qui n'était pas rien, se tenaient devant la porte, aux nouvelles. La grand-mère mena les filles au pas de course, afin qu'elles n'entendissent pas un seul mot déplacé.

Enfin donc elle se retrouvait seule avec le curé, et ils avaient à s'en dire.

« C'est le Diable lui-même ? N'est-ce pas ? demanda la veuve.

- Je le pense, en effet, répondit le prêtre. Vous vous souvenez de ses crises, il y a un mois maintenant. Cette nuit, cela y ressemblait-il ? Je le pense, vu les traces de brûlures, un peu partout...

- Oui, mais c'était beaucoup plus vif, cette nuit, fit-elle en pleurant de plus belle. Il n'y avait pas tant de flammes, avant.

- Ne vous méprenez pas sur mes mots, avertit le prêtre, mais je dirais que notre démon est venu, pour je ne sais quelle raison, estimer le terrain, et qu'il est reparti, et qu'il est revenu, cette fois avec ses forces infernales les plus vives...

- Voulez-vous dire qu'il n'est pas venu seul ?

- Non, enfin, je ne le sais pas, qui peut le savoir ? Le fait est que votre mari était venu me parler de ses malheurs, l'autre fois. Je lui avais demandé de revenir avec des preuves, il l'avait fait. C'était édifiant, à voir, et tout aussi incompréhensible. Dans ma fonction, pourtant, je devais bien le croire, et je sais qu'il faut toujours se méfier

du démon, le combattre autant que possible, et je pense sincèrement à ce sujet que votre mari était un croyant fervent. Je dirais qu'il avait en lui une foi rare, et pourtant, et pourtant, continua-t-il, en s'oubliant un peu, et en oubliant la veuve avec, parti dans des voies impénétrables sans être pénétré pour autant.

- Il était venu vous voir ? Vous l'aviez donc sauvé, alors... Mais pourquoi ce retour, et pourquoi cette violence, fit-elle, en s'asseyant sur le tapis, la seule chaise de la pièce occupée par le curé.

- Je ne crois pas l'avoir sauvé. Je l'ai pensé, je dois l'avouer, d'avoir trouvé une voie, celle d'un sermon que j'avais alors tenu à la messe, le dimanche, alors. Je pensais en effet qu'il subissait un sort, alors, d'un ennemi, ou d'un plaisantin, qui sait ? J'avais exhorté, mais vous ne vous en souvenez certainement pas, tellement cela ne vous concernait pas, j'avais exhorté les mauvais chrétiens à revenir sur leurs sortilèges lancés sans mégarde, sans conscience réelle de leurs dangers. Après cela, votre mari n'a plus souffert, et j'ai alors pensé, je dois le dire, que le sermon avait fonctionné. Mais il faut croire à présent que je me suis trompé, et il faut croire aussi que peut-être c'est le Malin lui-même qui s'est joué de nous, dans cette histoire.

- Mais pourquoi lui ? fit-elle, tout à fait perdue.

- Le Malin ne pense peut-être pas ainsi, mais ce sont des voies impénétrables, vous le savez. Et surtout une oreille à laquelle on ne peut s'adresser. Il s'est sans doute dit que ce serait lui, et voilà, il ne faut pas croire que votre mari était comme une cible choisie.

- Mais tout de même, reprit-elle, sans vouloir se convaincre aucunement des dernières explications, beaucoup trop floues à son goût. Il était âgé. Vous le savez bien, il ne faisait plus grand travail, son nouveau commis s'occupait de tout, écrivait tout à présent, depuis

justement six mois, mais ce commis est si jeune, mon mari lui dictait tout. Soixante-neuf ans. Il disait que le commis n'était pas encore prêt, et il signait toujours tout de son nom, ça oui, c'était lui, il ne voulait pas quitter le métier. Mais pourquoi lui ? Je n'en veux pas aux autres, non, mais pourquoi lui ? Pourquoi pas quelqu'un de jeune, de plus vif, si c'est bien le démon.

- Je ne sais pas. L'hypothèse du sort n'est toujours pas rejetée...

- Il faut trouver le fautif, cria-t-elle, et se levant.

- Calmez-vous, ma chère...

- Mais comment voulez-vous... et elle s'effondra de nouveau, tomba au sol, puis se releva doucement, sur un coude, regardant l'homme fixement, sans plus rien que la frayeur dans ces yeux. Et ma fille, hein ? Suzanne, elle l'a vu, elle l'a vu, le diable, j'en suis sûre, il était encore là, elle l'a vu, que va-t-il se passer, à présent ? Est-ce que toute cette famille est maudite ? Est-ce que nous allons tous subir le même sort, et partir ? Je voudrais bien partir, vous le savez ? J'aimerais bien le rejoindre, à présent.

- Ne dites pas de choses inconsidérées, vous êtes encore jeune. Et vos filles, elles ont besoin de vous, il y a toute une vie qui les attend, devant elles. Ce sera certes difficile. Pendant un temps, il vous faudra porter le deuil, et je sais à quel point vous l'aimiez, mais avec le temps, vous ne perdrez pas, j'en suis persuadé, ce goût pour la vie. Et vous êtes quelqu'un ici, et vous le resterez. Il est tôt, pour parler ainsi, mais vous ne devez surtout pas vous perdre, vous morfondre. Il vous faut rester en vie, voilà tout ce que j'ai à vous dire, au nom de votre famille, au nom de ce village, au nom de Dieu aussi.

- Au nom de Dieu ?

- Je dois vous dire une chose. Je ne suis curé dans cette paroisse que depuis dix ans, un peu plus, mais j'ai quelques notes, dans mon office, laissées par le prêtre précédent. Vous n'êtes certainement pas au courant, mais Alexis a perdu son père, il y a maintenant quarante ans, ou à peu près, et d'une étrange manière. Son père était lui aussi allé à l'église, s'entretenir avec le prêtre dont je vous parle, et pour les mêmes raisons, comme il est noté dans ces carnets. J'ai découvert ces notes après, et j'ai été fort surpris que l'abbé Perraud lui ait aussi demandé des preuves, le 7 octobre 1788, précisément, et monsieur Martin Guillard père les lui a amenées le lendemain, les preuves, de nouvelles, fraîches de la nuit tout juste écoulée. J'ai été tout aussi surpris, et je vous dirais même que ce fut comme un choc, quand j'ai lu que ce même abbé avait prêché à la messe suivante sur le même ton que moi. Il note, les jours d'après, qu'il n'a plus reçu qu'une visite, le mardi, de monsieur Guillard, lui disant qu'il ne souffrait plus d'aucun maux, que le sermon avait, là aussi, semble-t-il, fonctionné. Il est décédé, mais vingt ans plus tard, vingt ans après ces premiers événements. C'était encore ce même curé qui officiait ici, et, malgré une écriture bien complexe, je ne sais quel âge il avait alors, j'ai pu déchiffrer les termes 'étrange', 'cornes', pour ne vous citer que cela. Et il avait noté, aussi, qu'on avait trouvé son fils, votre mari, donc, sur le pas de la porte, quand on était revenu. Mais votre mari alors avait déjà vingt-quatre ans, et on ne se doutait de rien, on ne s'inquiétait pas plus que cela...

- C'est épouvantable. Mais alors... ? souffla la veuve, sans savoir vraiment quelle question formuler, en l'attente d'une poursuite, d'un élan du curé.

- Alors... Je veux bien croire en un ensorcellement, mais cela devient véritablement compliqué, et il ne faudrait penser qu'à une personne qui serait contemporaine aux deux défunts, et qui aurait pu avoir besoin de se permettre tout cela, et je ne vois pas comment c'est possible, à tout vous dire. À moins que...

- à moins que quoi ? demanda-t-elle, comme là le prêtre se mit à réfléchir, trop lentement, dans un blanc insoutenable.

- à moins que ce ne soit qu'une seule et même formule, qui soit à l'origine de tout cela. Une seule et même formule qui ait traversé le temps, peut-être, et qui fut prononcée, finalement, par deux personnes tout à fait différentes, ou de la même famille, du village sans doute, qu'en sais-je ?

- Mais il nous faudra bien savoir.

- Certes, il nous faudra le savoir. Et je me fais moi aussi du souci pour votre fille, vous savez, il me faudra m'entretenir avec elle, et dans l'église, s'il vous plaît, en présence du Seigneur, cela me paraît nécessaire.

- Mais comment saurons-nous ? insista-t-elle.

- Je conçois que c'est une tâche bien difficile, et je ne peux vous répondre à présent, il me faut le temps de la réflexion, et du dialogue divin, je dois là-dessus demander conseil. Cessons d'en parler pour le moment, je crois que nous n'avancerons à rien. Je suis à votre écoute, malgré tout, mais il ne sert pas que vous cherchiez pour le moment une raison à tout cela, même si cette démarche, à vrai dire, me paraît bien naturelle. Allons plutôt voir le médecin, je pense qu'il en a terminé maintenant de son examen. »

En effet, le médecin était déjà sur le pas de la porte de la chambre mortuaire, à écouter l'échange, indiscret, impatient, n'osant déranger

tout en se délectant, amusé, le sourire en coin, aux idées émises. Il était sceptique, de par son éducation, et déjà pourtant comme assailli de doute, malgré lui, malgré ce combat interne mené en faveur du rationalisme le plus pur, en faveur de ce qu'il allait devoir annoncer, sans doute malgré lui.

« Les cornes sont tombées, et je les ai prises avec moi, pour une expertise plus avancée, fit-il avec autorité. Il n'y a plus trace, sur le crâne, plus preuve qu'elles aient pu y être fixées...

- Mais elles y étaient bien, vous l'avez vu, remarqua la veuve. Et vous n'allez pas imaginer, je l'espère, que c'est moi qui les lui ai mises...

- Je n'imagine rien, lança-t-il, les épaules relevés, le visage bourru, comme vexé. Non, moi, je n'imagine rien, insista-t-il, cette fois-ci en direction du prêtre.

- Pouvez-vous nous donner la cause du décès ? demanda celui-ci, voyant qu'il valait mieux abandonner tout de suite le problème du cornage.

- Oui, je peux vous en donner la cause, suspendit dans l'air le médecin. Vous ne devez pas, croyez-moi, et c'en est un conseil, même, vous ne devez pas aller chercher dans les superstitions, vous êtes gens sensés, l'origine de ce décès. C'est une apoplexie, fit-il, cherchant là aussi le ton autoritaire, mais le trouvant beaucoup moins aisément, et la conviction était loin, c'était très net, d'être partagée. Je vous refais toutes mes condoléances, malade, poursuivit-il, dans un lapsus, madame, madame, pardonnez-moi. Je pense que vous aurez toutes bonnes oreilles à votre écoute, et c'est encore un conseil que je vous donne, de ne pas rester seule, et de ne pas vous perdre. Allez vous occuper de vos filles, gardez le courage. Si vous avez des questions,

vous savez où vous pouvez me trouver, termina-t-il, espérant au fond de lui qu'elle ne viendrait pas le déranger, et, certes sans le vouloir, le lui faisant bien ressentir. Au revoir.

- Mais... et elle tomba de nouveau en larmes, seul le curé restant pour l'épauler, le médecin déjà dans les escaliers, déjà dans la rue, déjà chez lui.

- Ne vous en faites pas...

- Mais, une apoplexie... Est-ce possible ? demanda-t-elle. Comment pouvez-vous me dire qu'il n'a pas eu le cerveau brûlé ?

- Oui. Je ne le pense pas. C'est comme qui dirait passe-partout. Pardonnez-moi. Il est normal qu'il nous donne cette parade, voyez-vous, il ne faut pas vous en faire, il était peu probable qu'il aille dans notre sens.

- Mais...

- C'est tout à fait la même raison qui fût donnée par le médecin qui avait examiné le corps de votre beau-père.

- Mais pourquoi ? Pourquoi ?

- La raison, madame, la raison. Même les évidences ne peuvent rien contre la raison, quand elle a fait son nid. Vous savez, quand un homme est éloigné de Dieu, de la foi, de toute croyance, par son éducation, par ces idées athées auxquelles nous donnons de plus en plus la part belle dans notre société... Quand un homme ainsi ne se reconnaît pas dans le Seigneur, il peut lui être très difficile de regarder certaines vérités en face, certaines réalités, certains faits troublants, et il peut lui falloir des années et des années avant de retrouver Dieu, car alors il n'a rien fait d'autre que de perdre le contact divin qui le suivait depuis sa naissance. Il lui faut, oui, des années et des années avant de retrouver Dieu. Une fois, un homme m'a dit, 'je croyais à l'amour,

maintenant je n'y crois plus ; je ne croyais pas en Dieu, et j'y crois à présent', comme si les deux choses allaient ensemble, c'était caustique, fit le prêtre, s'éloignant bien complètement du sujet, et retrouvant le fil de la discussion dans les yeux de la veuve, dans son incompréhension des derniers mots. Le médecin ne nous sera d'aucune aide. Et même s'il avait penché pour cette thèse d'une intervention diabolique, il n'aurait rien pu faire alors que se trouver ridicule. Et personne ne nous dit qu'il n'y croit pas au fond de lui, qu'il ne se remet en question à l'instant même.

- Et les cornes, alors, et les cornes ?

- Justement, justement, les cornes, c'est un élément important qui peut le faire douter. Mais il ne me sert à rien de parler encore de lui. Les cornes, vous devez le savoir, vous y attendre, il ne nous les rendra pas, il n'en parlera jamais, à personne, il ne les jettera même pas, de peur qu'on les retrouve, que quelqu'un mette la main dessus. Mais ces cornes, je les ai vues, et vous les avez vues. Et il n'est pas question que je vous mette en doute, c'est inconcevable. Je ne vois pas ce qui aurait pu vous pousser à manigancer cela, je vous connais. Le médecin, lui, ne vous connaît pas, c'est évident, et n'a que du mépris pour tout le monde. Les cornes, elles n'existent plus. »

Il ne s'était pas écoulé beaucoup plus d'une heure depuis que le curé, le médecin et la veuve s'étaient retrouvés devant la maison. À présent on voyait arriver, à l'étage, trois hommes, qui étaient entrés sans frapper. Leur fatigue éternelle et la pâleur de leur visage indiquaient ce pour quoi ils venaient. Dans une autre cadence trop machinale, ils bousculèrent tous trois le curé, en demandèrent platement pardon. Ils s'occupaient de tout, dirent-ils. Le médecin les avait prévenus, dirent-ils, ils n'avaient besoin d'aucune aide. Alors le

prêtre fit un petit signe d'accompagnement à la dame, pour l'enjoindre à sortir avec lui.

Elle descendit, et il discuta avec les trois hommes, déjà affairés sur le cadavre, l'un déshabillant, l'un sortant d'une valise quelques produits de toilettes, et de nettoyer des brûlures, déjà son visage en souffrait, l'un s'occupant des garnitures du lit, de la disposition de la pièce, en cherchant déjà de nouveaux draps pour remplacer les autres calcinés, afin en somme de garder le corps dans une atmosphère honorable, ce pendant une ou deux journées.

La veuve attendait encore à l'intérieur, apeurée par la présence sociale qu'elle ressentait derrière la porte. Puis enfin le curé, au petit trot, dévala les marches. Il respira profondément, lui aussi craintif de ce qu'ils allaient trouver dehors, de condoléances naturelles trop précoces. Et si les événements l'avaient jusqu'ici inspiré au point d'en oublier son corps, son angine se réveilla, et injecta ses yeux de sang, et ses joues d'une sueur mesquine. Il demanda à la veuve d'aller voir sa mère et ses filles, et c'était comme déjà prévu dans son esprit à elle. Il lui dit de surcroît qu'il passerait les voir dans l'après-midi, et pour converser, en souci de leur état, et pour les informer de ce qui allait suivre, au sujet de l'inhumation, et pour remmener avec lui, à l'église, la fille aînée, Suzanne, afin de mesurer l'effet que la vue de son père, et peut-être du diable, avait pu déclencher.

Dans la rue, finalement, il n'y avait plus tant de monde, heureusement, et la veuve baissa si bien la tête, afin de ne pas dévoiler son visage tout à fait tuméfié, qu'elle ne put visualiser une seule physionomie, et qu'elle ne put entendre un seul mot. Il partit à main droite, elle partit à main gauche.

Le lendemain, Alexis Guillard prenait sa place sous terre, dans un grognement.

Ce onzième jour de novembre était bien particulier pour Françoise. La veille au matin, après des cris et des brûlures, Martin ne s'était pas réveillé.

L'église était pleine à craquer. On n'était pas beaucoup à pleurer, mais la peine était sur tous les visages. On se rassurait, selon l'âge. Pour les amis et clients du notaire, c'était un choc, et certains ne pouvaient s'empêcher de se projeter à sa place, dans une angoisse qu'ils espéraient ne pas leur tenir trop longtemps.

Le visage de Françoise était moite, couvert de toutes les larmes qui avaient coulé depuis le constat du corps inanimé. Elle n'en revenait toujours pas du médecin, de ce qu'il avait osé annoncer, l'apoplexie. Pensait-il qu'il avait à faire à l'ignorance, devant elle ? Et devant le curé ? Qui avait-il pensé être, alors, pour être capable de proférer une telle énormité ? Il n'était pas présent, ce fameux médecin, pensait-elle heureusement pour lui, je lui serais tombée dessus, le pauvre, je lui aurais craché ma haine au visage. Il y eut à nouveau un appel liquide, humide, tandis que les joues commençaient tout juste à s'assécher, à peine, on en remit un flot. Alexis restait immobile, il ne savait pas même ce qu'était le réconfort. Sa mère tout comme lui, ils étaient seuls au monde, il sentait que cela durerait ainsi pendant quelque temps.

Elle regardait partout, rapidement. Elle cherchait, bien sûr, un intrus ? une faute ? un sourire ? elle ne le savait trop. Mais elle cherchait, et elle était maintenant tout à fait déterminée à en sortir, à balayer les brumes, à chasser l'obscurité. En trois jours, elle s'était finalement convaincue qu'elle serait seule à vouloir une vérité, contre

ce maudit médecin, contre des officiers fantômes, et même, à sa plus grande surprise, contre un curé interdit, au fait d'un mystère, au fait d'étrangetés logiquement tues, mais paisiblement reclus derrière le mensonge communautaire, ne gardant l'incertitude que pour lui, ayant décidé de ne plus rien partager avec la veuve.

Ne fais pas même mention au mal officiel, se disait Françoise, n'ose pas, ou je te tomberais dessus, mon pauvre. Elle ne craignait qu'une chose, au bout du compte, à présent, elle n'angoissait qu'à l'idée de se laisser aller au désespoir, et d'avouer l'inavouable.

Il y avait bien de la famille, mais elle-même n'aurait rien voulu entendre de tel, d'autant qu'en aucun cas les membres présents ne se fussent délectés comme d'autres étrangers d'une histoire aussi macabre, hérétique. Françoise se renfermait derrière un châle noir, et elle n'avait qu'un tourment à ce sujet, celui de devoir l'enlever avant la nuit. Elle restait toute proche de son fils, mais sans le toucher, en le surveillant, en veillant à ce qu'il ne s'éloignât pas, surtout à ce qu'il ne se rapprochât pas de l'oncle, ou du cousin, ce qui pouvait être bien pire.

Alexis est aussi au courant, pensait-elle, il n'est pas si naïf, il a vu les brûlures, il n'est pas bête, il ne doit pas en parler. Elle avait toutes les raisons de le tenir éloigné, déjà aujourd'hui de sa femme et de ses enfants, mais encore une ou deux semaines, qu'il passerait chez sa mère à elle, pensait-elle, à l'abri, loin de la société et de sa profession. S'il parle, il n'a plus sa place ici, s'il parle. Heureusement pour elle, Alexis de son côté n'avait aucune envie de parler de ce qu'il avait pu vivre, totalement confus, dérouté. Sans savoir cela, elle n'avait pas moins conscience qu'il était encore jeune, à trente ans, à peu près, et donc faible, et qu'à l'excitation de ses anciens camarades, de tous

ceux qui étaient restés au village, il ne résisterait pas longtemps. Une semaine, ou deux, elle voulait que cela fut suffisant, non seulement pour qu'il oublie, et pour qu'elle parvienne à lui parler, à trouver les mots justes, en croyant encore, malgré tout, en l'aide possible du curé à ce sujet. Elle voulait que cela fut suffisant pour découvrir la vérité, le coupable, le vendu.

Le curé avait parlé, pour la postérité. Il fut le seul à parler, les notables présents n'avaient pas le cœur à l'ouvrage, devant la mine de la veuve, contre terre. On fit descendre le cercueil, rapidement, et chacun passa devant, rapidement, avec un vif regard, dans le silence le plus total. Peu à peu la foule s'éloigna, après un dernier regard pour la veuve, qui hochait sans arrêt, dans une oscillation très brève, à présent tenant la main de son fils pour qu'il n'eût pas l'idée de profiter du moment pour lui aussi s'en aller. Il n'avait pas dit un mot, il n'avait pas protesté, il comprenait le spectacle auquel il avait pris part, mais en cette fin il devenait attendrissant avec sa mère, dans une attitude plus intime.

Elle eut dû retrouver le curé, c'était ainsi que cela se passait toujours, au moins pour un remerciement de son attention et de son discours, mais elle ne s'en tint qu'à un hochement de gratitude, et elle partit avec son fils. La famille suivit vers la maison conjugale, d'où tout le monde était venu, où tous avaient laissé des vêtements, des papiers, des pensées, toutes raisons pour un nouveau rapprochement, pour de nouvelles confrontations. S'il n'y avait aucun souci d'héritage, afin d'éviter le comble du notaire, on avait trouvé, par contre, matière à se plaindre, à lever des engueulades. Ainsi l'oncle de Françoise n'avait pas compris qu'elle n'eût pas encore nettoyé la chambre dans laquelle le fils était décédé, il n'avait pas vu, lui avait-il

dit, où elle avait voulu en venir en laissant ces traces de brûlé, morceaux de draps ou de rideaux à demi consumés. Le frère du défunt, lui, en tant que procureur à P*, ville voisine, n'en revenait pas qu'on n'eût pas encore fait de tri dans les papiers nécessaires à la tenue des nouvelles procédures, qui semblaient pourtant si inutiles à la veuve, ces procédures, et il en appelait à l'arrivée du commis, qu'on n'avait vu ni à l'église, ni au cimetière.

Françoise avait besoin d'une pause, de ces reproches et de non-dits de plus en plus pesants. Ainsi elle mena Alexis, qui ne s'était pas senti dire un mot, affligé par les paroles proférées, qui toujours était resté près d'elle, encore sous sa surveillance, elle le conduisit dans sa chambre, et lui demanda calmement d'y rester, tout simplement, pour son bien. Il ne sert à rien de connaître la compagnie des autres, lui fit-elle, et tu vois bien que les discours portés ne vont pas dans le bon sens. Il la regardait sans un mot, elle le trouva compréhensif mais se sentit aussi coupable de lui faire subir cette épreuve, sachant bien que c'était à lui de choisir s'il voulait rester seul ou non. Je viens te retrouver dès qu'ils seront partis, je vais faire en sorte que cela se fasse vite, annonça-t-elle finalement, avant de le quitter en prenant soin de fermer la porte derrière son dos.

En bas, on n'avait pas pris garde à la petite diversion, et au retour de la veuve on reprit sur les mêmes invectives, avec tout de même des biais quant aux violences orales. Son beau-frère était le plus virulent, et il s'en défendait souvent, prenant prétexte de l'amour qu'il portait pour le défunt. Françoise s'en sortait par de vagues réponses, parfois, et encore elle soumettait à l'assemblée une colère contenue. Comme il n'était question que de papiers et de papiers, et encore de papiers, elle

s'affirma assez adulte pour s'en occuper, et fit fi des sourires alors pathétiquement portés.

Personne ne fit allusion à Alexis, pourtant si évidemment désigné à la succession de son père, après une petite dizaine d'années déjà passée dans le notariat de P*. Lui s'occuperait des papiers, c'était certain, mais on n'y pensait même pas, de loin, on ne faisait que s'attaquer à la veuve, de désespoir. Cela dura peut-être une heure, pendant laquelle Alexis resta dans sa chambre, sur son lit, avec, entre les mains, un tome de l'*Histoire naturelle* de Buffon, n'y cherchant et n'y contemplant que les planches bestiales, sans penser avoir le temps de commencer une quelconque lecture. On ne fit pas plus remarquer l'absence de sa femme et de ses filles. On n'osait pas en parler, le frère se contenait à ce sujet, nettement, et la veuve attendait, car elle les avait elle, les raisons, elle ne voulait qu'en faire profiter son monde. Qu'on attaquât son fils, elle ne le voulait pas, au fond d'elle-même, non, mais en surface elle le désirait bien, elle laissait aller les paroles, ne dirigeait rien en la conversation. Qu'on attaquât son fils, c'était l'idée la plus prompte alors pour qu'on fût mis dehors.

On se lassa enfin d'échanges infructueux, inutiles, et l'on commença à reprendre aux quatre coins de la cuisine et du salon les vêtements dispersés. L'oncle émit le souhait de rester dormir à S*, dans la maison même, prétextant un long trajet jusqu'à P*. Mais Françoise le fit s'arranger avec son beau-frère pour qu'ils fissent le trajet ensemble, et l'affaire fut bouclé, tout comme la porte, trois minutes à peine après. Alors elle souffla, longuement, en se surprenant que ce fût par tant de mauvaises paroles entendues et par ce nouveau silence qu'elle se fût sentie heureuse, enfin. Pour la première fois

depuis le décès, un sourire vint se dessiner sur son visage encore tuméfié.

Elle continua de souffler encore, à prendre une respiration régulière, rassurante, puis elle monta les marches, ouvrit la porte de son fils et le prit dans ses bras. Elle se mit à pleurer, et il l'accompagna. Ils descendirent ensuite dans le silence. Il avait pris avec lui le volume de Buffon, et il s'installa dans le salon, dans le fauteuil de son père, tandis que sa mère s'affairait aux fourneaux. Quand le plat lui fut présenté, alors seulement il se mit à parler, sereinement.

« Je sais que tu voudrais que j'aille chez grand-mère...

- Oui.

- Mais je vais dormir ici, ce soir, et demain je rentre à P*. J'ai quelques affaires en cours, de celles que je ne peux ajourner.

- Mais...

- Je dois rentrer, je dois retrouver ma femme, tu le sais bien, et les filles aussi, je leur manque. Elles ne sont pas en pension, en ce moment, et je veux profiter de leur présence, malgré tout. Je reviendrai samedi.

- Tu ne veux pas rester ici, dans le calme ?

- Ne t'inquiète pas pour ce que j'ai vu, je sais que tu t'inquiètes pour cela.

- Non, non. Je pensais que tu serais mieux ici, pendant quelques jours.

- Je n'ai pas le choix, maman, je dois rentrer. J'ai du travail. Tu sais bien que, de toute façon, je m'installerai ici dans peu de temps, dans très peu de temps, comme il n'est pas question que je laisse quelqu'un reprendre la place de mon père.

- Très bien...

- Je n'ai pas idée de ce qu'il s'est passé, mais tout comme toi, je ne peux croire en ce qu'a dit le médecin, c'est absurde. Pour autant, je ne vois pas l'intérêt d'en parler à quiconque, vois-tu, et ce que je dis, je le dis aussi pour toi, tu dois bien t'en rendre compte. Si nous devons trouver une explication, nous devons la trouver par nous-mêmes.

- Je suis contente de t'entendre ainsi parler, oui, cela me fait bien plaisir. Pour ce qui est de trouver le coupable, car il y a bien un coupable, je ne peux en douter, je m'en charge, je te demande de ne te mêler de rien.

- Mais...

- Non, pas de mais. Je sais ce à quoi j'ai à faire, pour sûr, et je ne veux surtout pas que tu supportes de trop mauvaises ondes. Cela te nuirait, et à ton travail, et à ta femme, et à tes filles. Crois-moi, je m'en sortirai bien toute seule.

- Si c'est un danger pour moi, je ne vois pas en quoi ce ne serait pas un danger pour toi.

- Mange. Mangeons. Nous reparlerons de cela, peut-être, si nécessaire. Je n'ai plus envie d'en discuter, mon idée est arrêtée, nous en reparlerons demain. »

Ainsi l'entrevue prit fin, et le repas se fit dans le plus grand calme, sans autres verbes que petites phrases anodines, sur la cuisine, sur les papiers dont Alexis s'occuperait plus tard, à son retour seulement. Puis on monta au premier, et chacun entra dans sa chambre, Françoise s'en étant tenue à vivre encore une nuit, et une seule, parmi les tissus brûlés. Elle s'était promis, et l'avait annoncé à son fils, qu'elle ferait le ménage dès le matin.

Alexis se réveilla tôt, avant le soleil. Alors qu'il faisait sa toilette dans son cabinet, dans un coin de sa chambre, il entendit sa mère se lever. Sortant de sa chambre, il trouva l'autre pièce de l'étage ouverte, mais en bas il n'y avait personne. Il prit un peu du pain de la veille, et quelque fromage. Il attendit longtemps, que sa mère rentrât, puis il se douta de sa feinte, d'être partie dans le village, peut-être chez sa mère, à côté, pour ne pas avoir à discuter à nouveau du projet de résoudre l'affaire. Il n'avait pas le courage d'aller à sa recherche, et il se rendait compte qu'il n'arriverait de toute façon pas à la convaincre, d'autant qu'il devait partir, de toute façon, ce qu'il fit au bout d'une heure de tergiversations internes. Je la connais bien, après tout, se dit-il, elle doit savoir ce qu'elle fait, et elle sera prudente, continua-t-il, elle a suffisamment de caractère, n'est-ce pas ? Je m'en vais.

Françoise était réellement chez sa mère, et de la fenêtre elle put aisément voir son fils quitter le village, tout comme elle avait pu le deviner en train d'attendre dans le fauteuil du salon, pendant une heure. Elle n'avait rien à dire à sa mère, qui pourtant s'était quelque peu énervée d'avoir été levée si tôt. Ainsi quand le cheval se mit à trotter, rapidement sorti de la remise, elle s'engagea dehors et approcha doucement de sa propre maison, tout en s'assurant de l'éloignement d'Alexis. Elle monta dans sa chambre, se mit au milieu de la pièce, ferma les yeux, s'engageant dans une profonde réflexion.

Enfin elle regardait en elle, dans son âme et dans celle de son mari, comme elle était sûre, depuis toujours, que leurs deux âmes étaient liées. Elle cherchait, profondément, les raisons de cette mort, pour en arriver au lieu où le sortilège avait été lancé. Si personne n'était venu le tuer ici, on l'avait donc fait à distance. Elle parcourait sa mémoire, et celle de son mari, à l'affût des visites, des malentendus, des disputes

si rares. Elle triait parfaitement les amis, les ennemis, lieux sûrs et lieux maudits, cherchant les concordances. Elle écartait les messes noires, qui devaient, selon elle, mettre en action un trop grand nombre de personnes, dans un endroit trop vague. Cette conjecture rendait l'histoire bien compliquée, et elle préférait garder cela pour après, au cas où la première méthode ne serait pas féconde, et elle se rendait compte aussi qu'il aurait fallu plusieurs messes noires, étaient-ce seulement possible, au vue des nombreuses mésaventures qu'avait connues son mari.

Au bout de dix minutes à peine, elle ferma la chambre à clé, pour être sûre, encore, de ne pas être dérangée, après tant de déconvenues. Il passa bien deux heures, et elle gardait les yeux fermés, quoique papillotant à grande vitesse, oscillant, dirigés vers le lit. Parfois elle faisait un tour sur elle-même, sans trop le savoir, comme à la recherche d'une inspiration divine. Au bout des deux heures, elle ouvrit ces yeux, alors fixés sur la clenche de la porte. Elle sortit immédiatement, sans refermer, dévala les marches craquantes. Elle passa dans l'office du notaire défunt, fouilla quelques papiers, anciens, déjà au courant de sa démarche, mais regardante, prête à une petite vérification, à une confirmation sommaire d'une de ses intuitions. Enfin elle trouva. Ce n'était aucunement une preuve qu'elle lisait, mais un inventaire mobilier fourni. Et elle trouva en marge une croix inversée, devant la description d'un placard, dans un cabinet, près le salon de la Ferme. Elle l'avait déjà vue, cette croix, une fois, lorsqu'un soir elle avait surveillé le commis, qui travaillait seul ici, qui ne faisait que vérifier le montant annoté. C'était son mari qui avait dessiné cette croix, elle en était certaine, à la seule manière du tracé.

Tout habillée de noir, elle sortit de la maison, vers sa gauche, vers la place, de laquelle elle bifurqua à droite, et prit la clé de champs herbus mais vides de bestiaux. Elle ne voulait pas prendre la route, de peur d'y être vue sans aucune raison de présence, comme elle n'était en rien connue, elle le savait, pour des promenades inutiles. Le champ, c'était celui de son père, et même s'il était loué, elle se sentait, par rapport au fermier qu'elle connaissait bien, frère du commis, toujours disparu, elle se sentait le droit d'y gambader, comme elle le faisait dans son enfance, et contre la haie toute fraîche. Au bout de ce champ, elle longea le mur d'un domaine, celui du médecin. Elle était remplie de haine, mais elle ne regardait pas, de crainte d'oublier son but, de peur de vouloir absolument rentrer pour dire au docteur ces quatre vérités. Elle ne fit que cracher. Elle dut ensuite emprunter le chemin, mais elle était déjà moins en vue du bourg, après un beau virage à angle droit, et se tint suffisamment contre les fenêtres de la Ferme, derrière la haie neuve du champ d'en face, pour ne pas se faire repérer. De nuit, elle n'y aurait rien vu, sans lanterne, elle n'avait pas d'autre choix que de venir là, ce matin, se disant qu'il n'y aurait sans doute pas grand monde, que le plus jeune héritier et sa grand-mère, les autres occupés aux étables ou aux pâtures.

Des fenêtres de la Ferme, on ne voyait pas bien les routes, si bien que, malgré ce seul espace découvert, elle n'eut crainte de courir un peu pour aller se terrer derrière un mur sans ouverture. De là, il fallait faire vite, mais toutefois prendre le temps de longer les parois, à la recherche du salon. Elle ne connaissait pas l'intérieur et se souciait d'une sortie possible de l'un des habitants. Elle désirait qu'il n'y eût personne, pour entrer, pour fouiller, mais elle fut vite déconvenue, car de dehors on entendait parler. Elle avança vers la cour intérieure, et

alors elle était sûre de ne pouvoir être vu de personne d'autres que de ceux qui pouvaient sortir. Elle voyait le toit à porcs, au fond, une desserte attenante, pour se cacher convenablement, avec une petite brèche à proximité pour entrer dans un champ et atteindre la route proche. Sans grands préliminaires, c'était sur le terrain même un plan fort bien huilé.

Le père était mort, vingt ans auparavant, et Martin Guillard s'était chargé de la succession. Ce père, Françoise le soupçonnait d'être à l'origine des anciens maux de son défunt mari. Le 20 septembre 1788, il était mort, mais Martin avait subi ses heurts jusque trois semaines encore après, et Françoise était persuadée qu'un sortilège devait bien durer au moins ce temps, après avoir été lancé. Elle voulait en avoir le cœur net, même si elle ne savait encore comment s'y prendre. Elle longea le mur, vers la première fenêtre, sans être plus capable de trouver un stratagème. Elle passa cette fenêtre, qui donnait sur la cuisine, et avança encore, jusqu'à la seconde, qui d'après elle donnait sur le salon, enfin.

Elle ne s'était pas trompée, la grand-mère et son petit-fils étaient bien présents. Elle les entendit d'abord, les vit enfin, de biais, auprès de la cheminée, sur une grande table de chêne, contre le mur de la cour, les deux parents l'un près de l'autre sur un long banc crevassé, usé. Françoise vit quelques chandeliers, elle se concentra exclusivement sur les deux êtres, malgré les poules qui venaient l'encombrer. La petite taille de l'enfant lui permit de reconnaître ce qui était posé sur la table, un grand livre, d'une épaisseur qu'elle ne connaissait d'ordinaire que pour les liasses notariales de son mari. Le livre était ouvert, et le doigt de la grand-mère donnait au petit ce

qu'il avait à lire. Françoise avança encore un peu, puis s'accroupit. Elle n'avait plus qu'à écouter.

C'était en latin, et elle dut s'aviser de retrouver les quelques leçons qu'elle avait pu jadis en retenir, ce qui s'avérait fort difficile. À l'écoute, il lui semblait bien que le petit ne comprenait rien de ce qu'il lisait. Elle-même ne pouvait, au premier abord, en traduire un seul mot, et même si elle eut droit à la *flamma*, à l'*anxietas* ou encore à la *mors*, ainsi qu'à quelques expressions qu'elle entendait souvent au sein de l'église, toutes paroles qui lui étaient familières, elle commença à douter de l'efficacité de sa venue, et des larmes coulèrent sur ses joues. Elle était sûre d'elle, oui, mais il lui fallait la preuve, et de cette manière elle ne l'avait pas, loin de là. Pourtant Françoise fut sauvée par la grand-mère, rapidement, qui s'en vint à traduire un passage suffisamment éloquent pour qu'elle fût définitivement convaincue que la source du mal était ici.

« Et alors il brûlera, dans son sommeil, élevé sur un bûché sabbatique, si réel à ses yeux. Et là tu arrêtes la lecture, as-tu bien compris ?

- Oui, mémé.

- Si tu poursuis ta lecture, la personne visée sera punie d'une façon bien dommageable, qu'elle n'aura sans doute pas méritée. Tu seras plus tard à même de continuer ou non, selon tes rancœurs, mais il ne faut point abuser d'un pouvoir aussi grand, as-tu bien compris ?

- Oui, mémé. Il ne doit pas mourir ?

- Non, il ne doit pas mourir.

- Mais... L'autre jour...

- Oui, il fallait que tu saches prononcer les mots. Maintenant que tu les sais, ne les prononce plus. Et moi seule, j'ai accès à ce grimoire,

mon petit, moi seule j'ai la clé, alors ne t'inquiète pas. Je choisis les victimes, et tu lis jusqu'où je te le dis, as-tu bien compris ?

- Oui, mémé. »

Il n'avait que dix ans, son père était aux champs, son père n'était au courant de rien. C'en était trop, mais ils étaient sans doute de mèche avec elle, tous, avec leur mère, après tout. Le choc fut rude quand il fallut admettre que c'était ce marmot qui avait tué Martin, pour reprendre le flambeau du grand-père, 'pour s'exercer, bon Dieu', se fit-elle avant de s'effondrer dans un vacarme terrible contre les graviers. La douleur de la chute la fit heureusement revenir à elle aussitôt. Elle put entendre la grand-mère se lever, et alors elle se réfugia au fond, vers le toit aux porcs. La vieille n'eut pas le temps de poser un nom sur le bout de tissu qu'elle vit fondre, elle ne fit que deviner une femme, et elle sortit, persuadée qu'elle la rattraperait facilement, dans son propre domaine.

De ce que la grand-mère eut quitté son banc à ce qu'elle eut franchis la porte de la demeure, Françoise eut le temps d'entrer la tête chez les cochons, d'y apercevoir la tête du commis, son bras, à moitié dévorés, de crier, de visualiser une fourche, mais de ne pas s'en saisir, malgré l'envie de tuer les deux membres présents de cette « maudite famille », « suppôts de Satan », expressions qu'elle laissait passer entre ses dents. Elle prit le parti de sauter dans la brèche, dans le petit jardin labouré, vers la route. Arrivée là, elle se prit à courir, sans se retourner. De la Ferme, on ne voyait toujours qu'une ombre effilée, très noire, mais on se doutait bien de la personne, la seule, très noire, qui eut une raison de venir ici.

Françoise garda le visage baissé pour traverser le bourg, par l'église, qu'elle regarda à peine, par la place, où elle ne fit que poser

un œil sur l'attrouplement formé dans l'un de ses coins. Dans son salon, elle prit soin de fermer sa porte, vérifia plusieurs fois le verrouillage. Elle alla s'enfermer dans le bureau de son mari, attendant à la salle. Elle s'assit sur une chaise en paille, mit sa tête dans ses mains, se rendant compte alors des cheveux qu'elle avait perdus dans les nuits précédentes, à se les être arrachés. Elle avait à réfléchir.

Il ne pouvait être question de vengeance, c'était suffisamment clair dans son esprit. Elle pensa au pauvre commis, dévoré, mais il ne fallait pas aller dans ce sens, d'un meurtre reposant pour son esprit. Elle ne voulait pour rien au monde être prise, après cela, et il n'y avait aucune raison pour qu'elle s'en sortît aussi blanche que neige. Elle pensait à son fils, et l'opprobre dont elle eût dû affliger la famille entière n'eut pu la satisfaire, même après la mort. Que faire ? Dénoncer ? Pas plus, c'eût été ridicule, comme jamais on ne l'aurait cru : un sortilège ? De qui vous moquez-vous ? Il n'y avait aucun appui de la part du curé. On la prendrait pour folle, c'était certain, et l'entourage en pâtirait, alors qu'elle n'existait plus pour elle-même. Elle irait chez sa vieille mère, laisserait cette trop grande maison à son fils et à sa petite famille. Elle ne resterait pas mourir ici. Mais elle ne sacrifierait pas plus pour mettre les autres en danger. Elle savait donc ce qu'elle n'allait pas faire.

Elle sortit de son étourdissement, releva la tête, ouvrit les yeux sur un monde nouveau. Tout autour, elle reconnut les liasses notariales, nombreuses, empilées, à trier, sur le sol, sur le secrétaire, dans un placard ouvert. Il y avait aussi les papiers de la famille, dans ce même placard, en bas. Elle continuait de réfléchir, et les restes du commis reparaissaient dans sa conscience. Deux larmes tombèrent, entachant une fraîche déclaration de grossesse.

Elle approcha la chaise grinçante du placard. Enfin elle avait une idée, peut-être pas la meilleure, se fit-elle, mais au moins une idée. Elle regarda les papiers de famille, et vit qu'il y en avait de bien plus vieux que d'autres, en un tas séparé. Elle s'empara de cette liasse, lourde, la posa sur la table. Puis elle prit un morceau de parchemin, chercha la plus belle plume de son mari.

« Chez la dame Augagneur, veuve, depuis il y a plus de trentes années, il se trouve un grimoire, recueil de pensées malsaines, de formules d'oustre tombeau, ouvrage volumineux couverte de cuir, que ladite dame fait lire à son petit fils, fils de Pierre Augagneur, fils de ladite dame, et de Marie Lagarde son épouse, decedee de faits obscures il y a maintenant un an. Estienne Augagneur, epoux défunt de ladite dame, a du se procurer l'ouvrage, et en lire des passages, qui ont fait tort à mon propre epoux, il y a maintenant plus de trentes années, et qui l'ont tué, il y a une semaine. En ce jour, j'eus surpris ladite dame affaïree à aprendre à lire à son petit fils, les lignes latines de ce recueil malefique : c'etoit des lignes terifiantes, qui vouloient brusler la personne visee. Il ne mest rien possible de faire : ainsi j'escris ces lignes, pour future, et je les cache, esperant qu'un jour on sera a mesme de les lire dans des circonstances plus dignes de l'homme saint, et on pourra agir. François Augagneur, fils dudit Pierre, lui mesme fils dudit Etienne, a tué mon epoux, et il tura a nouveau.

« Françoise Guillard, née Pouchee.

« Ce jourd'hui onze nove de lan mil huit cent et huit. »

Elle inséra délicatement la feuille parmi la liasse, remit le tout en place.

Alexis vint s'installer dans la maison deux semaines plus tard et laissa ces papiers à leur même place. Françoise alla s'installer chez sa mère, comme elle l'avait désiré, et malgré l'avis contraire de son fils. Elle mourut deux mois plus tard, sans avoir pu délivrer son secret, et dans des circonstances étranges, empalée par une corne de vache au niveau du cœur, un jeudi, jour de marché.

Franck avait passé des heures et des heures en réflexions stériles, et jamais il n'avait pu trouver conseil, comme jamais il n'avait pu oser en demander. Seule Fanny pouvait l'aider en de pareilles circonstances. Puis il avait eu une idée : revenir là où tout avait commencé, reprendre de zéro. Il n'avait pas donné, au premier abord, une grande importance à son séjour à S*, et pourtant...

Cette Ferme qu'il avait habitée seul, ce meurtre étrange du notaire, la rencontre avec Suzanne. Peu à peu ces éléments avaient levé le tourment. Là-bas il avait écrit ses derniers courriers à Fanny, il ne doutait plus qu'elle s'était alors envolée, dans ce même néant qu'elle semblait habiter à présent.

Elle n'était pas reparue, et il restait persuadé qu'elle ne reparaitrait pas s'il n'y faisait rien, s'il n'y mettait tout son cœur. Jean Adam, lui, avait bel et bien disparu, et les journaux locaux en avaient parlé, et la famille avait collé des affiches, en vain. Franck avait été auditionné par la police, comme des collègues avaient dénoncé les liens qui s'étaient établis depuis peu entre les deux hommes. Il ne put rien dévoiler, ne fit que de minces allusions à l'envie du compère d'aller observer un sabbat, il ne savait trop où, ce soir-là, il avait refusé l'invitation. On lui avait demandé de ne pas trop s'éloigner. Le 28 au matin, allant acheter son journal, il entendit qu'on avait retrouvé un corps, dans la ville de C*. C'était le corps de Stéphane, prétendant de Fanny, mort sous des coups, retrouvé dans une ruelle. Il se dit que ce ne pouvait être lui, après tant de jours, il s'en voulut tout de même d'y avoir peut-être contribué. Et puis il se fit la remarque, sombre

remarque, qu'il l'avait vu, aussi, Stéphane, avec Fanny, dans cet ailleurs. Fanny était-elle morte ?

Le vendredi après-midi, Franck passa voir son chef, lui signaler une absence pour deux ou trois jours, jusqu'au mercredi, neuvième jour de janvier, à savoir qu'il reviendrait le dix, que c'était nécessaire. Il crut que son regard suffît, que son honnêteté et sa propre confiance payaient encore : on lui souhaita un bon séjour, où que ce pût être.

Le dimanche matin, il faisait froid. La voiture ne démarra pas du premier coup, mais elle y parvint et supporta sans mal les huit heures de route, sans un arrêt, à force de petites bouteilles de jus d'orange et de biscuits chocolatés.

À S*, il faisait déjà nuit. Franck avait réservé une chambre, dans le seul hôtel du village, et il fut bien timide, dans ces démarches, balbutiant, pour enfin se procurer la clé. La pièce était spacieuse, contre ce qu'il eut pensé, et la salle de bains confortable, dans laquelle il se débarrassa presque aussitôt de ses vêtements, noirs. Par souci d'économie, il avait apporté avec lui quelques salades au thon, du jambon, du pâté et du pain, si bien qu'il n'eut pas à ressortir.

Il feuilleta longuement les *Confessions d'un barjo*, jusqu'à la crise cardiaque de Charley, puis il alla griller une cigarette à la fenêtre. Il pleuvait.

Le lendemain matin, Franck commença par une cigarette, contre son habitude, mais il était un tant soit peu angoissé, et c'était machinal, alors, la cigarette. Il n'était pas encore question de descendre pour prendre un café, il était trop tôt, à sept heures et demie, et il eut trop peur d'un trop grand nombre de clients en bas, même si la

multitude de clés pendues, appréciée la veille, laissait penser que l'établissement était tout à fait désert.

De la fenêtre, il observa le levée du village, et le pain sortir de chez son aimée boulangère, et le journal se presser dans les bras qui poussaient et repoussaient la porte du buraliste austère. Il entendait aussi les enfants, en face, sur la place, et il fut surpris de les voir monter dans le bus qui démarra ensuite en trombe. Il ne pensait qu'ils eussent repris si tôt l'école, après des fêtes qui, s'en doutait-il, devaient avoir été heureuses pour eux.

Puis il reprit les *Confessions*, jusqu'à ce que Nat se mette à coucher avec Fay, avant de se décider à embrasser l'air vif, après une autre cigarette.

À la sortie de l'hôtel, il prit à gauche, vers un bistro qu'il n'avait fréquenté qu'une fois, plein, le jour du marché. C'était deux grandes tables en bois, aujourd'hui vides, qui prenaient toute la longueur de la seule pièce, comme en un réfectoire. Il s'assit près du mur du fond, face au comptoir, pouvant contempler les nombreuses cartes postales envoyées par les éleveurs du coin, à force de femmes nues sur le sable, accompagnées de grandes bulles perverses, ou de bites montées sur ressort et assorties d'un grand sourire satisfait, punaisées sur un bois contre-plaqué vieilli par le soleil. Les deux femmes au service étaient très rondes, en chair grasseuse, autour de la quarantaine, peut-être plus, les cheveux courts de routièrès, les lèvres pulpeuses de grandes bavardes, et c'était les bavardes, justement, que Franck venait chercher. Ici il se sentait à l'aise. Il demanda un café. On vint le lui servir dans une grande tasse blanche, années soixante, en le coulant d'une mince cafetière opaque en métal. Du sucre ? Oui, on lui amena

la boîte, en morceaux. C'était comme chez grand-mère, à l'aise. Alors toutes les questions, il pouvait les poser sans crainte.

« Je suis venu dans le coin, il y a de cela deux mois, à peine, commença-t-il.

- Alors ça vous a plu, fit la plus avenante, celle qui l'avait servi, tandis que l'autre rejoignait une arrière-salle.

- Si l'on veut, oui. C'est charmant.

- Vous avez vu le marché ? Il faut voir le marché, c'est impressionnant.

- Oui, je l'ai vu, la dernière fois. Il y a du bestiau.

- Mais vous n'êtes pas venu au mieux, répliqua-t-elle.

- Vous vous en souvenez sans doute, quand je suis venu, enfin, juste avant de repartir, ça m'a beaucoup peiné, la mort du notaire, retrouvé sur la place, et je me demandais si on avait su qui avait pu faire ça, parce que je n'ai rien pu avoir, de nulle part, comme information, sur le sujet, assena-t-il, tranchant, cherchant à ne pas perdre son sang froid, rougi par cette maudite timidité qui voulait à nouveau venir le tourmenter.

- Oui. Ah, le pauvre... Oui, notre notaire, monsieur Polette... Une triste histoire, sans en douter. Il y avait bien du monde à l'enterrement.

- Je vous crois.

- Mais je ne pense pas qu'on ait retrouvé le coupable, voyez-vous. Il y a eu des soupçons, pendant un moment, mais dans le village, seulement, c'est tout, ce n'est pas allé plus loin. On pensait que c'était monsieur Rey, mais je crois bien que ce n'était pas fondé. C'est quelqu'un de respectable, à mon avis, monsieur Rey, malgré ce qu'il peut tromper sa femme, malgré ce que sa femme a comme réputation, aussi. Mais monsieur Rey, ça non, je ne peux pas le croire, je ne l'ai

pas cru, d'ailleurs, tiens, fit-elle dans un éclat de rire, en allant jusqu'au comptoir prendre un chiffon, de frotter l'autre tablee. C'est quelqu'un de respectable, et je crois bien que c'est une famille ancienne, du village, en plus, ce n'est pas n'importe qui, pas quelqu'un qui tue, en tout cas.

- J'imagine, fit Franck, qui s'était attendu à entendre des ragots, qui pensait seulement en être alors à leur apéritif. Et pourtant, le fait qu'il ait été retrouvé dans ces vêtements, dans ces haillons, et avec ce, quelque chose qui m'avait marqué, ce sachet blanc, auprès de lui, comme tombé de sa main.

- Donc, vous n'êtes au courant de rien. C'est que, trois jours plus tard, justement le jour de l'enterrement, on en a retrouvé un autre, de corps, et je dirais même que c'était bien plus triste encore, pour le village. C'était le corps de François, ajouta-t-elle, déjà une larme au bord des yeux, un gars simplet, qui ne faisait de mal à personne. Les petites en avaient peur, pour sûr, ainsi que les mères, mais il n'aurait jamais touché personne. On l'a retrouvé dans un fossé, avec le beau costume du notaire.

- Et pas plus de meurtrier ?

- Non, pas plus. Et le sachet que tenait le notaire, moi je n'avais pas fait attention. J'étais allé voir, aussi, croyez-vous. Mais on m'en a parlé, après, et paraît que c'était un croissant, ou une pâtisserie, je ne sais plus trop, que notre boulangère avait donné à François.

- Rien de plus ?

- Rien de plus. C'en est presque banal, vous allez me dire. Mais François n'était pas un clochard, et monsieur Polette n'était pas un homme si riche. Moi aussi j'aimerais bien qu'on le retrouve, l'assassin, bien pour qu'on lui fasse la peau, mais surtout pour

comprendre, parce que là, ça nous a tous laissé perplexe, la surprise et l'effroi passés.

- Et monsieur Rey, on est sûr que ce n'était pas lui ?

- Oui, oui, fit-elle en reprenant l'éclat de rire oublié. C'est qu'il était à tromper sa femme, une fois de plus, et pas dans la région, il avait l'alibi. D'ailleurs il a bien été obligé de s'en expliquer à la police, et c'est remonté dans tout le village, comme il y en a beaucoup qu'avaient mis la rumeur en route, et que ça le travaillait, le pauvre. Mais sa femme est restée. Lui, ce doit être un homme bien riche, même si sa maison ne le montre pas.

- Bon.

- Vous savez... Je pense que la vérité n'est jamais très loin, mais le problème, c'est de la trouver. Il est sans doute futé, celui qui a fait ça.

- Sans doute, répéta-t-il, dépité, déçu.

- En tout cas, depuis, j'ai entendu dire qu'on en était pas à la première fois, loin de là, qu'un notaire s'était fait tué, dans le village, mais ça remonte, à ce qu'il paraît, alors ce ne sont peut-être encore que des ragots, des légendes. Mais qui sait ? Peut-être qu'il ne fait pas bon être notaire ici, tout simplement. Monsieur Rey, c'est vis-à-vis de la sorcellerie, qu'il s'est fait suspecter. Et puis sa fille n'y aide pas, à ce sujet. Mais à mon avis, comme je vous l'ai dit, ce n'est pas lui le coupable. Même si un sorcier peut agir de loin, il n'avait pas de rapports avec monsieur Polette, alors à quoi bon ? Par contre, de là à rejeter la sorcellerie, c'est une autre histoire.

- De la sorcellerie ? Vous y croyez ?

- Oh, vous savez, j'y crois, je n'y crois pas, ça dépend des jours, de l'humeur. Mais il y en a d'autres qui y croient beaucoup plus que moi, dans le coin. Voyez monsieur Augagneur, par exemple, c'est lui qui

nous a raconté, pour les anciennes histoires, dans le siècle passé, ou même avant, de notaires morts brûlés dans leur sommeil.

- Monsieur Augagneur ?

- Oui, vous connaissez ? Mais faites bien attention, je vous préviens quand même. Il y en a beaucoup qui n'aiment pas parler de ces sujets-là, et qui peuvent même vous en vouloir, et faire du mal, si vous leur en parlez. Faites attention. Même avec monsieur Augagneur : lui, il parle de ce qu'il veut, mais ça ne marche pas dans les deux sens, vous savez...

- Très bien, très bien. Je suis prévenu. »

Il finit son café, remercia vivement son hôtesse, se promit en lui-même de revenir ici avant de quitter la région, encore, et peut-être de faire part de ses nouvelles découvertes, comme il savait qu'elle en serait friande. À la sortie, il fallait traverser la grand-rue, à présent quasiment déserte, en direction de la Ferme et des souvenirs qu'il en avait. Alors à nouveau il passa près de cette place, y vit le corps du notaire, la scène, à l'identique.

Tout était lié, sûrement, il en était persuadé, mais il ne voyait pas encore bien où le lien s'établissait. Le crime lui paraissait bien plus sordide qu'avant, avec ces nouveaux éléments, mais rien ne l'approchait d'une conclusion. La barmaid avait évoqué monsieur Augagneur, et il était bien content maintenant de se diriger vers sa demeure. Il prit ce petit chemin qu'il avait parcouru tous les soirs, pendant son séjour. La Ferme n'avait rien d'effrayant, de loin ou bien de près, et il y avait à cette heure une quantité d'enfants, dans sa plus grande moitié, ce qui ôtait de l'esprit de Franck toute idée démoniaque, toute sorcellerie, malgré ce qu'il avait pu entendre dans le bistro, malgré ses pensées déjà vagabondes, malgré les frayeurs

qu'il avait pu avoir dans la bâtisse, seul, la nuit. C'était bien trop grand pour une seule personne, voici la conclusion à laquelle il était arrivé, et de petites visions, de petits bruits suspects, il en avait finalement souri et avait plutôt ri de lui-même.

Arrivé à proximité de l'ancienne exploitation agricole, il aperçut ce qu'il avait craint, l'absence de vie dans les locaux du sieur Augagneur. Il y alla tout de même, mais sa première impression avait été la bonne, il n'y avait pas âme dans l'ensemble des bâtiments.

Chez le buraliste, on était au courant, c'était rassurant, c'était du temps de gagné, certes, même s'il fallait se rendre à l'évidence d'une journée de perdu : monsieur Augagneur était parti à P* pour la journée, auprès du maire, avec une réunion sur la situation touristique du pays. On lui dit même, il reconnut au comptoir l'assistant de son ancien hôte, qu'il ne reviendrait que tard dans la soirée, qu'on ne pourrait le voir que le lendemain donc.

Ainsi, à onze heures, les perspectives de nouvelles pistes étaient reportées.

Il demanda si l'on connaissait Suzanne, à tout hasard, après avoir consommé un café noir. 'Suzanne Rey ?', 'peut-être, je ne connais pas son nom', 'bah, il n'y a qu'une Suzanne, de toute façon', 'je crois bien', 'elle est peut-être au lycée'. Au lycée ? Il la voyait plus vieille. 'Oh, ça, je ne sais pas si elle y va souvent', 'et son père n'est pas là', 'sa mère, n'en parlons pas', 'vous pouvez aller sonner, elle doit être chez elle' fit un jeune gars, faisant sans doute aussi l'école buissonnière. Mais Franck ne se souvenait plus où elle habitait, la demoiselle, et déjà qu'il lui était difficile de se l'avouer, c'était beaucoup plus dru de l'annoncer à la compagnie, sans par ailleurs

aucune envie de mensonge grossier pour obtenir l'adresse. 'Tu sors, à droite, encore à droite, jusqu'au croisement, tout droit, c'est la troisième maison sur la gauche' vint le même jeune gars à sa rescousse, 'merci', (...), 'au revoir', et on lui répondit à l'unisson, soit de cinq voix.

Pour la mère, il n'avait pas trop compris l'allusion, il ne connaissait pas son état, si bien qu'il eut quelque crainte qu'elle ne fut elle aussi présente. Mais la crainte était futile, n'est-ce pas ? Et il alla sonner, résolument.

Suzanne ouvrit, dans la même parure qu'à leur dernière rencontre, parure dont il se souvenait bien. Elle lui fit signe d'entrer, sans un bonjour, sans un sourire, puis, ayant fermé la porte, elle le poussa rapidement vers les escaliers, lui fit signe de monter. 'C'est qui ?', 'c'est un ami', et la présence de la mère était ainsi déjouée.

« Comment vas-tu ? fit-elle quand ils furent tous deux enfermés dans sa chambre.

- Bien, bien. Et toi ?

- Ma foi, ça va. Qu'est-ce qui t'amènes ?

- Des petits soucis... Enfin, ce n'est pas ce qui m'amène chez toi, disons, c'est plutôt ce qui me ramène ici, à S*. J'ai une copine qui a disparu, comme par enchantement, chez moi, à C* : à mon retour elle n'existait plus, personne n'avait entendu parler d'elle, même ses parents n'avaient jamais eu de fille.

- En effet, un petit souci, fit-elle, sérieuse, tout à fait crédule.

- Je suis revenu parce que, parce que je me dis que j'y suis pour quelque chose, et parce que c'est quand j'étais ici qu'elle a cessé d'avoir jamais existé. Ce n'est pas simple. Et il y avait eu la mort de ce notaire, j'avais fait un séjour étrange, tout seul, dans la Ferme, ça

m'avait beaucoup travaillé, tout ça. Mais bon, c'est sans doute complètement ridicule, et c'est surtout que je suis bien paumé, j'ai besoin de réponses, je me dis que c'est ici que je vais les trouver, et je me dis aussi que, là, quand je vais rentrer à C*, elle existera de nouveau, ajouta-t-il dans un soupir. Au moins, ce qui est sûr, c'est que j'avais besoin d'en parler.

- Il n'y a pas de problème.

- Tu ne m'en veux pas, pour ce qui s'est passé, entre nous ?

- Non, non, n'en parlons plus. J'étais un peu énervée, sur le coup, je dois l'admettre, mais bon, tu avais sans doute raison, et le lendemain je me suis dit qu'il n'y avait pas trop de quoi s'en faire, finit-elle en riant.

- C'est cool.

- Oui. Et... Bon, après cette entame légère... Tu veux un coca, quelque chose ?

- Un coca, oui, pourquoi pas ?

- Voilà.

- Je suis retourné à la Ferme, là, mais il n'y avait personne. Monsieur Augagneur revient ce soir. J'y retourne demain.

- Tu penses donc qu'il y est pour quelque chose ? Tu as vu des événements bizarres, quand tu étais là-bas ? Tu l'as vu invoquer les démons ? demanda-t-elle avec un sourire.

- Non, je n'ai rien vu de particulier, rien de probant, mais c'est comme une impression, disons... Et, là, dans un troquet, on m'a dit qu'il pourrait m'informer sur d'anciens notaires qui étaient morts d'une étrange façon, ici même, il y a longtemps...

- Oui, je suis au courant. Il m'en avait parlé, monsieur Augagneur, un jour que j'avais eu des recherches à faire, pour un exposé au lycée,

sur l'histoire du village. Il fallait que chacun fasse un truc sur son village, ou sur sa rue, c'était chiant... Mais bon, il m'a raconté, pour deux notaires, le père et son fils, qui étaient morts : on avait dit que c'était naturel, mais personne n'y croyait, et tout le monde pensait même que c'était une histoire de sorcellerie. C'est comme une petite légende, dans le coin. Mais a priori, on dit qu'ils étaient morts brûlés dans leur sommeil, si bien que je n'ai pas l'impression que ça ait à voir grand-chose avec la mort de monsieur Polette.

- On m'a aussi dit que ton père avait été soupçonné.

- Oui, je sais, mais ce ne sont que des conneries. C'est sur le moment, les gens ils se sont lâchés. Sûr que mon père, on va dire, il a une vie un peu dissolue, si tu vois ce que je veux dire, et je pense que t'en as entendu parler. Et puis il a un peu d'argent, tu vois, alors on jase sur son cas, c'est normal. Tout ça s'est vite calmé, d'autant qu'il avait un bon alibi.

- Et...

- Quoi ?

- Eh bien, je me demandais. Toi, comme ça, vu ton accoutrement...

- Mon quoi ?

- Ta façon de t'habiller, je veux dire, un peu en sorcière, tu vois bien. Tu t'y connais un peu, là-dedans, tu pourrais savoir...

- Je ne vois pas ce que tu voudrais que je sache. J'ai les fringues, la déco de la chambre, d'accord, et puis je m'intéresse un peu au sujet, comme ça, mais ça ne va pas plus loin, et je ne m'enquille surtout pas des histoires de la région, et je n'aimerais surtout pas rencontrer des 'sorcières', tu vois, du coin, qui n'auraient rien d'autre à faire de leurs week-end que des petites messes ridicules dans les champs, dans les ruines des églises. Je ne suis pas sûre qu'il y en ait beaucoup,

d'ailleurs, par ici. Tout ce qu'ils ont à faire, ces gens-là, c'est de trouver des femmes pour courir nues autour du feu, c'est misérable.

- Très bien.

- Tu pourras te foutre de ma gueule, si tu veux, mais c'est juste un genre, voilà tout, un genre qui me plaît. Même l'histoire des notaires, tu vois, on a eu beau me raconter, ça m'intéresse tellement que je n'en ai pas retenu la moitié, et encore...

- C'était juste au cas où...

- Je comprends. Par contre, je ne vois toujours pas le rapport avec ta copine disparue...

- Moi non plus, répondit Franck, le sourire jaune. C'est ce que je cherche, justement, s'il y en a un. Je ne sais pas, c'est confus, très flou. Comme je te disais, c'est quand j'étais ici qu'elle a disparu, alors je me dis que c'est peut-être en rapport avec mon séjour, je ne sais pas.

- Oui, c'est bizarre.

- Je ne te demande pas de comprendre. C'est juste que, quand elle a disparu, quand elle n'était plus là, quand elle n'avait jamais été là, d'ailleurs, j'ai eu le sentiment d'avoir tout perdu. C'était certainement stupide, parce qu'elle ne voulait pas de moi, vraisemblablement, mais je ne me la sortais pas encore de la tête, cette idée de passer ma vie à ses côtés. Là, tout à fait absente, c'est devenu compliqué, et le mot est faible.

- Bon. T'es à moitié fou, quand même. Mais je t'aime bien, tu sais.

- J'ai pensé à un moment que c'est toi, un sort...

- Oui, résolument fou. Et con...

- Merci.

- Tu peux rester ici, si tu veux, si tu n'as rien à faire, en plus il ne fait pas chaud dehors. Comme tu le vois, j'ai mon ordinateur ici, et

j'avais l'intention de mater quelques petits films, cet après-midi, si ça te tente, aussi.

- Pourquoi pas ?

- Faut juste que j'appelle une amie, avant : on doit s'organiser pour aller sur Lyon, jeudi, c'est le début des soldes, ça ne se rate pas, tu comprends ?

- Je comprends.

- Et... Au pire, si tu ne peux pas passer ta vie avec ta copine, provoqua-t-elle, on peut toujours passer la nuit ensemble.

- J'ai pris une chambre, à l'hôtel.

- C'est toi qui vois. Je ne le dirai pas deux fois. »

Ainsi Franck et Suzanne passèrent le reste de la journée ensemble, à regarder 'la colline a des yeux', 'braindead' et autres chefs d'œuvre. Sur le lit, ils ne cessaient de se rapprocher. Après le troisième film, ils s'embrassèrent.

Suzanne descendit à vingt heures pour préparer le dîner. Ils n'avaient rien avalé le midi. Pendant qu'elle était à la cuisine, Franck resta tout à fait immobile, se promenant dans ses rêves et dans ses souvenirs de Fanny. Il ne prit pas même la peine de fouiller un peu la chambre, finalement tout à fait persuadé que Suzanne n'y était pour rien, dans toute cette histoire.

Ils passèrent la soirée ensemble, à écouter une musique endiablée, en en parlant, tous deux allongés, contemplant la décoration somptueuse au plafond, de tissus rouges et noirs, de signes cabalistiques de toutes origines. Suzanne n'en connaissait pas le quart, mais ce qu'elle savait était sérieux, suffisamment pour étayer leurs discussions, allant de l'Homme à l'Animal, en passant par des entités

abstraites qui devaient faire le lien entre les deux, entre leurs vies et leur rapport au monde. C'était frais, tout ce dont, en somme, Franck avait besoin, dans une jeune naïveté qu'il prenait plaisir à retrouver par la voix de Suzanne, dans des élans féconds de reconstruction, et sans tabou, sans mégarde pour la famille, pour le sexe, pour le travail, même si tout n'était que positions vaines, inutiles à ses yeux à lui. Ce soir il oubliait ses aigreurs, ses illusions perdues. Il en voulait, de l'insouciance, et du pouvoir de se réhabiliter dans l'univers.

Au plafond, il y avait aussi des images pieuses, accolées à des brûlures inhumaines, et des pages, collées, noircies de mots qu'ils ne pouvaient lire, mais qu'elle lui racontait, d'expressions qu'elle avait recopiées, dans l'année, et qu'elle avait déposées au-dessus de plus anciennes. Les feuilles, les unes sur les autres, ne pouvaient être ôtées sans déchirer tous les messages antérieurement inscrits, c'était sa vie, disait-elle, ou son éternité, une succession de couches, de joies et de peines, de félicités et de douleurs. La musique était violente, assourdissante parfois, mais c'était leur musique, ils ne l'entendaient plus, semblaient parler trop fort tandis que personne à leur côté n'eût compris un seul mot. Franck l'interrogea sur un petit drapeau arménien, au milieu de tout cela, mais elle ne sut quoi répondre. Elle avoua plutôt qu'il fallait bien que des éléments se fussent retrouvés là par hasard. Les heures passaient ainsi. L'échange se fit de plus en plus recoupé de silences, toujours plus imposants, de moins en moins gênants. Il n'avait pas confirmé qu'il passerait la nuit là, mais il sentait de plus en plus qu'il n'avait pas besoin de s'y formaliser. Ce n'est pas qu'il se fut laissé convaincre, mais plutôt qu'il n'avait plus envie d'être seul, après tout. Et, sans que cela le tracassât, il se dit un moment qu'il n'y croyait plus vraiment, à ce qu'il était venu chercher.

De là à ne plus croire en rien, il n'y avait qu'un pas, que Suzanne l'empêchait de franchir, il en avait bien conscience.

Puis elle ferma les yeux, à l'approche de minuit, pour mieux les rouvrir, cinq minutes plus tard, et constater qu'il restait immobile, sans aucune initiative de se couler sous les draps, sans aucune initiative d'éteindre la lumière, à son bord. Il ferma les yeux, quand elle les rouvrit. Elle se leva, sortit. Il entendit les bruits d'eau. Elle revint très vite, il avait toujours les yeux au plafond. Puis elle retourna au lit. Il se tourna vers elle, elle était nue. Il prit une initiative. Ce furent des chuchotements, le bruit de ses tissus à lui, qui s'envolèrent, littéralement, de nouveaux chuchotements, des frictions de peaux, des frictions de chairs, de petits cris poussifs, plaintifs, attentifs, passifs, jouissifs, un soulagement enfin qui paraissait mutuel, mais sans concertation aucune.

Le lendemain, il se réveilla seul. Il était onze heures. Il entendait des bruits d'eau, une bonne demi-heure. Il s'éveilla quand ces bruits cessèrent de le bercer. Sur une chaise, en se levant, il vit une serviette, et ses vêtements avaient disparu. Il sortit donc avec la serviette, prit sur le palier le pas de la seule porte ouverte, ruisselante, chaude, savonneuse. Ses affaires étaient dedans.

Puis il prit le courage de descendre. Il avait davantage peur du père que de la mère, et savait que l'homme n'était pas là. Tout de même, sa mère, c'était difficile pour lui d'imaginer qu'il aurait peut-être à lui parler. Mais il n'y avait personne. Dans la cuisine, un bol, un paquet de céréales, du pain, des pots de confiture, un couteau, une cuiller. Il se fit bien plaisir, se sentit chez lui. Il alluma même la radio, qui lui rappela en passant dans quelle région il se trouvait. Il y avait du café,

aussi, mais il le refusa, préférant le prendre à l'extérieur, et dans l'idée d'aller dans l'enchaînement rendre enfin visite à monsieur Augagneur.

Au bistro, il n'y avait personne d'autre que le propriétaire, sans verbe pour Franck. Le breuvage fut vite englouti. Il prit ensuite le chemin qu'il connaissait tant, vers la Ferme. Il ne savait plus trop ce qu'il venait y chercher, à vrai dire, jusqu'à ce qu'il vit qu'il y avait du monde. Alors son cerveau se reconnecta, et Fanny lui revint à l'esprit.

Il entra directement, comme c'était l'usage, et il tomba nez à nez, dans la cuisine qui suivait l'entrée, sur madame Augagneur, qui parut à la fois heureuse et bien surprise de le voir là, lui qui deux mois plus tôt s'était poliment dit peiné de devoir partir, sans savoir s'il reviendrait un jour. Il était pourtant bien là. Il montra aussi sa joie de la revoir, même s'il s'attendait à trouver plutôt son mari. Les questions lui étaient revenues, mais à elle il n'avait pas grand-chose à dire. Cela ne faisait que se reporter, il en avait assez. Elle lui proposa, comme il était déjà midi, de manger ici, puis de trouver de la lecture, en attendant. Monsieur Augagneur était dans leur maison, prêt à déjeuner. Franck resta donc, et il dut attendre pas moins de deux heures, trop longues, le journal local absent, aucune autre lecture avenante.

Mais cette attente en valait la peine.

Après quelques formules de rigueur, Franck alla droit au but avec monsieur Augagneur. Il parla de la mort du notaire, monsieur Polette, et l'autre ne lui apprit rien d'autre que ce qu'il savait déjà. Il demanda alors des informations sur les deux notaires qui étaient morts, dans le passé, sur les Guillard, et l'autre lui raconta tout, de ce que le lecteur sait déjà, sans même omettre les mots laissés par Françoise Guillard, mots que l'on avait retrouvés quand les archives avaient dû être remises au dépôt départemental, et que monsieur Augagneur s'était

bien gardé d'archiver en sa propre demeure, suffisamment reconnu pour avoir, à l'époque, consulté les papiers seul.

Il avait le lien, entre les morts des Guillard. C'était le grimoire, selon ce que la veuve Françoise avait affirmé dans ce fameux papier. Il n'y eut qu'un pas à ce que ce fût aussi pour Franck l'outil qui avait tué monsieur Polette. Mais ce lien, monsieur Augagneur semblait le lui avoir fait trouver malgré lui, parce que, Franck le savait bien, le grimoire était toujours là, dans cette Ferme.

Monsieur Augagneur était certainement l'auteur de ce dernier crime. Certes. Il y avait eu un certain dédain, envers monsieur Polette, quand Franck avait ouvert le sujet, au début. On n'en avait pas reparlé ensuite. Il avait été question de Fanny, mais l'Augagneur semblait n'y rien comprendre, tout cela semblait sincère, au moins autant que Franck était doué pour reconnaître la vérité du mensonge dans une attitude humaine. Il ne voulait pas aller trop loin, il n'aurait pas le motif, mais il savait que ce n'était rien d'utile pour lui, et sans doute de peu d'importance. La facilité de tuer en lisant quelques lignes devait permettre de le faire sans autre raison qu'une mauvaise histoire, bénigne, d'honoraires abusifs mal digérés, et Franck savait que monsieur Augagneur avait il y a peu laissé sa mère aller dans l'autre monde.

Quand le soleil commença à sombrer, l'hôte proposa à Franck de prendre une collation, ici même. Il voulait qu'il restât encore un peu, car il voulait lui montrer la fameuse lettre de Françoise, après lui en avoir tant parlé. Franck ne mangea rien. Au lieu de cela, il partit ouvrir l'une de ces pièces qu'il avait déjà explorée, un samedi, quand les propriétaires avaient été absents, comme il n'avait pas alors été sûr d'avoir le droit d'y pénétrer. Ainsi il avait alors pu ouvrir le fameux

grimoire. Il y avait lu quelques lignes, en latin, au hasard. Aujourd'hui, il prit plutôt la peine de lire la seule ligne française, en tout début d'ouvrage : 'il suffit de penser à elle'.

« Vous avez pensé à elle, oui, quand vous aviez lu ces lignes. Vous l'avez tué. »

Monsieur Augagneur avait enfin compris, pour Fanny, et il s'était douté, enfin, que Franck irait revoir l'ouvrage. Il était revenu, là, et le regarda bien droit dans les yeux. « Sortez d'ici, et n'oubliez surtout pas de ne rien dire à personne. Si vous dites quoi que ce soit, je le saurai. Ne prenez pas même la peine de résister : je sais comment m'y prendre, il y a certaines phrases dont je connais bien l'emplacement. Il me suffit de penser à vous. »

Franck demandait pardon quand il prenait un virage trop serré, et se sentait coupable de brutalités quand il appuyait trop son freinage. La route était longue, de huit heures, et il devait s'avouer heureux de ne pas la parcourir seul.

« Mais pourquoi, pourquoi donc a-t-il ainsi tué le notaire, et ce mendiant, échangeant leurs vêtements, donnant la propreté à la saleté, prêtant la pauvreté à l'homme riche.

- Il n'y a pas de pourquoi. Il n'a fait que lire une histoire, une autre de ces formules, répondit Fanny, simplement. Tout comme toi, qui m'a fait disparaître, moi qui n'ai jamais existée. Et comme l'épreuve du feu, *igni probatio*, choisi par deux occasions.

- Mais je pensais toujours à toi, dit Franck, après plusieurs soupirs, et en baissant la tête, la relevant aussitôt pour doubler une jeune estafette.

- Tu t'es fais prendre au piège. Tu n'as pu t'empêcher de lire. Tu ne savais pas. Seul le grimoire est coupable, toi, je le sais que tu es innocent.

- Non, je suis tout aussi coupable. J'aurais pu éviter tout cela, ce drame.

- Mais tu ne sais toujours pas comment, tu aurais pu...

- Et Jean, mais Jean, alors, qu'est-il devenu ? demanda Franck.

- Mais Jean n'existe pas, mon cher, sourit Fanny. Il n'était qu'illusion. Car monsieur Augagneur, contre toi, connaissait bien le latin, et ainsi le sujet de chaque formule enfermée dans l'ouvrage maudit. Et l'illusion te conduira, *et error te ducebit*. Et l'illusion t'a

conduit. Il savait que tu avais lu, car tu avais tourné les pages, et il l'avait senti. Il voulait te faire peur.

- Mais je n'ai pas eu si peur.

- Non, c'est vrai, réagit-elle.

- Et pourtant j'ai toujours connu Jean, hocha-t-il en contournant Moulins.

- Et moi je n'ai jamais existé.

- Certes. »

Franck quitta la conversation pour conduire plus efficacement. Dans une furie calme, il allait vite, très vite, et c'était agréable. Nevers et Orléans dépassées, Chartres et Dreux dévorées dans quelques échanges verbaux futiles, dans quelques notes d'humour qu'ils étaient seuls à pouvoir entendre, les mots de Franck se firent un peu plus sec. Il n'aimait pas discuter de choses sérieuses, mais là il avait encore à clarifier, non pas à comprendre, plutôt à parler de lui-même, besoin prononcé par ce qu'il voyait approcher la fin du trajet.

« L'inexistence, c'est cela ?

- Oui, répondit-elle, surprise : *interisse*, ne plus exister.

- C'en est presque un comble.

- Je suis ton existence ?

- Non, je suis ton existence, fit-il. Et si l'un de nous vit, nous deux nous existons.

- C'est tiré par les cheveux, dit-elle au ciel.

- Sans doute. »

Nonancourt. Évreux.

« Tu es là comme une nouvelle facette...

- De quoi ?

- D'un diamant.

- Une facette drôlement vide, et terne, sourit-elle.
- Mais peut-être peux-tu tourner encore...
- Merci, rougit-elle, d'acquiescer au vide et au terne.
- Pardon, ce n'est pas...
- Et je ne peux plus tourner, enchaîna-t-elle. Tu le sais, c'est la dernière facette. Voilà. Fin de l'histoire. Et ce n'est pas si grave. »

Franck fatiguait. Il ne trouvait plus à rire. Le ciel était sombre, le soleil s'en allait, rapidement, les deux phénomènes réunis venaient déposer une massue sur le monde. Il s'était lui-même enterré dans ses inconsciences, tandis que Fanny gardait son insouciance, et sa fraîcheur, ainsi que son cynisme.

Ils se regardaient l'un l'autre, de temps en temps, parfois dans un bref aperçu, ou encore dans une attention soutenue qui poussait l'autre à y participer, quand encore ils n'avaient pas eu le chic de faire demi-tour au même instant. De cette manière ils n'avaient que de belles espérances, sujet qu'ils choisirent de développer en recevant les premières gouttes d'une averse de cordes longues et fortes. Mais Franck pouvait perdre son cœur à tout moment, et il retombait souvent dans un immobilisme et un silence absolus. Et malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de tourner la tête, et ainsi le sourire qu'il pouvait parfois voir s'échapper des lèvres de Fanny le ramenait encore un peu à la vie.

Peu à peu ils approchaient de C*. Franck se rendait compte qu'il n'avait pas dit grand-chose, mais il voyait aussi bien qu'il n'avait pas besoin de plus.

« En tout cas je suis heureux que l'on se retrouve enfin, engagea Franck.

- Moi de même, fit Fanny. »

C'était bien cela, alors : il formait lui-même les réponses, il en venait où il voulait, tout en gardant les traits de caractère, mais allégés, de l'ombre féminine. Il pouvait user de son esprit de déduction à elle, esprit qu'il n'avait pas aussi affûté, lui.

« Et monsieur Augagneur, que va-t-il devenir ?

- Il va mourir, fit-elle, pensive.

- Et le grimoire ?

- à la portée de tous, peut-être, répondit-elle, ou bien caché en sûreté si un antiquaire avisé s'en empare et le vend à sa vraie valeur, que je n'ose pas imaginer. Tout ce que je sais, c'est que tu ne dois plus y penser, ni t'en approcher de nouveau, ni chercher d'autre contact avec ce village. Reste éloigné, admets que ces forces te dépassent.

- Oui, obéit Franck, et il la regarda comme pour la remercier. »

Puis on entra dans C*. Franck ne voulait plus parler, ou sinon de futilités. C'était la fin du voyage. Il avait les réponses, mais à présent les questions s'emmêlaient dans les hémisphères de son cerveau. Fanny l'avait convaincu qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu, mais il ne se plaisait pas d'un retour à la première case du jeu machiavélique.

Dans les trois dernières rues, le silence était de mise. Il se gara machinalement, puis la regarda encore, sans un souffle, ouvrit la portière. « Tu vas te remettre au travail, et tu vas m'oublier. » Le moyen lui convenait, mais la fin n'était pas évidente. Il sortit, prononça trois mots d'amour, qu'elle était dans l'incapacité de rejeter, et s'éloigna, à jamais.